

*Analyse philosophique et théologique des écrits
des abbés Guillaume de Tanoüarn et Grégoire Celier,
prêtres de la Fraternité sacerdotale Saint-Pie X*

Le bilan en 2004,
dix ans après la condamnation par l'abbé Coache en 1994
de la revue *Certitudes* de l'abbé de Tanoüarn.

« Dans ce domaine aussi, il est nécessaire d'être fidèle au combat de Monseigneur Le-febvre, qui, à l'exemple de Léon XIII et de saint Pie X, invitait nos amis des *Cahiers Barruel* à arracher leur masque aux gnostiques infiltrés dans nos rangs.

C'est donc la guerre, et cette guerre sera difficile. Implorons du Ciel la lumière et la force, pour ceux qui, nombreux nous l'espérons, entreront en lice, et aussi, et surtout, pour les autorités de la Tradition, qui auront sans aucun doute des décisions pénibles à prendre. Que leur bras ne tremble pas ! »

Abbé Beaublat, décembre 2003

« Déjà la revue éphémère *Quark* (de l'abbé Héry, NDLR), d'une originalité décevante et inefficace, m'avait plus que déçu et d'ailleurs semblait étrange pour notre combat. Celle qui lui succède, *Certitudes*, me surprend beaucoup et ne me semble pas digne de l'objectif et de la manière de la Fraternité sacerdotale Saint-Pie X.

En effet, je suis stupéfié que la Fraternité, par l'un de ses prêtres ou par le truchement des étudiants, puisse laisser publier une telle revue. Qui perd la tête, le bon sens ? ou dérivez-vous ? ou vous laissez-vous abuser par un laïc, directeur en fait ?

Conclusion : revue inutile, creuse, néfaste. Propre à faire du tort à la Tradition.

La Fraternité cautionne là une œuvre mauvaise. Elle dévie sur le plan doctrinal et apostolique. »

Abbé Coache, mai 1994

TABLE DES MATIÈRES

1	DE QUI LES ABBÉS DE TANOÛARN ET CELIER TIENNENT-ILS LEUR MISSION ET QUELLE EST-ELLE ?	6
2	QUESTIONS PUBLIQUES AUX ABBÉS DE TANOÛARN ET CELIER	8
3	EN 1994, LE JUGEMENT LUCIDE ET CLAIRVOYANT DE L'ABBÉ COACHE SUR LA MAUVAISE DOCTRINE DE LA REVUE <i>CERTITUDES</i> DE L'ABBÉ DE TANOÛARN	11
4	QUELQUES REMARQUES SUR LA PENSÉE DE LA <i>REVUE CERTITUDES</i>	14
4.1	Les références philosophiques de la revue <i>Certitudes</i>	15
4.1.1	Considérations préalables sur la philosophie d'Aristote	15
4.1.1.1	Dans l'ordre théorique	15
4.1.1.2	Dans l'ordre pratique	16
4.1.1.3	Conclusion	16
4.1.2	Autres remarques sur la philosophie de la revue <i>Certitudes</i>	18
4.2	La théologie de la revue <i>Certitudes</i>	19
4.2.1	Distinction de trois formes du naturalisme	19
4.2.2	La hiérarchie des réalités et la seconde forme de naturalisme distinguée par J. Ousset	20
4.2.2.1	Hiérarchie nature-surnature	20
4.2.2.2	La notion de hiérarchie et la question de l'« altérité »	22
4.2.2.3	Altérité et communication :	22
4.2.3	L'intégrisme d'après la revue <i>Certitudes</i>	23
4.2.4	Complicité avec le modernisme	23
4.3	La morale revue et corrigée par la revue <i>Certitudes</i>	24
4.3.1	Loi naturelle et loi positive – le point de vue de la revue <i>Certitudes</i>	24
4.3.2	La conscience d'après la revue <i>Certitudes</i>	26
4.3.3	L'argument crypto-féministe	27
4.4	La pensée de la revue <i>Certitudes</i> et le jansénisme	28
4.5	L'Histoire selon la revue <i>Certitudes</i>	29
4.5.1	La revue <i>Certitudes</i> et l'islam	29
4.5.2	La revue <i>Certitudes</i> et la gnose	29
4.5.3	La revue <i>Certitudes</i> face aux <i>Cahiers Barruel</i>	29
4.5.4	<i>La Paille et le Sycomore</i> de l'abbé Celier-Sernine	32
4.5.5	Enthousiasme pour l'historicisme de Vico	35
4.5.6	De Lubac et René Girard plus rigoureux que Couvert ?	37
4.6	L'apologétique de la revue <i>Certitudes</i>	38
4.6.1	L'apologétique naturaliste de René Girard	38
4.6.2	Complicité de la revue <i>Certitudes</i> avec René Girard	39
4.6.3	L'interview de René Girard	40
4.7	Conclusion	40
5	<i>LA PAILLE ET LE SYCOMORE</i> : AUTOUR D'UN PETIT LIVRE DE L'ABBÉ CELIER ALIAS PAUL SERLINE	42

5.1 Antinomies de l'École Sernine	43
5.1.1 Le conspirationnisme	43
5.1.2 La critique gnostique de la gnose	43
5.1.3 Les rapports avec les milieux guénoniens	43
5.1.4 Les rapports avec la Nouvelle Droite et ses succédanés	43
5.1.4.1 L'abbé de Tanoüarn en novembre 2003 au FIL, dans le sillage du MNR	44
5.1.4.2 La participation de l'abbé de Tanoüarn au GRECE et ses accointances avec cette mouvance	44
5.1.4.3 La pénétration dans <i>Fideliter</i> et l'opération de séduction de la FSSPX	45
5.1.4.4 En 2003, la publication de projets de pagano-christianisme	46
5.2 La méthodologie du prince	46
5.2.1 Analogies entre le criticisme de Kant et les méthodes de Sernine	46
5.2.1.1 La méthode critique	46
5.2.1.2 Positions implicites et interprétation des ouvrages	46
5.2.2 Le traditionalisme méthodologique du prince Sernine ou : Sernine et les perroquets	46
5.2.3 Costa-Gavras et le prince Sernine : Amen !	47
5.2.3.1 Un style commun	47
5.2.3.2 L'argument du silence chez Sernine et Costa-Gavras	48
5.3 Questions polémiques	48
5.3.1 Le terme de « gnose »	48
5.3.2 Gnose et manichéisme	49
5.3.2.1 Affirmations contradictoires de Paul Sernine et de son éditeur	49
5.3.2.2 Point de vue historique	50
5.3.3 La clé de toute les erreurs	50
5.3.4 Le silence du magistère	51
5.3.4.1 Le cardinal Ottaviani et le schéma <i>De deposito fidei custodiendo</i>	51
5.3.4.2 Le cardinal Ratzinger serait-il plus clairvoyant sur ce sujet que l'abbé Celier-Sernine ?	51
5.3.5 Origines de l'islam et du bouddhisme	51
5.3.5.1 Les origines de l'islam	52
5.3.5.2 La question du bouddhisme	52
5.4 Questions secondaires	53
5.4.1.1 Dante et l'ésotérisme	53
5.4.1.2 Fénelon et Clément d'Alexandrie	53
5.4.1.3 L'« anticléricalisme » des <i>Cahiers Barruel</i>	54
5.4.1.4 « Une insuffisance de formation » ?	54
5.5 Conclusion	55
5.6 Annexe : Maurice Leblanc et Rennes-le Château	56
6 ANNEXE 1 – MANIFESTE PAGANO-CHRÉTIEN – BIBLIOGRAPHIE DÉTAILLÉE	57
7 ANNEXE 1BIS – BIBLIOGRAPHIE EN LANGUE FRANÇAISE SUR LE PAGANO-CHRISTIANISME EUROPÉEN	61
8 ANNEXE 2 – ESQUISSE D'UN MANIFESTE POUR UNE NOUVELLE CHRÉTIENTÉ (GNOSTIQUE)	69
9 ANNEXE 3 – PROFESSION DE FOI D'UN GNOSTIQUE	72

- 10 ANNEXE 4 – LA COURONNE FERMÉE DU TROISIÈME RÈGNE- PROJET
GNOSTIQUE 73**
- 11 ANNEXE 5 – LETTRE D’AMITIÉ DE L’ABBÉ DE TANOÛARN À ALAIN DE BENOIST
EN FÉVRIER 2004 (*LIBER AMICORUM*) 79**

1 DE QUI LES ABBÉS DE TANOÛARN ET CELIER TIENNENT-ILS LEUR MISSION ET QUELLE EST-ELLE ?

« J'apprends que lorsque vous vous réunissez en assemblée, il y a des scissions parmi vous, et je le crois en partie ; car il faut qu'il y ait parmi vous des hérésies, afin que ceux d'entre vous qui ont une vertu éprouvée soient reconnus. »
Saint Paul, I Cor. xi, 18-19.

Il nous a été pénible d'écrire ce texte collectif. Mais la pression de nombre de fidèles et l'absence de réaction des autorités plus de trois mois après la diffusion médiatisée de *La Paille et le Sycomore*, venant au terme de plus de dix ans d'abandon du combat doctrinal, nous obligent aujourd'hui à réagir. Nous aurions préféré ne pas avoir à traiter d'un tel problème. À la mort de M^{gr} Lefebvre, il eût été inconcevable que treize ans plus tard les revues, les livres et les engagements de l'œuvre qu'il avait fondée puissent donner lieu aux commentaires qui suivent et au catalogue d'erreurs et d'influences hérétiques de toutes sortes que ces pages renferment. Mais telle est la situation, et il nous a fallu la regarder en face et réagir avant que ce qui reste encore un mal guérissable, ne se généralise et devienne irréversible.

L'abbé de Tanoüarn dirige aujourd'hui la *Nouvelle Revue Certitudes* et *Pacte* ; il participe à nombre de colloques, que ce soit ceux de la FSSPX ou du GRECE ou encore d'autres mouvements de la droite identitaire. L'abbé Celier, quant à lui, dirige les Éditions Clovis, la revue *Fideliter* et la librairie France-Livres. Il vient de publier *La Paille et le Sycomore*. Tous deux interviennent régulièrement sur Radio Courtoisie et entretiennent un réseau de relations avec les différentes revues parisiennes. C'est dire combien lourde est la responsabilité de ces deux ecclésiastiques dans le combat doctrinal et de formation que mène aujourd'hui la FSSPX près de 40 ans après la révolution de Vatican II.

Or, force est de constater que la pensée que propage la revue *Certitudes* est à connotation naturaliste, moderniste, et véhicule les thèmes gnostiques et maçonniques de droite dans sa dérision de la conjuration antichrétienne. Comment ne pas reconnaître que l'attaque menée par l'abbé Celier envers les *Cahiers Barruel* fait le jeu de la pensée d'inspiration gnostique et donc anti-catholique ? Cette complicité objective ou délibérée des deux abbés avec cette mouvance du pagano-christianisme trouve un écho public auprès de l'abbé Héry. Elle a pour effet, non seulement de priver la jeune génération de la tradition catholique de l'accès aux bons auteurs antilibéraux, mais également de détruire l'esprit critique des fidèles et des abbés face aux manœuvres et aux hérésies des milieux gnostiques et de contredire formellement les enseignements de M^{gr} Lefebvre et des supérieurs actuels. À plus ou moins moyen terme, elle prépare les esprits à un ralliement à une Église conciliaire elle-même imprégnée de gnose et dissolvant la foi catholique.

Les mêmes causes produisant les mêmes effets, une absence de réaction de la FSSPX face à cette infiltration-collusion entraînerait très logiquement des effets aussi désastreux pour elle que ce fut le cas pour la Rome de Pie XII, à la veille de Vatican II, au terme d'un travail d'infiltration et de sape modernistes de plusieurs décennies.

Il ne nous appartient pas de juger les intentions de ces deux abbés, mais seulement leurs actes. Par ceux-ci, ils engagent l'autorité de la FSSPX.

Ont-ils reçu de leurs supérieurs la mission de diffuser par les médias de la FSSPX cette pensée ennemie ?

S'ils n'ont pas reçu de mission, au nom de quelle autorité agissent-ils ?

Quelle est la légitimité de la dénonciation de l'apostasie silencieuse, lorsqu'elle émane d'un pôle de média interne acquis aux thèses et aux méthodes de l'ennemi ?

Quelle est la crédibilité du prêche de la reconquête, lorsque les moyens du combat doctrinal et de formation sont aux mains des amis de nos adversaires ?

Que la Très-Sainte Vierge Marie nous protège !

2 QUESTIONS PUBLIQUES AUX ABBÉS DE TANOÜARN ET CELIER

Ces deux abbés ne peuvent que répondre par oui à chacune de ces questions. Toute autre réponse signifierait qu'ils se placent au-dessus de l'autorité des évêques, leurs supérieurs, ou du Magistère de l'Église.

- **Les abbés Celier & de Tanoüarn reconnaissent-ils que l'histoire humaine se réduit à une lutte irréductible entre la Cité de Dieu et la Cité de Satan ?**

« Tout d'abord, ce livre s'inscrit dans la ligne des *Deux cités* de Saint Augustin ou dans celle, plus récente, de la *Théologie de l'histoire* du Père Calmel. Il décrit sans manichéisme la lutte irréductible entre la Cité de Dieu et la Cité de Satan tout au long de l'histoire et son paroxysme dans notre siècle. » Mgr Alfonso de Galaretta, Madrid, en la Fête-Dieu 1998, préface à *De la cabale au progressisme* de l'abbé Julio Meinvielle.

« Pour faire bonne mesure, Monsieur Vaquié va même faire remonter la "gnose" au Déluge du temps de Noé et à la construction de la Tour de Babel... Ne voulant pas demeurer en reste, Monsieur Raynal n'hésite pas à la faire commencer au *Non serviam* de Lucifer. » Paul Sernine (Abbé Celier) in *La Paille et le Sycomore*, p. 38.

- **Les abbés Celier & de Tanoüarn reconnaissent-ils que de cette opposition entre les deux Cités découle une trame cachée et réelle qui n'est autre que l'opposition entre la tradition catholique qui est vraie et la tradition gnostique qui est fausse ?**

« La trame cachée et réelle de l'histoire est l'opposition entre vraie tradition et fausse tradition. L'apogée de la cité de Satan, cité de l'homme, cité de la révolution, c'est le triomphe – pour l'instant –, de la fausse tradition à l'intérieur de l'Église, présentée comme la vraie cité de Dieu par les théologiens et la hiérarchie catholiques. » M^{gr} Alfonso de Galaretta, Madrid, en la Fête-Dieu 1998, préface à *De la cabale au progressisme* de l'abbé Julio Meinvielle.

- **Les abbés Celier & de Tanoüarn reconnaissent-ils que le fond philosophique et théologique de l'erreur gnostique imprègne toute l'histoire humaine ?**

« [...] Le résultat : l'Église et la foi sont au service de la cité naturaliste, humaniste, révolutionnaire, et en pratique au service de l'amour de soi qui va jusqu'au mépris de Dieu, au service de la cité du diable.

L'abbé Jules Meinvielle nous en donne l'explication, la suite logique et historique ; il nous montre d'un regard thomiste le fond philosophique et théologique de l'erreur gnostique qui imprègne tout et est le contraire de la vérité catholique. » M^{gr} Alfonso de Galaretta, Madrid, en la Fête-Dieu 1998, préface à *De la cabale au progressisme* de l'abbé Julio Meinvielle.

« Nous contestons [...] le fait de réduire toutes les erreurs à une "gnose" indéfiniment plastique et malléable qui transcenderait le temps et l'espace. » Paul Sernine (Abbé Celier) in *La Paille et le Sycomore*, p. 29.

« [...] la seule révision qu'il aurait à faire, s'il acceptait nos arguments, serait d'abandonner cette idée d'une "gnose" transhistorique » Paul Sernine (Abbé Celier) in *La Paille et le Sycomore*, p.29.

« En aucune manière [...] n'existe au yeux des papes cette "gnose" transhistorique qui fédérerait toutes les erreurs de l'histoire de l'humanité et en serait la source. » Paul Sernine (Abbé Celier) in *La Paille et le Sycomore*, p. 82.

« [...] souligne donc l'assourdissant silence des papes sur une "gnose éternelle" qui causerait, expliquerait et rassemblerait toutes les erreurs de l'histoire de l'humanité. Ce silence suffit à démontrer définitivement l'inexistence de cette "gnose". » Paul Sernine (Abbé Celier) in *La Paille et le Sycomore*, p. 29.

- **Les abbés Celier & de Tanoüarn reconnaissent-ils que le fond philosophique et théologique de l'erreur gnostique est le contraire de la vérité catholique ?**

« [...] Le résultat : l'Église et la foi sont au service de la cité naturaliste, humaniste, révolutionnaire, et en pratique au service de l'amour de soi qui va jusqu'au mépris de Dieu, au service de la cité du diable.

L'abbé Jules Meinvielle nous en donne l'explication, la suite logique et historique ; il nous montre d'un regard thomiste le fond philosophique et théologique de l'erreur gnostique qui imprègne tout et est le contraire de la vérité catholique. » M^{gr} Alfonso de Galaretta, Madrid, en la Fête-Dieu 1998, préface à *De la cabale au progressisme* de l'abbé Julio Meinvielle.

« On rejoint l'esprit manichéen en assurant que le mal, sous forme de "gnose" serait comme éternel, indestructible et tout puissant... Un tel état d'esprit est profondément anti-catholique. » Paul Sernine (Abbé Celier) in *La Paille et le Sycomore*, p. 55.

- **Les abbés Celier & de Tanoüarn reconnaissent-ils que la nouvelle religion de Vatican II forme une pure gnose ?**

«Je conclus : tant dans ses dogmes que dans son culte, la nouvelle religion a vidé notre religion catholique de sa substance... Cette nouvelle religion n'est rien d'autre, bien chers fidèles, qu'une gnose. Je pense que c'est le mot qui la caractérise parfaitement, puisque c'est une religion sans péché, sans justice, sans miséricorde, sans pénitence, sans conversion, sans vertu, sans sacrifice, sans effort, mais simplement une autoconscientisation. C'est une religion purement intellectualiste, c'est une pure gnose.» M^{gr} Tissier de Mallerai, Écône, sermon des ordinations le 29 juin 2002.

« La véritable gnose est chrétienne. » Abbé Guillaume de Tanoüarn in *Certitudes*, n° 4, p. 21.

- **Les abbés Celier & de Tanoüarn rejettent-ils avec horreur la religion naturaliste et intellectualiste de Vatican II, comme contraire à la religion catholique ?**

«Rejetons avec horreur, bien chers fidèles, bien chers ordinands, cette religion naturaliste, intellectualiste, qui n'a rien à voir avec la religion catholique.» M^{gr} Tissier de Mallerai, Écône, sermon des ordinations le 29 juin 2002.

- **Les abbés Celier & de Tanoüarn dénoncent-ils les dangers d'une infiltration au sein de la tradition catholique de gens à l'esprit pervers issus des eaux troubles de la Gnose ? Dénoncent-ils l'action sournoise des milieux incroyants « de droite » pour miner de l'intérieur le bloc de la tradition catholique ?**

« Mais dans nos séminaires et la quasi-totalité de nos prieurés, on est tout à fait opposé à ce monde qui navigue dans les eaux troubles de la Gnose. Il faut malheureusement reconnaître que ces gens à l'esprit pervers réussissent à pénétrer dans des milieux qui se défendent moins bien. Je suis parfaitement d'accord sur cette infiltration dangereuse. Je sens très bien que qu'une action sournoise est menée par ces milieux incroyants "de droite" pour miner le bloc de la tradition catholique. Je vous remercie d'attirer à nouveau mon attention sur ce genre de problème.» M^{gr} Marcel Lefebvre, Écône, 16 septembre 1997, cité dans É. COUVERT, *La Gnose en question*, p. 157.

En 2004, *Liber amicorum* pour les soixante ans d'Alain de Benoist (fondateur du GRECE) avec la participation de l'abbé Guillaume de Tanoüarn.

« On a vu des activistes païens se mettre à participer aux pèlerinages de Chrétienté solidarité, puis des cadres du GRECE se dire catholiques et l'expliquer dans *Résistance*, revue plus proche des milieux satanistes que de l'archevêché de Paris.

Puis *Fideliter*, revue officielle des lefebvristes, publie des articles de proches du GRECE, jusqu'à Jean Mabire, païen fanatique organisateur de solstices selon les rituels des SS.

Les païens du GRECE semblent vouloir séduire les intégristes en cherchant de communes critiques à l'évolution de l'Église catholique... On retrouve une cohorte d'auteurs de la Nouvelle Droite, à commencer par le gourou Alain de Benoist, Arnaud Guyot-Jeannin, Laurent Ozon, Jean Rémy, Charles Champetier, Pierre Le Vigan. En contrepoint des auteurs catho traditionalistes emmenés par l'abbé Guillaume de Tanoüarn, un abbé lefebvriste dont on aperçoit la soutane lors des colloques du GRECE, ainsi que par Alexis Arette, le leader paysan et catho du FN, Claude Polin et Claude Rousseau, universitaires et membres du conseil scientifique du FN. » René Monzat, *Ras l'Front*, n° 68, sept.-oct. 1999 (http://www.raslfront.org/journaux/68/68_2.html).

- **Les abbés Celier & de Tanoüarn rejettent-ils et condamnent-ils les œuvres de Jean Borella, comme contraires à la foi catholique, car imprégnées de gnose ?**

« Il est vrai que l'abbé X... a été lié à ce milieu dangereux de Nancy et il n'est pas certain qu'il en soit complètement détaché. » M^{gr} Marcel Lefebvre, Écône, 16 septembre 1997, cité dans É. COUVERT, *La Gnose en question*, p. 157.

- **Les abbés Celier & de Tanoüarn font-ils leur la condamnation de toute société initiatique par l'Église ?**

« toutes sectes qui, bien qu'elles diffèrent les unes des autres par le nom, les rites, la forme, l'origine, se rassemblent et sont d'accord entre elles par l'analogie du but et des principes essentiels... identiques à la Franc-Maçonnerie qui est pour toutes les autres comme le point central d'où elles procèdent et où elles aboutissent. » Léon XIII, *Humanum Genus*.

- **Les abbés Celier & de Tanoüarn font-ils leur la condamnation de toute connaissance initiatique par l'Église ?**

Cf. *Humanum Genus* de Léon XIII.

3 EN 1994, LE JUGEMENT LUCIDE ET CLAIRVOYANT DE L'ABBÉ COACHE SUR LA MAUVAISE DOCTRINE DE LA REVUE *CERTITUDES* DE L'ABBÉ DE TANOÜARN

Abbé Louis Coache

Combat de la Foi

Le Moulin du Pin

F-53290 BEAUMONT-PIED-DE-BOEUF

Tel 43 98 74 63

C.C.P. Abbé Coache 895 02 R PARIS

À Monsieur l'abbé de Tanoüarn

Le 7 mai 1994

Cher Monsieur l'abbé

C'est à vous que j'adresse cette lettre de critique car CERTITUDES vous mentionne comme Directeur ; je ne pense pas avoir le plaisir de vous connaître sinon par l'une ou l'autre rencontre, mais vous accepterez avec simplicité, je pense, ces remarques (dont j'enverrai copie, pour la gloire de Dieu, aux Responsables de la Fraternité. Amicus Plato, magis amica veritas !

Déjà la revue éphémère QUARK, d'une originalité décevante et inefficace, m'avait plus que déçu et d'ailleurs semblait étrange pour notre combat. Celle qui lui succède, CERTITUDES me surprend beaucoup et ne me semble pas digne de l'objectif et de la manière de la Fraternité sacerdotale Saint-Pie X.

En effet, je suis stupéfié que la Fraternité, par l'un de ses prêtres ou par le truchement des étudiants, puisse laisser publier une telle revue. Qui perd la tête, le bon sens ? ou dérivez-vous ? ou vous laissez-vous abuser par un laïc, directeur en fait ?

*D'abord le titre « **Certitudes pour une catholicité baroque** ». Pourquoi « baroque » ? L'explication donnée à l'avant-dernière page est loin d'être satisfaisante. Le sens usuel du mot « baroque » manifeste quelque chose d'étrange, de bizarre, de pas classique. Ce mot est donc déroutant, et contredit le mot « Certitudes », original, pas sérieux ; notre catholicité est au contraire la continuation et la persévérance de la catholicité authentique, pour laquelle a été fondée la Fraternité.*

*« **Certitudes** ».. .On va voir plus loin qu'il s'agit plutôt de points d'interrogation ou de la mise en valeur d'idées peu catholiques...*

*Dans tout son ensemble la Revue (luxueuse et nécessairement onéreuse) nage dans le verbiage ; elle est prétentieuse dans les exposés, elle manque de clarté dans le discours général, frise souvent la langue de bois. L'exposé des idées ne pousse pas au fond des choses : la lumière de la Foi, la précision de nos richesses spirituelles, notre sanctification. Elle semble, pour mieux accrocher les jeunes, les flatter par un **style compliqué, obscur souvent, parfois confus**. De là un langage difficile, des formules alambiquées, allusives, comme si nos étudiants n'étaient pas capables d'être éclairés par l'exposé tout simple, même en profondeur, de la doctrine. Pas de condamnation, on flatte. C'est loin de « est est non non ».'*

*Bref, au lieu d'éclairer ou d'évangéliser, vous **tournez autour du sujet au lieu d'en tirer les enseignements**. Ce sont des approches concentriques, avec interrogations !*

Au lecteur de s'y retrouver...

... sans compter les mots incompréhensibles (par moi du moins) « sémasiologie, lacanien, mailing, acribie, holisme » !, et les formules (nombreuses) dénuées de sens, indigestes, ou tout simplement prétentieuses. Donnons ici un exemple parmi les moins mauvais.

Page 39 du N^o 16 « La caractéristique du christianisme comme religion de l'Incarnation c'est à la fois cet ancrage si particulier de l'espace-temps puisque Dieu prend forme humaine et aussi – en même temps et sous le même rapport – une revendication d'universalité, qui dépasse toutes les particularités... ». Il serait si simple de dire les choses comme l'a toujours fait le catéchisme à travers les siècles.

Prenons maintenant les différents articles, pour plus de précision (je me suis imposé le pensum de les lire 2 fois !).

- **“New Age, sur les traces de la Soft-hérésie”**. Pourquoi “Soft-hérésie” ? Qu'est ce que cela veut dire ? Mais je n'ai pas approfondi cet article qui, à grandes enjambées, ne me paraît pas mal.
- **“Guénon ou le Sphinx”** : pas clair, ne va pas au fond, ne condamne pas. Le sujet ne semble pas du tout cerné. Il mériterait pourtant une appréciation très claire qui mette carrément l'étudiant en garde contre Guénon.
- **“Le sacré en Terre Promise”** : le titre est obscur a priori. Beaucoup de verbiage. Comme beaucoup d'autres articles, il reste dans le vague, on suit difficilement le fil. Il se termine par une interrogation : “L'âge nouveau sera-t-il le New-Age ?”. Bref, là encore, il y a un manque, qui me paraît coupable, de clarté sur la Doctrine, ou alors il eût fallu expliquer les évolutions de ces idéologies antireligieuses ou antidoctrinales.
- **“Catholicisme et modernité l'illusion d'un possible dépassement / achèvement”** : il y a de bonnes appréciations, c'est entendu ; mais pourquoi ne pas profiter du sujet pour souligner les graves erreurs, sur le plan gouvernemental et sur le plan “dynamique” (puisque l'article emploie ce mot), de J.P.II ? les citations portées par l'auteur sont plus ou moins incompréhensibles pour quelqu'un qui parle le français. Bref, le fond de l'article paraît bien mais pourquoi **n'avoir pas rédigé dans un langage clair, assorti de conclusions bien doctrinales ?**
- **“Religion et Foi”** : bien
- **“L'intégrisme, le mot, la chose”** : rien à dire sauf le style.
- **“Monseigneur Ducaud-Bourget : le franc-tireur de Dieu”** : rien à dire. Très bien.
- **“Ce qu'ils en disent”** : bonnes choses évidemment dans l'ensemble, On aurait aimé une distinction beaucoup plus éclairée entre intégrisme et traditionalisme ; en tout cas la réponse à cette question est confuse. C'est dommage **il y aurait beaucoup à dire sur ce sujet pour éclairer** les jeunes et leur expliquer que le Traditionalisme, c'est tout simplement notre sainte religion continuée. **Beaucoup de verbiage et pas de conclusion**, si ce n'est par un point d'interrogation.
- **“L'avis d'un spécialiste”** (toujours sur le sujet de l'intégrisme) . L'article débute très bien. Notons cependant que l'adjectif “moderniste” n'est pas du tout un sobriquet mais caractérise au contraire malheureusement **une hérésie catastrophique** et même “une fourmilière” d'hérésies comme le dénonce Saint Pie X. Comme pour beaucoup d'autres articles, **il n'y a pas de conclusion**. Là encore, on eût aimé que les choses soient dénoncées avec plus de courage et de clarté.
- **“Paroles d'Évêques”** pas mal ; il n'était peut-être pas mauvais de faire cette enquête, encore que... il n'y a rien à faire avec eux. Ils sont faux par principe.

- “ **La charité du Christ nous presse** ” interview de l’Abbé Laguérie : très bien. **Voilà enfin un article clair, courageux, positif.**
- “ **La faute à Voltaire** ”. “Face à l’esprit des Lumières, l’Église n’a pas eu de réponse doctrinale charpentée” c’est trop vite dit ! L’article confus mélange XVIIIème s., Vatican II et Paul VI... On aimerait plus d’insistance sur les réflexions (hypocrites) de Paul VI... Quant à résumer en 6 colonnes une réponse au §2 (quelles sont les causes historiques... ?) n’est-ce pas prétentieux ? C’est faisable mais pas par un amateur.
- “ **Figures et destin de la catholicité** ” . Obscur et pas structuré. L’essence c’est la foi, la foi transmise si l’on comprend bien. Mais les sacrements ne sont pas que des épiphanies. Et la Présence de Dieu ? Et la grâce, et l’obéissance à la foi (qui est aussi essentiel ; voir Discours après la Cène). Grands mots ; on attend les idées-forces, les réfutations des hérétiques (y compris Vatican II). Et que vient faire la femme là-dedans ? et Hegel avec son éloge ? En résumé : pourquoi dire les choses de façon si compliquée. C’est le style enseigné à Écône ?
- “ **La bibliothèque de Paul VI** ”. Intéressant.
- “ **Paul VI, le Pape énigmatique** ”. Bien, clair.
- “ **Entretien avec Alain de Benoist** ”. Mauvais. Pourquoi mettre en valeur cette personnalité intellectuellement néfaste et dangereuse ? c’est l’erreur en vedette. **Très négatif.** Type du faux intellectualisme et d’un Modernisme amélioré ! **Article inutile, dangereux, complice.**
- “ **Entretien avec Pierre Boutang** ”. Inutile, verbiage. Apologie du silence, mais un silence qui aboutit au vide ! “La parole vient après le jugement dernier” ! gargarisme de mots.
- Encore “la femme”, comme panacée. C’est du même amour que nous aimons la femme et Dieu”, ridicule.
- “ **Il n’y a qu’une seule langue ! La langue impériale de ce monde : la nôtre !** ” L.F. Céline. Absolument inutile. Morale de l’histoire ?
- “L.-F. Céline ou le voyage inachevé”. Sous-titre élogieux. Grossier. Salit ce qu’il y a de noble dans la Révélation, se moque de notre sainte doctrine. Odieux.
- “ **Le génie et l’ordure** ” : grossièretés, spécialement d’une citation.
- “ **Rouaud fils de roi** ” et “ **Le Roman d’un traître** ”. À quoi peuvent servir de tels articles ?

Conclusion : revue inutile, creuse, néfaste. Propre à faire du tort à la Tradition.

La Fraternité cautionne là une oeuvre mauvaise. Elle dévie sur le plan doctrinal et apostolique.

Veillez recevoir, Cher Monsieur l’abbé, mes sentiments bien religieux. En union de prière.

Abbé Louis Coache

4 QUELQUES REMARQUES SUR LA PENSÉE DE LA REVUE CERTITUDES

« Que tous les livres, journaux, **revues [entachées de modernisme et propagateurs de modernisme]** ne soient pas laissés aux mains des élèves [...] : ils ne sont pas, en effet, moins pernicieux que les écrits contre les bonnes mœurs, ils le sont même d'avantage, car **ils empoisonnent la vie chrétienne dans sa source.** – Il n'y a pas à juger autrement certains ouvrages publiés par des catholiques, hommes dont on ne peut suspecter l'esprit, mais qui, dépourvus de connaissances théologiques et imbus de philosophie moderne, s'évertuent à concilier celle-ci avec la foi. Lus de confiance, à cause du nom et du bon renom des auteurs, ils ont pour effet, et c'est ce qui les rend des plus dangereux, de faire glisser lentement vers le modernisme. »
Saint Pie X, *Pascendi dominici gregis*.

« Nous évoquons **Vico** [...] car le savant Napolitain s'est voulu, en plein XVIII^e
le chantre de la tradition latine.
[...]

Pour établir le droit à la vérité, il faut affirmer qu'elle relève non d'une objectivité [...] qui est tout individuelle [? !], mais du fond même, **du fond historique de l'être humain, de ce que [...] Vico appelle le Certum** (par opposition au Verum justement). Il me paraît important que les lecteurs de la *Nouvelle Revue Certitudes* identifient **l'origine du nom [de] notre publication**¹. »
M. l'abbé de Tanoüarn, *Certitudes*, n°6, p. 68.

« Il reste, cher Alain, qu'à tout moment l'événement peut nous rapprocher, quand bien même certains principes parmi les mieux assurés semblent éloigner définitivement nos deux démarches. **Verum et factum convertuntur**, le vrai et le fait sont **convertibles**, disait **Vico**, qui voyait là le fin mot de la sagesse des Italiens. **L'amitié qui nous unit** est un fait. Les jugements critiques que nous partageons sur le christianisme modernisé et modernisant constituent un autre fait, capable pour le moins de susciter la curiosité d'un historien des idées qui aurait appris à être impartial. La **détestation de toutes les nouvelles morales** et le **recours à l'antique** qui nous sont **communs** représentent, me semble-t-il, un troisième fait, digne de considération. **Tous ces faits**, loin des convenances et de la langue de bois, loin des partis pris et des préjugés, **me semblent peser leur poids de vérité...** Et j'ai appris, quant à moi, à répéter, avec une émotion toujours renouvelée, que " qui fait la vérité vient à la lumière ". »
M. l'abbé de Tanoüarn à Alain de Benoist, *Liber amicorum*, 2004.

« La naïveté de la stratégie [révèle] **l'hypertrophie de la notion d'autorité** au sein de l'Église, culminant avec **Vatican I**. La contradiction avec Vatican II n'est qu'apparente. [...] Soulignons que cette opinion n'engage que son auteur et ne reflète pas la position doctrinale de *Certitudes*... »
François Huguenin, *Certitudes* n°7, p. 63.

« Enfin, le catholicisme, et nous pouvons ici écrire **le christianisme**, sans souci de précision confessionnelle, est la religion qui **a aboli la loi** par la parole d'amour.² »
François Huguenin, *Certitudes*, n°8, p. 34.

« *Nolite putare quod veni solvere legem, aut prophetas : non veni solvere, sed adimplere.*
Ne pensez pas que je sois venu abolir la loi ou les prophètes :
je ne suis pas venu les abolir, mais les accomplir. »
Notre-Seigneur, Mt V, 17.

¹ Malheureusement, il nous semble que cette phrase suffirait à mettre en lumière non seulement le nom, mais encore la vraie nature de la revue *Certitudes*.

² On notera ici l'expression « parole d'amour », à rapprocher des expressions modernistes employant de façon incorrecte, et parfois agrammaticale, les mots appartenant au champ sémantique de la parole.

« Et l'arbre de la grâce et l'arbre de la nature
Ont noué leur deux troncs de nœuds si solennels
Ils ont tant confondu leurs destins fraternels
Que c'est la même essence et la même stature. »
Péguy, cité par M. De Corte (*Fin d'une civilisation*, p. 148)
et par l'abbé de Tanoüarn (*Certitudes*, n° 8, p. 30).

« Non seulement René Girard est un intellectuel qui reparle de Dieu, mais c'est au Christ qu'il nous mène [...] Il nous met en garde opportunément contre ce que le Père Laberthonnière [...] appelait le vice de religion... ces religions archaïques [...]. »
M. l'abbé de Tanoüarn, *Certitudes*, n° 9, p. 80.

4.1 Les références philosophiques de la revue *Certitudes*

4.1.1 Considérations préalables sur la philosophie d'Aristote

Il est de rigueur, chez les tenants actuels du péripatétisme, d'insister sur la **revalorisation des sens dans la philosophie d'Aristote**, par rapport aux excès de l'idéalisme platonicien. Et il est vrai qu'Aristote semble assez éloigné de la conception platonicienne selon laquelle le corps est une « prison » qui enferme l'âme³. Néanmoins, il convient de noter également que l'un des progrès de la philosophie aristotélicienne par rapport au platonisme tient à la **meilleure distinction qu'elle fait entre ce qui relève des facultés appétitives et ce qui relève des facultés cognitives**. Or, **il semble que certains des philosophes modernes qui mettent en avant la revalorisation des sens chez Aristote, ne tiennent pas toujours assez compte de cette distinction et de ses conséquences**.

4.1.1.1 Dans l'ordre théorique

Dans l'ordre de la connaissance, il est vrai, Aristote met en valeur le rôle des sens, qui loin de tromper l'intelligence, lui fournissent le matériau à partir duquel, par abstraction, elle pourra acquérir des notions abstraites. Cela dit, il convient de remarquer que sur ce point, le rôle des sens reste instrumental, et ordonné à celui de l'intelligence, laquelle leur reste spécifiquement supérieur.

D'autre part, l'intelligence, pour se guider, se réfère à des principes premiers – principes de non-contradiction, de causalité... – qui, eux, ne lui viennent pas des sens. De plus, on nous excusera d'en venir à de telles banalités, après avoir acquis certaines notions à l'aide des sens, l'intelligence les analyse, les ordonne, en tire d'autres notions plus générales et plus abstraites... et dans le meilleur des cas, parvient à la possession de connaissances « scientifiques⁴ », c'est à dire parfaitement rigoureuses. Or, dans toute ces opérations, l'intelligence utilisera sans doute l'aide des sens, et notamment de l'imagination. Néanmoins, une fois qu'elle a posé les bases d'une science, et établi ses premières conclusions, l'intelligence est en mesure d'en tirer d'autres enseignements en n'utilisant les sens que de manière secondaire. Enfin, **puisque certains représentants modernes du péripatétisme insistent sur leur souci du concret, notons que, si la science utilise de fait l'observation de réalités concrètes, elle-même ne s'arrête pas au concret**. Il n'y a de science que de l'universel, disait Aristote. **Le fait de vouloir s'en tenir au concret semble donc plus caractéristique d'une forme de nominalisme pratique, que du réalisme aristotélicien**. À la limite, on courrait le risque de ramener la philosophie dans son ensemble à la philosophie pratique, lui adjoignant tout au plus ce qu'il y a de plus descriptif dans les disciplines théoriques.

³ Notons toutefois que cette comparaison ne serait pas dépourvue de pertinence, si on l'entendait seulement de l'action des passions, qui obscurcissent l'intelligence, (cf. II^a II^{ae} q. 53 a. 6 et aussi q. 46 a. 3, q. 148 a. 6 et q. 153 a. 5) et ligotent la volonté (là encore, lire la q. 153 a5).

⁴ Nous prenons ici ce terme en son sens aristotélicien, qui vise avant tout les sciences philosophiques.

4.1.1.2 Dans l'ordre pratique

Mais venons en, justement, à la philosophie pratique. La partie la plus noble de la philosophie pratique est l'éthique. Or, si la revalorisation des sens par Aristote est assez nette dans le domaine de la connaissance – malgré les réserves que nous avons émises – le Stagirite se montre plus circonspect lorsqu'il aborde la philosophie morale. Au demeurant, il convient de distinguer les passions – qui relèvent des facultés appétitives – des sens, qui relèvent des facultés cognitives. Il est vrai cependant que les sens eux-mêmes peuvent induire en erreur, dans le domaine moral, en nous présentant les réalités sensibles comme meilleures que ce qu'elles sont en réalité. Et en ce sens, on peut trouver une certaine vérité dans l'affirmation de Platon selon laquelle les sens sont trompeurs.

Aristote insiste sur le fait que l'homme doit agir en fonction de la raison, qui fait sa différence spécifique⁵, et non en fonction de ses passions. Et de déplorer que trop souvent, il n'agisse qu'en fonction de ses passions... Sur ce point d'ailleurs, on sait que, dans le premier livre de *La Politique*, pour mettre en valeur les bienfaits de la cité – qui permet la pratique de la vertu –, Aristote affirme que les hommes qui se laissent guider par leurs passions sont pires que des bêtes.

On pourrait nous objecter qu'Aristote définit la vertu comme un milieu. Ainsi devons nous suivre une position modérée vis-à-vis des plaisirs, acceptant certains, et refusant d'autres. Tout cela n'est pas sans une certaine vérité. Néanmoins il faut préciser que le milieu est plus proche de l'un des deux extrêmes. « À l'égard du moyen, dans certains cas, c'est le défaut qui lui est le plus opposé, et dans certains autres, l'excès : ainsi, au courage, ce n'est pas la témérité (laquelle est un excès) qui est le plus opposé, mais la lâcheté (laquelle est un manque) ; inversement, à la modération, ce n'est pas l'insensibilité, laquelle est une déficience, mais bien le dérèglement, lequel est un excès⁶. » Si bien que « celui qui cherche la position moyenne doit tout d'abord s'éloigner de ce qui y est le plus contraire, et suivre le conseil de Calypso :

Hors de cette vapeur et de cette houle, écarte
Ton vaisseau.

En effet, des deux extrêmes l'un nous induit plus en faute que l'autre ; par suite, étant donné qu'il est extrêmement difficile d'atteindre le moyen, nous devons, comme on dit, changer de navigation, et choisir le moindre mal [...].⁷ »

Et plus loin : « Ce que les anciens du peuple ressentait pour Hélène, nous devons nous aussi le ressentir à l'égard du plaisir, et en toute circonstance, appliquer leurs paroles : en répudiant ainsi le plaisir, nous serons moins exposés à faillir. »

On constate donc que sur ces questions, Aristote conserve en substance la même position que Platon, même s'il la corrige et y apporte de nouvelles idées.

4.1.1.3 Conclusion

Il apparaît donc que la revalorisation des sens proposée par certains philosophes modernes, tout en étant vraie à certains égards, est sur certains points excessive, et repose en partie sur un amalgame entre les positions d'Aristote sur la question de la connaissance et sur celle de la morale. Cela peut sembler étonnant, eu égard à la connaissance approfondie de l'œuvre du Stagirite que détenaient certains de ces penseurs. Sur ce point, il nous sera permis d'esquisser quelques hypothèses. **Par exemple, on peut se deman-**

⁵ Cf. par exemple, *Éthique à Nicomaque* I, 6.

⁶ *Ibid.* II, 8.

⁷ *Ibid.* II, 9.

der si le désir de récupérer des thèmes chers à certains philosophes modernes n'a pas pu entrer en ligne de compte.

Ainsi a-t-on vu certains disciples modernes d'Aristote tenter de s'approprier la critique nietzschéenne de l'œuvre de Platon ou de celle de Kant. Or, si telle ou telle phrase isolée extraite des œuvres de Nietzsche peut paraître pertinente, son analyse en elle-même ne semble guère utilisable. Par exemple, son nominalisme radical est bien pire que la position platonicienne, et ne semble pas non plus adapté pour mettre à mal la pensée anti-métaphysique du philosophe de Königsberg. En outre, certains amalgames de Nietzsche sont problématiques. Par exemple, il est inutile de préciser qu'il ne recherche pas à hiérarchiser clairement les différentes opérations vitales⁸ – bien qu'il se présente parfois comme le défenseur de « la vie », c'est à dire de la spontanéité, avec tous ses bons côtés, et ici surtout tous ses excès. Par ailleurs, s'il est vrai que Platon confond parfois ce qui relève de la philosophie théorique, et ce qui relève de la philosophie pratique, Nietzsche ne semble pas non plus faire nettement la différence entre les deux problématiques. Du moins Platon accorde-t-il la primauté à la connaissance sur l'agir, alors que Nietzsche, tributaire en cela des fausses conceptions véhiculées par Kant et surtout par Fichte, semble mettre la raison théorique à la remorque de la raison pratique, guidée cette fois non plus par l'impératif catégorique, mais par la volonté de puissance.

On notera aussi que certains « thomistes » tels que le R.P. Sertillanges ne feront pas appel au prophète de la mort de Dieu, mais aux analyses bergsoniennes⁹. Il ne nous semble pas utile de préciser que cette seconde référence ne nous semble pas plus profitable que la première : peut-être même nous engage-t-elle, si c'est possible, sur des voies plus dangereuses.

On peut cependant accorder à ces penseurs le mérite de mettre en avant le profit que nous pouvons tirer d'une meilleure attention aux vérités que nous montrent nos sens... à condition que nous n'en restions pas au niveau sensible dans l'analyse de ces vérités. Néanmoins, même sur la question des sources de nos idées, certains penseurs commettent, encore une fois une confusion : en effet , ils ne prétendent pas seulement que l'intellect doive s'accorder avec la réalité objective, comme le pense l'authentique pensée thomiste – et aussi, d'ailleurs la pensée nominaliste dont ces penseurs semblent ne pas voir toujours le danger. **Considérant que la connaissance nous vient de l'expérience, et que celle-ci n'est pas seulement expérience des réalités objectives, mais aussi expérience « de la vie », ils en concluent que c'est aussi à la vie que l'intelligence doit s'accorder.** Or les modernistes n'affirment pas autre chose : nous pensons en particulier à **Blondel**, pour qui « **la vérité est l'adéquation de la pensée et de la vie** ».

Du reste, le mot vie est assez vague. Veulent-ils désigner par là l'existence humaine, avec toutes ses péripéties ? Mais dans ce cas, l'intelligence doit être sans cesse en mouvement, puisque l'existence humaine est sans cesse en mouvement. On tombe alors dans l'erreur des sensualistes, que Platon avait déjà dénoncée en son temps, et qui semble avoir été reprise, au moins en partie, par Bergson. Il est vrai que leur discours ne serait pas faux, s'il fallait l'entendre dans le sens où « l'expérience de la vie », jointe à une bonne moralité, permet

⁸ On pourra noter que sur ce point, Kant ne semble pas avoir des conceptions très claires non plus. Par exemple, il en vient à supposer l'existence d'une « passion rationnelle » - ce qui ressemble fort à un cercle carré – pour faire fonctionner sa philosophie morale.

⁹ Du reste, nous ne prétendons pas que le « thomisme » très particulier du R.P. Sertillanges soit bergsonien. Néanmoins, on sait que le R.P. Sertillanges ne s'est pas fait faute d'affirmer sa sympathie pour les erreurs de Bergson : il lui semblait même qu'elles étaient proches de la pensée chrétienne, au moins sous la forme qu'elles ont prises dans les dernières œuvres de ce philosophe... On notera au passage que l'ouvrage dans lequel le R.P. Sertillanges étale sa complaisance pour Bergson a reçu les approbations canoniques nécessaires d'ecclésiastiques parmi lesquels figure le R.P. M.-D. Chenu... Comme quoi le monde est petit...

d'acquérir la vertu de prudence. Cependant, il est évident que ce n'est pas dans ce sens là que leur discours doivent se comprendre, puisque « la vie » est selon eux quelque chose de spontané, alors que la prudence demande une réflexion, fût-elle rapide. Veulent-ils alors désigner par là la spontanéité des passions ? Ce serait renverser l'ordre des choses, puisqu'au contraire ce sont les passions qui doivent se régler sur la raison.

4.1.2 Autres remarques sur la philosophie de la revue *Certitudes*

L'abbé de Tanoüarn porte aux nues René Girard, alors qu'il reconnaît lui-même (n° 9, p. 71) « qu'avec René Girard, nous sommes aux antipodes d'une philosophie de la nature, telle que la propose le thomisme, par exemple ». Or saint Pie X affirmait que « s'éloigner de saint Thomas, surtout dans les questions métaphysiques, ne va pas sans détriment grave ». Nous évoquerons surtout le cas de René Girard dans la partie consacrée à l'apologétique de la revue *Certitudes*.

Toutes ces déviations conduisent l'abbé de Tanoüarn, qui pourtant considère le libéralisme comme l'essence du modernisme, à adopter des positions proches du modernisme sur les liens entre philosophie et théologie. À ses interlocuteurs, l'abbé affirmera qu'il n'y a pas de vérité philosophique, parce que la vérité, « c'est le Christ », et au nom de ce principe, il en arrivera à nier l'infaillibilité du canon de Vatican I sur la démonstrabilité de l'existence de Dieu. Pour être plus précis, il invoque les arguments suivants :

1. on ne peut pas imposer à quelqu'un d'admettre la vérité d'un raisonnement philosophique qu'il ne comprend pas ;
2. malgré la forme employée, il n'y a pas d'infaillibilité par défaut de matière : la question évoquée est d'ordre philosophique et non théologique ;
3. d'ailleurs, Cajetan, lors d'un concile auquel il avait participé, et qui avait formulé une définition mettant en jeu des notions philosophiques, se serait opposé (vainement) à sa proclamation par le concile (fait d'ailleurs à vérifier).

On se demande dans ce cas pourquoi saint Paul affirme que les hommes devraient connaître leur Créateur à cause de ses œuvres : ne courait-il pas le risque de se mêler de ce qui ne le regarde pas ?

Plus généralement, sous prétexte que les sciences philosophiques jouissent d'une certaine autonomie à leur niveau, M. l'abbé les soustrait au jugement de la théologie. D'où des affirmations assez étonnantes en vue de défendre les thèses de René Girard : « Les analyses de René Girard sont ancrées de plus en plus résolument dans l'Évangile, mais cela ne signifie pas que nous devons les juger à l'aune de la théologie. »

Il est étonnant que des théories – celle de René Girard – puissent légitimement fournir une interprétation naturaliste du dogme de la rédemption et « s'ancrer de plus en plus résolument dans l'Évangile » sans que « nous devons les juger à l'aune de la théologie ». En tout cas, l'apologie par la revue *Certitudes* de certains aspects de la pensée de M. Girard ne semble pas convaincante ; pour tout dire, elle rappelle quelque peu le rationalisme modéré par la liberté qu'elle prétend laisser à l'utilisation des références bibliques par les sciences humaines. Par exemple, forçant peut-être un peu sa propre pensée, le directeur de la revue ira jusqu'à légitimer les interprétations arbitraires de l'histoire de Caïn et Abel données par M. Girard (cf. n° 4), interprétations pour le moins hardies, qui seraient justifiées par le point de vue sociologique de leur auteur.

D'autant qu'il n'est en l'occurrence pas nécessaire d'utiliser le point de vue théologique pour juger de la question : en fait, même les païens comprenaient la différence entre les sacrifices – qu'ils soient bons ou mauvais – et les phénomènes sociologiques avec lesquels René Girard les confond. Au contraire, il faut, pour accepter de tels amalgames sans le moindre

esprit critique, se soumettre volontairement à une certaine mode intellectuelle, ou alors avoir une culture bien inférieure à celle de l'abbé de Tanoüarn et de M. Girard¹⁰.

Thibon, Bernanos [à nuancer...], Boutang, de Corte..., toute une littérature « traditionaliste » moderniste avec laquelle il faudra savoir prendre ses distances – quitte à garder ses œuvres les plus saines – pour pouvoir vraiment restaurer la chrétienté sur des bases solides.

4.2 La théologie de la revue *Certitudes*

4.2.1 Distinction de trois formes du naturalisme

Deux formes essentielles de naturalisme :

a) négation de la grâce, ou de sa nécessité :

cf. le pélagianisme, le laïcisme ;

b) affirmation du caractère naturel de la grâce :

c'est le naturalisme de Blondel si bien étudié par le P. de Tonquédec, et celui du P. de Lubac, épinglé par le cardinal Siri dans *Gethsémani*.

Certaines doctrines qui tendent à diminuer l'autonomie de la nature débouchent logiquement vers des positions peu éloignées de ces dernières : nous pensons par exemple aux doctrines de Baius, et même à certaines des jansénistes, Quesnel par exemple. Elles sont parfois désignées sous le terme de « **faux-surnaturalisme**. » Néanmoins comme le note le R.P. Garrigou-Lagrange dans son *De Gratia*, il ne s'agit là que d'une autre forme de naturalisme. Il nous semble donc peu opportun de les désigner simplement par le terme de « surnaturalisme », d'autant que la frontière n'est pas toujours nette entre ces deux formes de naturalisme. Par exemple, **René Girard propose une interprétation naturaliste de la rédemption**, même s'il ne refuse pas qu'on lui surajoute l'interprétation catholique¹¹. **Cependant, par certains aspects, il semble se rattacher au « faux-surnaturalisme »**. D'autre part, des raisons circonstancielles s'ajoutent aux précédentes, parce que **le sens donné au terme de « surnaturalisme » par la revue *Certitudes* est ambigu, puisqu'elle lui oppose des thèses nettement naturalistes**, comme nous le verrons plus loin.

Outre les deux formes précédentes, le naturalisme peut encore se manifester par **un effacement de la distance entre nature et surnature** (cf. *PQR* de Jean Ousset, p. 102). Au demeurant, cette dernière forme de naturalisme permet de concilier ce qu'il pourrait y avoir de contradictoire dans les deux formes précédentes. **On peut se demander si *Certitudes* ne tendrait pas à se rapprocher de cette dernière forme de naturalisme** (cf. l'enthousiasme pour René Girard et la citation de Péguy au n° 8, p. 30).

4.2.1.1.1 La Babel intégriste

« L'intégriste catholique est celui qui nie ce naturalisme-là, au nom d'un idéalisme spirituel, souvent d'origine gnostique.

L'intégrisme ne met rien au-dessus de la loi. Son application justifie toutes les injustices, toutes les exactions, tous les meurtres et toutes les contraintes. » (p. 34).

¹⁰ Nous reconnaissons néanmoins que cette distinction est peut-être moins évidente pour un athée. Cependant, si certains de ses devanciers, comme Freud ou Georges Bataille étaient athées, René Girard se réclame de l'Église catholique.

¹¹ Au moins en théorie. En pratique, il semble parfois considérer que le sens principal du texte évangélique est celui qui découle de sa théorie. Par exemple, dans l'interview à *Certitudes* (n°9, p 76) « Tenez... Quand le Christ dit " J'apporte la guerre, et non la paix. " Il dit d'une certaines manières : je vous prive des protections sacrificielles, je vous ouvre à la liberté. »

4.2.2 La hiérarchie des réalités et la seconde forme de naturalisme distinguée par J. Ousset

4.2.2.1 Hiérarchie nature-surnature

Pour bien évaluer la distance infinie entre la nature et la grâce, on pourra se référer par exemple au *De Gratia* du R.P. Garrigou-Lagrange ou encore à *Perfection chrétienne et contemplation* du même auteur.

Cette distance est niée par l'abbé de Tanoüarn déjà au n° 2, p. 116. « En tant que telle, la grâce créée est tellement nôtre qu'elle est devenue quelque chose de nous, elle est nous. Elle apparaît ainsi comme distincte de la motion du Saint-Esprit. Elle est l'expression la plus élevée de notre liberté et donc le principe de notre mérite¹² ». Phrases présentées comme découlant de la doctrine de Cajetan... Cependant, il est vrai également que le reste de l'article ne présente pas le même naturalisme, même si la comparaison avec les « fonds de pension » p. 116 n'est pas du meilleur goût. On pourrait y voir une critique discrète de la citation de saint Ignace d'Antioche donnée quelques lignes plus haut, mais peut-être aussi un simple dérapage.

Le n° 8 est beaucoup plus clair en revendiquant le naturalisme chrétien¹³ (p. 64) et en affirmant qu'une phrase très discutée de Péguy est la meilleure analyse au xx^e siècle de la grâce :

« **Et l'arbre de la grâce et l'arbre de la nature**
Ont noué leur deux troncs de nœuds si solennels
Ils ont tant confondu leurs destins fraternels
Que c'est **la même essence et la même stature.** »

Évidemment, en comparaison d'une telle profondeur, le R.P. Garrigou-Lagrange et le R.P. Del Prado font figure d'amateurs peu éclairés...

Pour nous, nous reconnaissons l'effort fait par Péguy pour collaborer à l'œuvre de restauration du christianisme. Néanmoins, il n'est pas forcément opportun de lui emprunter ses phrases les plus erronées...

Nous avons donc constaté **un oubli ou une diminution de la hiérarchie nature-surnature**. Quand bien même, il n'y aurait pas l'oubli de la distance entre nature et surnature, il y a parfois l'affirmation de l'indépendance du discours rationnel par rapport à la foi, comme dans les passages défendant René Girard. Or s'il est vrai que la raison est de soi autonome dans son ordre, elle est soumise au jugement fait à la lumière de la révélation. Et lorsqu'elle considère les vérités de la foi chrétienne, elle ne peut demander à n'être pas jugée « à l'aune de la théologie. »

La revue effectue également une **confusion entre l'amour naturel et l'amour surnaturel**, notamment au n° 8 p. 35. En effet, « le catholicisme, et nous pouvons ici écrire **le christianisme, sans soucis de précision confessionnelle**, est la religion qui **a aboli la loi** par la parole d'amour » selon François Huguenin. Cette phrase est inexacte, puisque le Christ a dit : « Ne pensez pas que je sois venu abolir la loi ou les prophètes : **je ne suis pas venu les abolir, mais les accomplir.** » (Mt V, 17) Mais en outre, l'amour qui loin d'abolir, accomplit la loi

¹² (N.d.A. : Ici, les gras sont de nous, mais l'italique se trouvait déjà dans le texte original).

¹³ « **Le christianisme est la seule des trois religions monothéistes qui soit fondée sur un véritable naturalisme** ». (abbé de Tanoüarn, *Nouvelle Revue Certitudes*, n° 8, p. 64). **Nous ne nions pas que la grâce présuppose la nature** – encore qu'une des vertus de la grâce soit d'assainir la nature blessée par le péché, si bien que la grâce peut agir même lorsque la nature est déficiente (cf. par exemple II Cor IV, 7) – **néanmoins**, nous notons que **tout en se réclamant du surnaturalisme, la revue Certitudes professe des opinions qui de fait relèvent bien du naturalisme...**

est l'amour de charité¹⁴. Or les « confessions chrétiennes » non catholiques possèdent-elles réellement l'amour surnaturel ? Leur membres peuvent éventuellement posséder un fort amour naturel, mais celui-ci ne sera pas « l'accomplissement de la loi » qui réside dans l'amour surnaturel qu'est la charité.

De même pp. 27-28 du même numéro, l'abbé de Tanoüarn semble confondre amour naturel et amour surnaturel. Dans les deux cas, **la confusion a lieu dans les passages** qui sont faits pour susciter le plus d'émotion, et **où il s'agit de prêcher la guerre sainte contre le prétendu « légalisme »**.

Sur le plan naturel, on peut se demander s'il n'y a pas un oubli de la hiérarchie entre les différents appétits (végétatifs, sensibles, et spirituel) peut-être sous l'influence de Nietzsche ou de Lacan.

À l'occasion, l'abbé de Tanoüarn ne répugne pas à tenir des propos typiquement jansénistes, par exemple : « Elle [la grâce] se présente comme une nouvelle nature – obéissant à une nouvelle loi fondamentale – non plus celle de la cupidité égoïste, mais celle de la charité¹⁵. » Or la nature n'est pas par elle-même liée à une « cupidité égoïste » ; c'est à cause du péché originel qu'elle est blessée par la concupiscence. C'est d'ailleurs à cause d'opinions telles que celles-ci que Jansénius rejetait la possibilité de l'état de nature pure : comment Dieu, en effet aurait-il pu créer la nature humaine méchante comme elle peut l'être lorsqu'elle n'a pas la divine charité ? ... (cf. le passage du *Clypeus* du R.P. Gonet sur la possibilité de l'état de nature pure).

M. l'abbé de Tanoüarn affirme en se réclamant de saint Thomas (sans d'ailleurs donner de référence) que « la grâce agit selon le mode de la nature », sans préciser que cette phrase ne s'applique pas aux dons du Saint-Esprit.

Or saint Thomas dit clairement : « **dona excedunt communem perfectionem virtutum**, non quantum ad genus operum [...] sed quantum ad modum operandi, secundum quod **movetur homo ab altiori principio** [sc.a Deo] » cf. I^a II^æ q. 68 a. 6, ad I^{um}). Or la question est d'autant plus importante que les dons du Saint-Esprit sont nécessaires au salut, comme saint Thomas le prouve dans ce même article.

Cf. Del Prado, 1^e partie, p. 179 « **Dona ergo a virtutibus distinguuntur in hoc, quod virtutes perficiunt ad actus modo humano ; sed dona, ultra humanum modum.** »

Cf. aussi la II^æ q. 111 a. 2 sur la distinction entre grâce opérante et grâce coopérante. L'action des dons du Saint-Esprit relève de la grâce opérante.

Cette question est importante pour deux raisons :

- Les dons se distinguent des vertus infuses par leur mode qui dépasse le mode humain, même lorsqu'ils poussent à accomplir une action d'apparence banale. Si donc on oublie leur mode, il n'y a plus de raison de leur attribuer une existence propre.

¹⁴ On peut supposer que M. Huguenin n'a pas tout à fait compris ce qu'il écrivait, mais faut-il croire à un lapsus ? Si dans son article, on remplace le verbe « abolir » par le verbe « accomplir », la phrase en question ne colle plus au contexte...

¹⁵ Lire à ce propos les propositions condamnées par Alexandre VIII. Notamment la 7^e *Omnis humana actio deliberata est Dei dilectio vel mundi : si Dei, caritas patris est ; si mundi, concupiscentia carnis, hoc est mala est.* Cf. aussi les citations de Gonet.

Cf. aussi la 35^e proposition de Quesnel condamnée par Clément XI : *Gratia Adami est sequela creationis et erat debita naturæ sanæ et integræ.* (cela dit dans le cas de Quesnel, cette proposition est aussi liée à une autre hérésie consistant à distinguer deux espèces différentes de grâce sanctifiante).

- Or les dons sont nécessaires au salut (cf. I^a II^æ q. 68 a. 6, corps de l'article), les œuvres opérées par les dons sont parmi les plus méritoires, et en particulier la contemplation infuse repose sur l'action des dons, notamment du don de sagesse.

Nous pouvons également nous demander s'il n'y a pas une sous-estimation des effets du péché originel ? cf. n° 4.

Y a-t-il victoire naturelle du bien sur le mal, comme le laisse penser la légende du dessin illustrant la p. 68 du n° 4 : « Dans la lutte entre le bien et le mal, **le fléau de la balance tend naturellement vers le bien**. Mais un petit démon (à gauche) tente par ruse de manifester la puissance du Malin » ?

Seule la grâce permet de rétablir la nature déchue. Par conséquent, la victoire sur le mal n'est obtenue que par la Croix du Christ, qui nous rend la grâce que nous avons perdue depuis le péché originel. Cette victoire est donc impossible par les seules forces de la nature, et ce, particulièrement à notre époque, comme le rappelait le cardinal Pacelli en s'adressant aux catholiques de France, peu de temps avant d'accéder au souverain pontificat. Cette victoire est de fait très glorieuse. Il est vrai aussi que même les péchés des hommes concourent à accroître la gloire de Dieu, puisqu'elles lui permettent de manifester tantôt sa miséricorde, et tantôt sa justice. Néanmoins, il est vrai aussi que tous ne profiteront pas de cette victoire. En particulier, au point de vue théologique, la thèse du petit nombre des élus est au moins aussi probable que la thèse contraire. **On peut se demander cependant si cette thèse n'est pas rejetée implicitement par la légende que nous venons de citer, et si elle ne relèverait pas, d'après les principes de la revue *Certitudes*, de « la sacralisation du mal dans l'histoire. »** (cf. n° 4, p. 53).

4.2.2.2 La notion de hiérarchie et la question de l'« altérité »

L'abbé de Tanoüarn nous parle de « l'altérité fondatrice » du sexe féminin, au lieu de parler de différence et de hiérarchie entre les sexes (cf. n° 8, p. 28). On peut penser qu'il s'agit de récupérer le lectorat féminin – d'autant plus que la critique du « moralisme » est souvent le fait des « machos » que l'abbé de Tanoüarn considère comme intégristes : elle était en effet bien utile, à l'époque où la piété était plus vive, aussi bien aux séducteurs sans scrupules qu'aux maris las de voir leur épouse réciter le chapelet. Cependant, plus profondément, il semble que notre abbé préfère évoquer « l'altérité » que de rechercher la hiérarchie qui existe entre les réalités créées.

« L'altérité » des créatures repose sur le fait qu'elles possèdent le transcendantal « aliquid ». Une métaphysique du transcendantal « aliquid » permet-elle de rendre compte de la hiérarchie des réalités créées et de la Réalité Incréée ? En tout cas pas sous sa forme développée actuellement.

4.2.2.3 Altérité et communication :

Dans l'idéologie contemporaine, **l'altérité apparaît comme le fondement qui rend tout à la fois possible et nécessaire l'un des comportements les plus valorisés par la société actuelle : le dialogue**. Nous noterons à ce propos deux choses. Tout d'abord, ce dialogue est une forme d'échange qui ne doit en aucun cas dévier vers une quelconque recherche de la vérité – sans quoi l'on tomberait dans l'étroitesse d'esprit... Évidemment, ce principe admet des exceptions : c'est ainsi qu'il est tout à fait louable de « rechercher la vérité ensemble » si cette recherche met bien en évidence le fait que les opinions reçues à ce jour ne peuvent en aucun cas prétendre au statut de vérités objectives...

Ensuite, nous observerons que, assez souvent, l'engouement pour le thème de l'altérité et de la communication s'explique par une référence au moins implicite aux deux types de communications suivants, qui sont vus comme particulièrement positifs par les tenants du libéralisme¹⁶ :

- communication entre les sexes ;
- dialogue entre représentants de « vérités » opposées :
 - culte du consensus,
 - la question de l'œcuménisme,sur ces deux points :
 - ✓ la théologie d'Urs von Balthasar et du cardinal Wojtyła (voir *La Nouvelle Théologie*¹⁷, pp. 70-72 et 72-79),
 - ✓ le thème de la communication dans la pensée New Age¹⁸,
 - ✓ l'importance du thème de l'altérité chez certains héritiers du phénoménologisme, et de celui du dialogue dans les théories d'Habermas¹⁹.

4.2.3 L'intégrisme d'après la revue *Certitudes*

La revue *Certitudes* invente une grave hérésie, « l'intégrisme », dont elle propose une définition assez incohérente : l'intégrisme est présenté comme une forme d'idéalisme religieux, et quelques lignes plus loin, on parle de « l'intégrisme du M.L.F. » et de « l'intégrisme laïc »... Le M.L.F. serait-il un mouvement religieux ? À moins peut-être que l'intégrisme ne soit un synonyme de l'idéalisme en général ? Dans ce cas, pourquoi ne pas parler tout simplement d'idéalisme, puisque c'est la notion que l'on veut désigner ? Mais peut-être l'intégrisme désigne-t-il le légalisme ? Dans ce cas, de nouveau, pourquoi ne pas employer ce terme de préférence à celui de légalisme ? De plus, le M.L.F. est-il légaliste ? Ne doit-on pas au contraire lui reprocher d'être révolutionnaire ? Par ailleurs, Maritain est présenté comme intégriste. Or, il n'était ni légaliste, ni « surnaturaliste », mais libéral et naturaliste, comme le prouvent l'abbé Meinvielle et le Cardinal Siri. Il est vrai néanmoins qu'il professait un « Humanisme intégral »...

Ce qui est étonnant, c'est que, en même temps qu'elle s'en prend à « l'intégrisme », la revue *Certitudes* défend des positions naturalistes, et encense l'apologétique de René Girard...

4.2.4 Complicité avec le modernisme

Écoutons M. l'abbé de Tanoüarn : « L'époque moderne nous présente deux hérésies retentissantes, le jansénisme et le modernisme ; dans les deux cas, l'Église a pu paraître aggraver la situation de certains de ses enfants²⁰. Dans un entretien à *Certitudes*, Bruno Neveu, spécialiste absolu de cette question des censures ecclésiastiques, expliquait que

¹⁶ Notons cependant que certains penseurs libéraux évitent de parler trop souvent de « dialogue », ce terme ayant été galvaudé à l'excès.

¹⁷ *La Nouvelle Théologie*, éd. Courrier de Rome.

¹⁸ On nous objectera peut-être que le New Age, s'il fait référence constamment à l'idée de communication dans le vilage planétaire, tend plutôt à effacer les différences. Ce n'est pas entièrement faux, même si en pratique le New Age s'appuie souvent sur des lobbies bien identifiables. En fait, il nous semble qu'il tend surtout à effacer les hiérarchies.

¹⁹ Philosophe très en vue actuellement, Habermas est un ancien membre de « l'école de Francfort », un groupe de « penseurs » qui s'appuyaient sans ambiguïté sur l'idéologie marxiste.

²⁰ Les hérétiques seraient-ils « les enfants » de l'Église ? À Dieu ne plaise...

l'Église " fait exister l'hérésie pour la tuer ". Il s'agissait alors de désigner l'erreur ou même, dit le Père Guérard des Lauriers, de la **prophétiser**, pour que les chrétiens n'y tombent pas petit à petit » (n° 7, p. 82).

Autrement dit, saint Pie X délirait lorsqu'il parlait du complot moderniste ! De la part d'un prêtre de la Fraternité sacerdotale Saint-Pie X, c'est tout de même gros ! D'autant plus que si certains modernistes, tel Loisy, ont prétendu ne pas se reconnaître dans les propositions condamnées par *Lamentabili* et *Pascendi*, Tyrell a reconnu, dans le *Times* de septembre 1907, que la description du modernisme par *Pascendi* est si remarquablement fidèle qu'on pourrait y voir « l'œuvre d'un traître à l'orthodoxie »²¹. L'affirmation est d'autant plus grosse que *Lamentabili* relève de l'enseignement extraordinaire de l'Église, comme saint Pie X le confirmera dans *Pascendi*, en engageant à nouveau son autorité apostolique.

L'indulgence vis-à-vis du jansénisme semble elle aussi étonnante. M. l'abbé pense-t-il que « la bulle *In eminenti* d'Urbain VIII est subreptice », comme l'affirme la 31^e proposition condamnée par Alexandre VIII ? Notons en tout cas que M. l'abbé doit être d'accord avec Bruno Neveu, puisqu'il le considère comme le « spécialiste absolu » en la matière.

Dans le n° 2, François Huguenin, écrit à propos de Maurras : « Dès lors, le rapprochement avec **Gabriel Marcel, Simone Weil** ou la " monarchie franciscaine " de Bloy prend tout son sens ». Rappelons que Gabriel Marcel, malgré ses réticences vis à vis de la nouvelle « messe », est tout de même existentialiste. Sans prétendre trancher le cas de Simone Weil, nous renvoyons néanmoins notre lecteurs à *La Gnose universelle*, d'Étienne Couvert, pp. 135 à 139.

Nous renvoyons aussi à François Huguenin, n°4, p. 127, toujours sur l'Action Française : « seule l'AF proposait une érotique de l'esprit qui pût les contenter ». L'A.F avait-elle conscience de proposer une érotique de l'esprit ?

Autre propos de François Huguenin : « **l'hypertrophie de la notion d'autorité au sein de l'Église, culminant avec Vatican I** » (n° 7, p. 63). Vatican I mérite-t-il les anathèmes que François Huguenin lancera contre l'intégrisme, au numéro suivant de *Certitudes* ? Quel respect envers Pie IX et les pères conciliaires ? François Huguenin est également l'auteur de l'article sur René Girard, dans le n° 4.

Sur René Girard, les réserves maintenues par l'abbé de Tanoüarn au n° 4 se muent en enthousiasme par la suite. Notons aussi de l'abbé de Tanoüarn, sur **de Lubac** : « **ce digne jésuite** » (n° 4 p. 78).

4.3 La morale revue et corrigée par la revue *Certitudes*

« *moralitas [...] consistit [...] in relatione transcendentali actus humanis cum regula morum.* »
Joseph Gredt, o.s.b.²².

4.3.1 Loi naturelle et loi positive – le point de vue de la revue *Certitudes*

L'intégrisme est une forme d'idéalisme : c'est pourquoi la revue *Certitudes*, en fidèle héritière de saint Thomas, se doit de le combattre vaillamment. Néanmoins de quelle forme d'idéalisme s'agit-il ? « **L'intégrisme d'aujourd'hui est un légalisme, comme un idéalisme pratique**, présenté sur le mode du Tu dois ! Il faut ! ».

Il n'est donc pas étonnant que pour combattre l'intégrisme, l'abbé de Tanoüarn fasse référence à celui qui a déclaré la guerre au dragon « Tu dois ». Et de fait, **le lecteur averti saura**

²¹ Cf. *Face au modernisme*, de Louis Jugnet, note 4. (réédité par l'AFS).

²² Thèse 7 de l'Éthique générale des *Elementa philosophiæ aristotelico-thomisticæ*.

peut-être quel intérêt porte notre abbé aux analyses de Friedrich Nietzsche sur le formalisme kantien, et son corollaire le moralisme, qui réduit le christianisme à une morale pesante.²³

Ce point appelle néanmoins deux remarques. Premièrement, **il ne semble pas que, parmi les diverses accusations portées contre Kant, personne ait jamais songé à celle d'intégrisme.** Au contraire, la doctrine d'Emmanuel Kant est l'une des sources principales de l'agnosticisme des deux derniers siècles, et l'auteur de différentes erreurs qui ont été reprises par les modernistes. Par exemple, on sait qu'il professait la théorie de la double vérité, suivant laquelle un ministre religieux peut légitimement enseigner une chose en temps que représentant de sa confession religieuse, et son contraire en tant que scientifique. D'une manière générale, une large partie du mouvement moderniste se rapprochait et se rapproche des idées du philosophe de Königsberg, même si, il est vrai, d'autres courants se réfèrent plutôt à Nietzsche. **Il semble donc que la revue *Certitudes* propose une définition de l'intégrisme qui convienne à un courant non négligeable du mouvement moderniste.**²⁴

Par ailleurs, puisque l'abbé se réfère aux analyses de Nietzsche pour critiquer le moralisme, scorie du formalisme kantien, il convient de donner certaines précisions. De fait, le formalisme de Kant est lié à son idéalisme. Néanmoins, ce que Nietzsche et l'abbé de Tanoüarn dénoncent comme relevant du « moralisme » a été la position de nombreux prêtres, parmi lesquels certains pouvaient difficilement être taxés d'idéalisme, ou en l'espèce, de kantisme. Nous ne chercherons pas à décortiquer les arguties dénonçant le moralisme, qui ont déjà été brillamment réfutées par M^{gr} de Castro-Mayer dans son *Catéchisme des vérités opportunes* (chapitre IV). Nous noterons cependant que sur le plan moral, elles ne sont pas sans porter des fruits bien amers. Par ailleurs, **nous ferons remarquer que la dialectique loi-amour mise en œuvre par l'abbé de Tanoüarn est une tarte à la crème bien connue de certains courants du modernisme ou du protestantisme libéral.** *La Symphonie pastorale* d'André Gide²⁵ en expose certains thèmes, justifiés par des arguments exégétiques vraisemblablement inspirés par cette forme de protestantisme.

Néanmoins, l'abbé juge nécessaire de nuancer les critiques traditionnelles contre le moralisme, et de les étayer sur des arguments nouveaux. Là se trouve l'originalité de son analyse, qui pourrait par d'autres aspects sembler moins subtile que celle de bons auteurs modernistes. Les nuances posées par l'abbé de Tanoüarn tiennent en deux points. D'une part il ne critique pas frontalement la référence à une loi, mais prétend atteindre un équilibre entre l'attention due à la loi et l'impératif de l'amour – ce qui en soi, pourrait se prendre en bonne part. D'autre part, l'abbé tient compte de la différence de statut entre la loi positive et la loi naturelle (pp. 28-29). Néanmoins, il convient de noter que l'abbé fait sienne les critiques de Nietzsche et de Hegel, si bien qu'en pratique les deux restrictions évoquées ne semblent pas tirer à conséquence. (Notons d'ailleurs que de ce fait, il court le risque de porter atteinte à l'honneur de la plus grande partie des catholiques du XIX^e siècle, sinon des catholiques en général²⁶.)

²³ Il pourrait sembler que l'abbé adresse son reproche de moralisme avant tout à l'islam et à la religion mosaïque. Il n'en est rien. En effet « En chrétienté, l'intégrisme se définit comme un surnaturalisme (ce qui n'empêche pas le légalisme et l'autoritarisme, au contraire) .» (p. 31) Par ailleurs, l'abbé appuie son « raisonnement » sur les analyses de Nietzsche et de Hegel. Or, à notre connaissance, ce n'est pas contre la religion musulmane que ces auteurs ont dirigé leurs critiques...

²⁴ Cette affirmation pourra étonner le lecteur qui constate l'ambiguïté de l'Église conciliaire par rapport à certains problèmes moraux. On sait néanmoins que Saint Pie X louait les vertus ascétiques de certains modernistes. On notera d'ailleurs que si Saint Pie X louait ces vertus ascétiques, c'est qu'il les considérait comme bonnes en elles-mêmes, bien qu'elles fussent possédées par ceux qu'il considérait comme les pires ennemis de la Sainte Église. On peut au contraire se demander si la revue *Certitudes* ne tend pas à présenter comme un mal certaines vertus naturelles peu en vogue, celles-ci étant une preuve d'étroitesse d'esprit, qu'elles soient possédées par des catholiques ou des ennemis de l'Église.

²⁵ Note : les œuvres de cet auteur ont été mises à l'index.

²⁶ À en croire certains zéloteurs « chrétiens » des ouvrages de F. Nietzsche...

En conclusion, il nous semble que la revue soutient des positions qui, si on les accepte, tendent à ruiner le fondement de toute vie spirituelle. Celle-ci, en effet contient une part active, qui consiste dans l'observation des commandements, et la pratique des divers types d'exercices spirituels, et une part passive, qui est l'œuvre du Saint-Esprit, œuvre à laquelle nous coopérons grâce à l'exercice des vertus théologiques et des dons du Saint-Esprit. **En effet, le « naturalisme chrétien » proposé par cette revue tend à effacer la distance insurmontable séparant le domaine de la grâce et celui de la nature.** Cette position nous semble illégitime, même appliquée aux vertus infuses, mais en outre, elle tend à vider de sa substance la doctrine traditionnelle sur les dons du Saint-Esprit. Par ailleurs, elle propose une critique du moralisme qui serait dangereuse, même si elle était menée sous prétexte de défendre la vie intérieure, mais dont on voit encore moins l'objet lorsque celle-ci tend à apparaître comme une forme d'illumination. Pour être bref, la critique du moralisme blesse l'ordre naturel, tandis que le « naturalisme chrétien » blesse l'ordre surnaturel²⁷. En effet, loin d'éviter les confusions entre ordre naturel et ordre surnaturel²⁸, le « naturalisme chrétien » semble se rapprocher de la seconde forme de naturalisme distinguée par Jean Ousset.

Pour conclure, on s'interrogera sur la portée des anathèmes proférés par François Huguenin contre l'intégrisme²⁹. En effet, on sait que pour M. Huguenin, « l'hypertrophie de la notion d'autorité au sein de l'Église [culmine] avec Vatican I.³⁰ ». D'où la question : **les diatribes de M. Huguenin contre l'intégrisme visent-elles aussi le premier Concile du Vatican – et par voie de conséquence, Sa Sainteté le Bienheureux Pape Pie IX ?**

4.3.2 La conscience d'après la revue *Certitudes*

Sur ce sujet, on note des contradictions d'un numéro à l'autre. Par exemple, l'article de l'abbé Héry dans le n° 11 semble effacer la notion de conscience de l'appareil de la philosophie et de la théologie morale. L'argument invoqué est son caractère subjectif, la possibilité pour la conscience d'être erronée. À l'inverse, au n° 8, p. 29, le rôle de la conscience est plutôt exagéré : il est fait référence à l'article 5 de la *la Ilae*, q. 19, où saint Thomas affirme que celui qui croit en conscience être tenu de forniquer pèche en s'en abstenant. En revanche, M. l'abbé de Tanoüarn semble oublier l'article 6 de la même question, qui affirme que dans un tel cas, on pèche aussi en suivant sa conscience, puisqu'on aurait eu le devoir de mieux la former.

Ces contradictions tiennent-elles seulement au pluralisme de la revue *Certitudes* ? Il nous semble que non. Ainsi l'article du n° 11 est-il signé de l'abbé Héry, mais il semble exprimer la pensée du directeur de la revue, bien que, à certains égards, ses thèses s'opposent à celles présentées par celui-ci dans le n° 8³¹. Peut-être celui-ci a-t-il cherché à corriger l'importance exagérée attribuée à la conscience morale dans le numéro antérieur de sa revue : mais ce faisant, il est tombé dans l'excès inverse.

²⁷ On nous objectera peut-être que la revue *Certitudes* a cherché à éviter deux excès opposés, et cherche à atteindre un juste milieu. Tel ne semble pas être le cas puisque : « En chrétienté, l'intégrisme se définit comme un surnaturalisme (ce qui n'empêche pas le légalisme et l'autoritarisme, au contraire). » (p 31). Par ailleurs, on sait que l'abbé ne voue pas une admiration sans mélanges au catholicisme du XIX^e siècle.

²⁸ Par exemple, à la page 30 du n° 8, on ne voit pas clairement où il est question de l'amour naturel, et où il est question de l'amour surnaturel : on commence par une référence à saint Paul qui vise l'amour de charité, et on enchaîne sur des développements qui visiblement concernent plutôt l'amour naturel, voire sensible...

²⁹ Cf. son article dans le n° 8.

³⁰ N° 7 p. 63. Noter aussi dans le même article l'interprétation pour le moins discutable – pour ne pas dire scandaleuse – de la doctrine de Saint Augustin, p. 61.

³¹ Pour tout dire, nous ne serions pas étonnés d'apprendre que le directeur de la revue *Certitudes* soit le vrai auteur de l'article attribué à l'abbé Héry. Son style porte à croire qu'il aura au moins collaboré à sa rédaction.

On comprend mal que l'article présenté dans le n° 11, puisse se réclamer de M^{gr} Lefebvre, et malgré son intention de lutter contre le libéralisme, il ne correspond pas à l'enseignement moral traditionnel. Du reste, ces articles sont l'un et l'autre en contradiction avec les idées exprimées par M^{gr} de Castro Mayer dans sa réfutation des erreurs 42 et 43 énumérées par le Catéchisme des vérités opportunes opposées aux erreurs actuelles³². L'article du n° 8, quelle qu'ait été l'intention de son auteur, semble aussi favoriser les erreurs 44 et 45 dénoncées par Mgr de Castro Mayer par la manière dont il critique le « surnaturalisme ».

4.3.3 L'argument crypto-féministe

Contrairement à ce que semble penser l'abbé de Tanoüarn, l'homme ne « symbolise » pas la loi, mais, dans le cadre du mariage, détient l'autorité qui est nécessaire au bon fonctionnement de toute société, la société familiale comme la société civile. Il est donc nécessaire que sa femme lui soit soumise, et cette nécessité, loin de relever du « légalisme » ou du « machisme », relève de la loi naturelle. Elle n'a été totalement effacée de la loi française que très tardivement, quelques années après les événements de 68.

Concernant le statut de la femme, d'ailleurs, le catholicisme l'adoucit grâce au précepte de charité qu'il adresse au mari aussi bien qu'à l'épouse : néanmoins, il ne peut supprimer le devoir d'obéissance de la femme, puisque, comme le dit l'abbé de Tanoüarn lui-même, « la grâce n'abolit pas la nature, mais l'accomplit. » Il est vrai cependant que cette autorité peut être vue de manière excessive par certaines religions telles que l'islam. L'origine de ces excès réside initialement dans les passions humaines, et plus récemment, dans les réactions de rejet face au modèle occidental décadent.

L'abbé affirme que, puisque la femme symbolise l'amour, « la première victime de l'intégrisme et de son légalisme, c'est la femme ». On pourrait noter que la femme symbolise aussi la chair... et que cette prétendue défense de la femme, justement, s'insère dans un pamphlet contre le « légalisme »³³.

Par ailleurs, il semble pour le moins dangereux d'affirmer, comme le fait l'abbé de Tanoüarn, que « la complémentarité entre l'Amour et la Loi renvoie [...] à la dualité des sexes, c'est-à-dire à l'ordre naturel, tel qu'il est sorti des mains de Dieu créateur ».

Premièrement, l'amour et la loi sont des notions qui existent en Dieu lui-même, alors que, contrairement aux croyances des païens ou des cabalistes³⁴, la complémentarité des sexes n'existe que dans le domaine de la création matérielle. Par conséquent **il semble illogique d'affirmer que le rapport entre la loi et l'amour se définit par rapport à la dualité des sexes.**

De plus, cette phrase semble d'autant plus étrange que la Loi Éternelle est elle-même cet ordre naturel qui préexistait dans l'intelligence du Créateur et conformément auquel il a créé le monde³⁵, ordre naturel dont la complémentarité des sexes n'est qu'un aspect.

³² Par exemple, dans le n° 11, l'encart de la p. 111, sous prétexte de se référer à Bourdaloue, reprend la 43^e erreur étudiée par M^{gr} de Castro Mayer.

³³ On note de fait que certains considèrent comme « misogynes » tous les comportements chastes, sans excepter – bien au contraire – ceux qui relèvent de la galanterie. Les mêmes personnes n'hésitent pas, à l'occasion, à faire, sous couvert d'amour de l'art, l'apologie d'ouvrages totalement opposés à la dignité de la femme, pourvu qu'ils flattent la chair.

³⁴ Par exemple, du D^r Freud ou du R.P. Congar. Cf. « *Je crois en l'Esprit Saint* », t. III, pp. 262 et sq. où le R.P. Congar évoque la prétendue « féminité » du Saint-Esprit, après avoir semblé écarter cette hypothèse.

³⁵ Nous ne voulons pas dire par là que l'ordre physique du monde ne dépend pas du libre choix de Dieu, mais seulement que l'ordre métaphysique du monde et la loi naturelle ne dépendent que de l'intellect divin. Telle est nous semble-t-il la position thomiste traditionnelle.

En outre, en Dieu, la Loi et l'Amour ne se distinguent que d'une distinction de raison, alors que les sexes se distinguent par une distinction réelle.

On pourrait nous opposer que « le père » symbolise la loi et que la mère symbolise l'amour. En fait le père ne « symbolise » pas « la loi », mais il détient l'autorité, comme nous l'avons dit plus haut. Quant à la mère, elle ne symbolise pas l'amour³⁶, mais témoigne de l'affection : en cela, d'ailleurs, elle ne se distingue pas formellement du père, si ce n'est que son affection est plus tendre et moins rude que peut l'être celle d'un père.

En outre, il semble que le raisonnement de M. l'abbé semble assez vite confondre l'amour surnaturel auquel fait référence Saint Paul, et l'amour naturel. Aussi dit-il, après avoir donné une citation de saint Paul sur l'amour de charité : « Mais enfin, si l'on y réfléchit, c'est bien la femme qui est le lieu [?] de l'amour, et en ce sens l'amour est son apanage. » Cette confusion entre l'amour naturel (qu'il soit sensible ou spirituel) et l'amour surnaturel nous semble confirmer la pente naturaliste de la *Nouvelle Revue Certitudes*.

La confusion entre amour naturel et amour surnaturel semble aussi se trouver chez François Huguenin.

Il faut savoir enfin que l'abbé sait user de discernement pour saisir où est le machisme véritable. Par exemple, le lecteur bien informé saura peut-être l'intérêt que, malgré des divergences d'opinion, il porte à *L'insoutenable légèreté de l'être*, en dépit de la réputation de misogynie qui frappe Milan Kundera dans certains milieux bien pensants. Au demeurant, on comprend aisément que M. l'abbé ne tombe pas dans le panneau : en effet, qui pourrait convaincre de misogynie quelqu'un qui parle si bien des femmes ?

4.4 La pensée de la revue *Certitudes* et le jansénisme

« Qui a malo non abstinet nisi timore pœnæ , illud committit in corde suo et iam est reus coram Deo. »³⁷
Quesnel, 62^e proposition condamnée par Clément XI.

Notons également que sur beaucoup de points, la critique de l'intégrisme évoque le mouvement janséniste. En effet, celui-ci méprisait les actions faites par simple crainte de l'enfer, par haine du péché, ou par désir de la gloire éternelle³⁸... et estimaient, comme les rédacteurs de la revue, que nous devons toujours agir par pure charité... **À ce compte là, on ne voit guère qui pourrait espérer aller au paradis – à part peut-être, justement, les rédacteurs de la revue *Certitudes*.** De plus, les jansénistes eux aussi considéraient la grâce comme presque naturelle, même s'ils appliquaient cette affirmation surtout à la grâce initiale d'Adam et Ève, qu'ils considéraient indûment comme d'espèce inférieure³⁹. « La crainte servile ne se représente Dieu que comme un maître dur, impérieux, injuste et intraitable. L'homme, en vue de sa conservation, peut se dispenser de la loi, que Dieu a fondée pour son utilité... », ces

³⁶ Il est vrai néanmoins que la femme d'une certaine manière symbolise l'amour, peut-être d'ailleurs autant comme son objet que comme son sujet. Mais si elle symbolise l'amour spirituel, elle symbolise aussi l'amour charnel... Par ailleurs, outre que ce symbolisme n'est pas le fondement de la société familiale, mais découle de la nature de celle-ci, il ne doit pas être pris d'une manière mécanique, comme le fait l'abbé de Tanoüarn à la suite de certains psychanalystes, sans quoi l'on tombe dans le parallogisme et l'amalgame.

De tels amalgames se retrouvent également chez les auteurs panthéistes : sur ce point, on pourra se référer à la critique de J. Borella par M. Couvert dans *La Gnose contre la foi* : « il ne faut pas sortir de l'analogie pour utiliser les termes dans leur sens propre au cours du raisonnement. [...] Or la tentation de passer du sens métaphorique au sens propre d'un même terme au cours du discours est très forte, et c'est le péché habituel de tout panthéisme » (p. 192).

³⁷ Cette proposition illustre le fait que la lutte contre le moralisme ne date pas de Nietzsche ni de Hegel : sur ce point, la revue *Certitudes* peut donc se poser en digne héritière du combat des jansénistes pour la charité...

³⁸ Cf. la condamnation d'Alexandre VIII, propositions 9, 10, 11, 12, 13, 14 et 15.

³⁹ Cf. les 35^e et 36^e propositions condamnées par Clément XI.

affirmations ne sont pas de la revue *Certitudes*, elles sont de Pascal Quesnel⁴⁰, l'un des fers de lance du jansénisme... Notons enfin que les affirmations quelque peu démagogiques de la revue *Certitudes* destinées à obtenir la bienveillance du lectorat féminin ne l'éloignent pas non plus de la tradition janséniste : on sait en effet que ceux-ci avaient poussé leurs errements jusqu'à laisser des femmes célébrer la messe...

Le lecteur attentif aura sans doute remarqué au passage que contrairement à certaines idées reçues, les erreurs du jansénisme préfigurent sur plus d'un point celles du modernisme. Au demeurant, cette vérité a bien été remarquée dans les milieux traditionnels dans le cas des questions relevant de la liturgie : néanmoins, il serait sans doute utile d'étudier plus en détail les similitudes qui peuvent exister dans d'autres parties de la théologie.

4.5 L'Histoire selon la revue *Certitudes*

4.5.1 La revue *Certitudes* et l'islam

La revue *Certitudes* semble assez hostile à l'islam. Celui-ci est effectivement une fausse religion, qui ne reconnaît pas la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et dont certaines formules contiennent des blasphèmes à l'égard de la Très-Sainte Trinité. Cependant, pourquoi adopter des positions ambiguës vis-à-vis de R. Guénon, si l'on prétend lutter contre l'islam ? R. Guénon n'était-il pas musulman ?

4.5.2 La revue *Certitudes* et la gnose

Indulgence étonnante vis-à-vis de maître Eckhart (n° 4, p. 80).

4.5.3 La revue *Certitudes* face aux *Cahiers Barruel*

À lire la revue *Certitudes*, il semblerait que les *Cahiers Barruel* se présentent comme une revue foncièrement gnostique. En effet, ils « développent ce qu'il faut appeler un dualisme historique »⁴¹ sous la férule d'Étienne Couvert.

Profitons de ce sujet pour rappeler **la grande influence qu'exerce la pensée d'Alain de Benoist, théoricien du GRECE et de l'extrême droite païenne, sur l'abbé de Tanoüarn**, qui semble y puiser avec facilité. Sur ce thème de la contestation du dualisme historique, Alain de Benoist écrit dans *Psychologie du conspirationnisme* : « Ainsi, la plupart des théories du complot se fondent implicitement sur l'idée d'un ordre naturel que la conspiration viendrait parasiter ou perturber. Il s'agit, dans une perspective providentielle, d'expliquer pourquoi le Bien est mis en échec, pourquoi les desseins de la Providence divine sont apparemment contrecarrés par les forces du Mal... Le "chef d'orchestre clandestin" devient alors une sorte de contrefaçon, de miroir négatif de la Providence. Comme elle, il est omniscient, omniprésent, omnipuissant. Il possède, pour faire le mal, presque autant de pouvoir que la Providence en a pour faire le bien. ».

En réalité, à y regarder de plus près, il semble bien que les idées qui, dans les écrits des *Cahiers Barruel*, déplaisent le plus aux journalistes de la revue *Certitudes*, notamment sur la Contre-Église, se trouvent déjà formellement dans le magistère du pape Léon XIII, et fondamentalement, dans *La Cité de Dieu* de Saint Augustin.

Il semble par ailleurs, que pour critiquer Couvert, et en même temps couvrir les hérésies de Girard, l'abbé de Tanoüarn soit conduit à instrumentaliser les écrits de Cajetan, de manière à sous évaluer les effets du péché originel.

⁴⁰ Respectivement 67^e et 71^e propositions condamnées par Clément XI.

⁴¹ Cf. n° 4, p. 53.

Affirmations de la revue *Certitudes* :

- La cité de l'homme tire son unité uniquement du refus de la soumission à Dieu, et de la recherche d'une fausse liberté. Cf. saint Thomas.
- Par conséquent, les thèses des *Cahiers Barruel* sur la subsistance d'une gnose à travers les âges, qui serait le cœur de la Contre-Église sont sans fondement.
- Au surplus, sur les deux points précédents, les *Cahiers Barruel* sont en contradiction avec le magistère : celui-ci, en effet, a dénoncé des hérésies bien distinctes les unes des autres ; il n'a jamais fait allusion à une unique erreur, encore moins à sa subsistance à travers les siècles.

En réalité, le magistère a à plusieurs reprises signalé que des erreurs assez diverses qui se répandaient à travers le monde avaient des origines communes. Ce fut le cas par exemple d'Innocent III, qui affirme au concile de Latran : « *Quod hæretici facies quidem diversas habent, sed caudas ad invicem colligatas* »⁴². Plus récemment, **le pape Léon XIII a dénoncé la franc-maçonnerie comme étant l'organisatrice de la coalition antichrétienne**. Par la suite est apparu le modernisme, que saint Pie X a condamné comme « l'égout collecteur de toutes les hérésies ».

On pourrait néanmoins nous objecter que nous désignons là, justement, des erreurs diverses, et qui se distinguent toutes de la gnose et du manichéisme. Du moins ce qui précède aura-t-il illustré la vérité selon laquelle il existe certaines erreurs précises qui constituent des sortes de maximum dans le mal et qui favorisent la propagation de la plupart des autres erreurs, qui apparaissent simplement comme leur corollaire, même si évidemment ces dernières peuvent aussi exister à l'état isolé.

Mais pour être plus précis, on peut affirmer que la gnose et le manichéisme sont des erreurs qui de fait sont de la plus grande gravité, et qui de fait ont une existence très ancienne. Sur ces points, nous renvoyons notre lecteur à l'article de M. Christian Lagrave, paru dans la revue *Lecture et Tradition*, et dont le texte se trouve en annexe de *La Gnose en question* d'Étienne Couvert. Nous noterons simplement, puisque la revue *Certitudes* met en avant un argument tiré de saint Thomas d'Aquin pour nier le rôle tout spécial joué par le manichéisme dans la coalition antichrétienne, que les écrits de celui-ci confirment au contraire ce rôle central. Pour être plus précis, saint Thomas d'Aquin consacre un article de la *Somme théologique* à déterminer si l'idolâtrie est le plus grand péché (II^a II^æ q. 94 a. 3). Or, **saint Thomas répond par l'affirmative, affirmant notamment que l'idolâtrie est plus grave que l'hérésie**. Mais dans sa réponse à la quatrième objection, **saint Thomas précise qu'il faut mettre à part le cas du manichéisme qui « même quant au genre du péché, est plus grave que celui des autres idolâtres**⁴³ ». On notera d'ailleurs que le texte cité dans la quatrième objection, et qui établit la gravité du manichéisme, est de saint Augustin.

Néanmoins, sur le même sujet, saint Thomas aurait tout aussi bien pu citer **saint Léon le Grand**, qui est lui aussi très loquace sur le manichéisme. Nous nous contenterons de citer l'une de ses phrases : « **Le démon domine sur toutes les sectes comme sur les provinces diverses de son empire ; mais il a fait sa capitale de l'hérésie manichéenne.** » Phrase que **Dom Paul Benoît ne craint pas d'appliquer à la franc-maçonnerie, qu'il considère comme**

⁴² Cf. Del Prado, *De Gratia et libero arbitrio*, première partie, note de la p. XLIV. Del Prado y cite Thomas de Lemos, et Thomas Gonet qui appliquent cette phrase aux erreurs sur la grâce, ce dernier précisant qu'elles naissent du faux principe selon lequel « *Liberum arbitrium cum prævieniente et efficace Dei motione stare nequit.* »

⁴³ « *Hæresis Manichæorum, etiam quantum ad genus peccati, gravior est quam peccatum aliorum idolatrorum : quia magis derogant divino honori, ponentes duos deos contrarios, et multa vana fabulosa de Deo fingentes* » II^aII^æ q. 94 a. 3, ad IVum.

la continuatrice de l'œuvre des gnostiques et des manichéens⁴⁴. Sur ce point, une simple étude du contenu des rites maçonniques permet de confirmer sans ambiguïté ses affirmations.

Sa Sainteté le pape **Léon XIII** n'enseigne d'ailleurs pas autre chose dans son encyclique *Humanum genus* : d'une part il évoque le combat entre la cité de Dieu et la cité de l'homme, si bien illustré par saint Augustin, et **place la maçonnerie au cœur, ou plutôt à la tête de la cité de l'homme révolté contre Dieu**⁴⁵. D'autre part, même s'il se concentre sur les erreurs des maçons qui touchent le plus directement l'évolution de la société, **il évoque aussi la ressemblance entre les intrigues des loges et celles des sectes manichéennes du XIII^e siècle.**

On pourra nous objecter que, selon saint Pie X, le plus grand danger vient non de la Contre-Église et de la franc-maçonnerie, mais du modernisme. Cela dit, il convient de noter que ces deux mouvements ne sont pas sans points communs, de sorte que « les rationalistes les applaudissent, et ils ont pour cela leurs bonnes raisons : les plus sincères, les plus francs, saluent en eux leurs plus puissants auxiliaires⁴⁶ ».

En réalité, leurs points communs ne portent pas seulement sur leur libéralisme, comme on pourrait le croire trop vite. En effet, dans l'un et l'autre cas, **ce libéralisme se fonde lui-même sur un naturalisme, et sur un relativisme qui rejette tous les dogmes, ou du moins les ramène à des symboles.** D'où le développement par certains modernistes d'un symbolisme de type gnostique, qui ne doit pas nous étonner, puisque le modernisme est « l'égout collecteur de toutes les hérésies »⁴⁷. D'où aussi l'assimilation de Dieu à « l'inconnaissable », qui pourra déboucher sur l'illumination, ou, très souvent, sur une forme d'agnosticisme.

Nous renvoyons aussi à *La Cité de Dieu* de saint Augustin, qui ne fait que reprendre les vues de saint Jean, ainsi qu'à Maximilien Kolbe (notamment suite aux manifestations maçonniques sacrilèges de 1917 à Rome).

Au demeurant, Paul Sernine-Celier et M. l'abbé de Tanoüarn sont tout à fait libres de ne pas partager chacune des opinions de M. Couvert. Pour notre part, tout en admettant que le platonisme a pu favoriser le développement de l'hérésie gnostique, nous ferions preuve de plus d'indulgence que M. Couvert à son égard. Nous insisterions aussi plus nettement sur la distinction entre les doctrines de Tauler et de Suso et les hérésies de maître Eckhart.

Cependant, outre que ces questions n'ont que peu de rapport avec l'objet de la discussion, il faut reconnaître que sur ces points M. Couvert ne fait que reprendre des opinions assez courantes. D'ailleurs, on sait bien que certains milieux ne vantent les écrits de Platon que pour des raisons peu avouables, et que d'autres ne lisent les œuvres de Tauler et Suso que pour y retrouver la pensée de maître Eckhart, dans le sens de laquelle ils l'interprètent⁴⁸. On pourrait en dire autant de plusieurs auteurs que nous ne condamnerions pas, mais dont les œuvres sont souvent utilisées pour conduire leurs lecteurs vers les sentiers de la perdition.

D'une manière générale, il est difficile de nier que les ouvrages de Couvert soient bien faits, instructifs, et, sur certains points, éclairants.

Pour conclure, on ne voit guère en quoi les écrits d'Étienne Couvert se rapprocheraient de la pensée gnostique. En revanche, il nous sera permis de noter **une certaine ambiguïté**

⁴⁴ Cf. Etienne Couvert, *La Gnose en question*, p. 202, qui donne aussi la citation de saint Léon le Grand.

⁴⁵ Au demeurant, même Jean-Paul II y fait référence dans *Evangelium Vitæ*.

⁴⁶ Cf. *Pascendi*, passage sur « le moderniste rénovateur ».

⁴⁷ Sur ce point, le cas d'Odon Casel semble assez caractéristique. Il est vrai que de telles considérations n'intéressent pas tous les modernistes, puisque certains s'intéressent davantage à la lutte pour la « libération » du prolétariat et le partage des richesses...

⁴⁸ De nos jours, c'est plutôt la lecture de tels ouvrages dans un sens orthodoxe qui est exceptionnelle.

dans l'attitude de la revue *Certitudes vis-à-vis de René Guénon*. Dans le n° 4, cette revue prétendait s'opposer à cet auteur, tout en tendant à surévaluer la valeur de ses écrits. Par exemple, pourquoi écrire que « **Guénon, par exemple est un des métaphysiciens les plus puissants qui ait écrit en langue française**. On peut (et d'un point de vue chrétien on doit) être en désaccord avec sa métaphysique, mais il faut bien reconnaître qu'objectivement⁴⁹, il n'a pas grand chose à voir avec ce folklore [théosophique].⁵⁰ » ? Cette affirmation est quelque peu étonnante, même à supposer que R. Guénon soit réellement plus sérieux que les théosophes. **Pourquoi accuser les Cahiers Barruel de se rendre coupables de « sacralisation du mal dans l'histoire », lorsqu'on tresse des louanges à René Guénon ?**

Dans le n° 9, la revue *Certitudes* a cru opportun d'inviter M. Arnaud Guyot-Jeannin qui a de nouveau évoqué ce représentant du mouvement gnostique, à l'occasion d'un article sur Georges Bernanos. Il y trace un parallèle entre « l'antimodernité » de ces deux auteurs, relevant seulement que « la structure de pensée [de René Guénon] demeure à certains égards trop cérébralisante ». Et de citer Christian Charrière qui évoque la différence entre la voie sèche et la voie humide des alchimistes. Notons qu'il n'y a pas que les alchimistes qui aient pu parler de tempérament sec et de tempérament humide. Seulement, **la référence à l'alchimie renvoie ici aux pratiques initiatiques de diverses sociétés secrètes – notamment les « Rose-Croix »** – qui prétendaient transformer le profane – symbolisé par le plomb – pour en faire un être nouveau, pour ainsi dire divinisé, symbolisé par l'or pur...

Sachant que tout comme René Guénon et Christian Charrière, M. Guyot-Jeannin a des positions peu claires sur la gnose, il est permis de se poser quelques questions... D'autant que **l'article de M. Guyot-Jeannin reçoit une forme de satisfecit de la part du directeur de la revue, qui l'utilise pour revenir sur ses opinions sur les rapports entre nature et surnature.**

Le même Arnaud Guyot-Jeannin après s'être « converti » au catholicisme avant l'été 2002 (l'abbé de Tanoüarn s'en portait garant), fut immédiatement invité comme conférencier par le Mouvement des Étudiants du Chardonnet à sa session de juillet 2002. En septembre 2002, la revue *Certitudes* lui ouvrait ses colonnes pour trois articles, alors que dans le même temps, le même Arnaud Guyot-Jeannin continuait l'éloge de Guénon et du gnostique Henry Montaignu dans le *Libre Journal de la France Courtoise* en septembre 2002.

4.5.4 La Paille et le Sycomore de l'abbé Celier-Sernine

M. Paul Sernine (anagramme d'Arsène Lupin, et pseudonyme de l'abbé Grégoire Celier) a récemment publié un ouvrage contre les idées exprimées par les *Cahiers Barruel*. Cet ouvrage, *La Paille et le Sycomore*, est publié aux éditions Servir, proches de la revue *Certitudes*. L'abbé Celier est lui-même le directeur des éditions Clovis de la Fraternité sacerdotale Saint-Pie X. **Le fond de l'argumentation est repris de M. Daoudal** qui demandait déjà dans le n° 292 d'*Itinéraires* : « si la gnose est le réservoir de toutes les erreurs, il paraît étrange que l'Église ne l'ait jamais condamnée.⁵¹ ». **Pour l'anecdote, la solution de M. Daoudal est que « la véritable gnose est le véritable christianisme », affirmation qu'on peut – en tenant compte des différences entre ces deux auteurs – rapprocher de celle de l'abbé de**

⁴⁹ Le terme « objectif » est il employé ici par maladresse, ou faut-il en conclure que le « point de vue chrétien » n'est pas objectif mais subjectif ?

⁵⁰ Cf. n° 4, p. 51, encart « Guénon et le bric-à-brac ». Dans le même encart, l'abbé de Tanoüarn écrit « Ce que nous avons voulu montrer dans ce numéro, c'est la diversité des visages de la gnose. Elle peut se réduire à une élite voire à un cénacle d'illuminés, et en même temps postuler au titre de religion universelle. Cela ne paraît paradoxal qu'à ceux qui n'ont pas étudié son histoire. ». Si tel est le cas, on peut s'interroger sur la nécessité pour les éditions *Servir* de publier un ouvrage selon lequel l'histoire de la gnose s'est arrêtée avec le déclin de la métropole d'Alexandrie.

⁵¹ Cf. *La Gnose contre la foi*, pp. 219-220.

Tanoüarn pour qui « la véritable gnose est chrétienne⁵² ». Il est également intéressant que ce point de vue est celui qui prévaut dans les milieux gnostiques, puisque Jean-Luc d'Albeloy, qui professe une foi pagano-catholique et gnostique, et qui est par ailleurs membre actif de l'Alliance royale d'Yves-Marie Adeline, écrit dans le texte *Que devient la « Gnose » ?* les affirmations suivantes :

« Cette récurrente chasse aux sorcières est délicieusement caractéristique d'un certain milieu " intégriste ". Ces zélotes ont commencé par être naturellement minoritaires dans leur époque et leur pays. Bientôt, ils ont été marginalisés en outre au sein de l'Église.

Trouvant sans doute qu'ils étaient encore trop nombreux, ils ont réussi à se faire excommunier par Rome. Il leur restait cependant encore trop de sympathisants sans doute, puisqu'ils ont entrepris de poursuivre de leur haine toute une fraction d'entre eux. De qui s'agit-il ? De catholiques, traditionalistes attachés au rite tridentin, antilibéraux et en outre royalistes (Jean Hani, Jean Borella, Michel Michel, feu Henry Montaignu, etc.) ! Mais, érudits et mystiques, ils commettent le péché d'être moins limités culturellement et spirituellement que leurs détracteurs. Péché irrémissible assurément pour les inquisiteurs de fortune, en particulier feu Jean Vaquié, puis Étienne Couvert, aujourd'hui Ploncard d'Assac, toutes personnalités que leur brillante intelligence recommande visiblement (sans même parler de la savoureuse contradiction de leçons d'orthodoxie catholique donnée par des " schismatiques ").

Pour se faire une idée plus juste des idées de ces catholiques royalistes qui font référence à la Gnose vraie (c'est-à-dire la " Gnosis ", la Connaissance, dimension à la fois la plus élevée et la plus intérieure de la vie religieuse), à la suite notamment du métaphysicien René Guénon, on pourra lire un article de l'un des plus jeunes d'entre eux, Luc Saint-Étienne. Cela s'intitule " LA COURONNE FERMÉE DU TROISIÈME RÈGNE ".

Cet article a été publié dans un ouvrage collectif, paru à l'occasion du cinquantième anniversaire de la mort de Guénon, *Que vous a apporté René Guénon ?*, éd. Dualpha, Paris, 2002.

À découvrir, pour mieux cerner les enjeux spirituels de demain. »

La forme de l'ouvrage de M. Sernine est plus sobre que celle de certains numéros de la revue *Certitudes*, en particulier du numéro 4 consacré à la gnose. Son contenu présente cependant des surprises.

Par exemple, **M. Sernine reproche à M. Jean Vaquié d'avoir mal critiqué, à sa sortie, *La Charité profanée* de J. Borella**. Il faut cependant rappeler qu'à cette époque, il n'était pas de mode de critiquer cet ouvrage. Ce dernier a été accueilli avec enthousiasme par la revue *Itinéraires*, et son auteur était accueilli à bras ouverts dans *La Pensée catholique*. En outre, **M. Sernine est un collaborateur de la revue *Certitudes*. Pense-t-il que l'étude de la pensée de Schuon et de Borella proposée dans le n° 4 de celle-ci soit de plus haute teneur que celle de Jean Vaquié ?** Pense-t-il, par exemple, que le concept de la « frigidité transcendante (sic) de la mystique schuonienne » employé dans cet article soit d'une grande pertinence philosophique et théologique⁵³ ?

⁵² N° 4, p. 21.

⁵³ Notons que cette expression n'est pas de M. l'abbé Héry lui-même mais de la revue *Certitudes* qui l'a imprimée en caractères gras p. 39 pour guider ses lecteurs... M. l'abbé Héry écrit en fait : « Froide et raidie dans sa frigidité, la gnose est impuissante à délivrer de la crainte et de la solitude, mais elle affranchit de Dieu dont elle refoule le désir » (p. 40).

Mais venons-en à l'essentiel. **La gnose est une connaissance initiatique**, et de ce fait, son principe véhicule est formé par les sociétés secrètes, bien que des auteurs comme Guénon puissent être lus même par des catholiques peu prudents, qui pourtant n'iraient pas jusqu'à donner leur nom à ces sectes. Or **il est manifeste que l'Église a condamné toutes ces sociétés initiatiques**. Elle a condamné la principale d'entre elle, la franc-maçonnerie, et en même temps, les diverses sociétés qui « bien qu'elles diffèrent les unes des autres par le nom, les rites, la forme, l'origine, se ressemblent et sont d'accord entre elles par l'analogie des buts et des moyens essentiels. » **Léon XIII ne s'embarrasse pas de savoir lesquelles défendent des systèmes monistes ou dualistes, et il affirme que ces sociétés « sont identiques à la franc-maçonnerie, qui est pour toutes les autres comme le point central d'où elles procèdent et où elles aboutissent ».** Par conséquent, Léon XIII devait penser qu'il existait quelques affinités entre la Cabale, le martinisme, l'ésotérisme Rose-Croix, l'illuminisme, qui pourtant, tout autant que les différentes écoles marxistes auxquelles M. Sernine se réfère, étaient professés par des sectes auxquelles il arrivait d'entrer en concurrence. Ces sectes gnostiques, comme la franc-maçonnerie elle-même, ont été condamnées par l'Église. Il s'ensuit que leur doctrine commune, en doctrine, la gnose, est elle aussi condamnée par l'Église.

L'objection de M. Paul Sernine contre l'argument se fondant sur la condamnation de la F.:M.: est qu'il n'est pas manifeste que celle-ci soit une société de nature gnostique. Il cite un passage d'un auteur ecclésiastique selon lequel elle propose une gnose frelatée. Il est permis de se demander si une gnose frelatée cesse par le fait même d'être gnostique. **De toute façon, même à supposer qu'aucun auteur ecclésiastique n'ait jamais souligné le caractère gnostique de la F.:M.:, celui-ci ne laisserait pas d'être un fait indubitable. On peut donc en déduire la condamnation de la gnose**, de même que du seul fait que le Christ a une nature humaine, on peut déduire qu'il possède une volonté humaine, sans chercher à savoir si l'Église a enseigné que tout homme est doué de volonté. **Pour savoir que la Franc-Maçonnerie est liée au mouvement gnostique, il suffit de considérer ses symboles et ses rites.** Par exemple, le pentagone étoilé frappé en son centre de la lettre G est un symbole maçonnique typique. Ce symbole figure en particulier dans les temples maçonniques. Or cette lettre a été choisie principalement pour désigner la gnose. Ce fait est confirmé par l'étude des rites de la Franc-Maçonnerie.

En effet, le symbole du pentagone étoilé est expliqué en détail au cours des cérémonies initiatiques qui préparent au grade de compagnon⁵⁴. Il s'agit de « l'Étoile flamboyante à cinq branches », « C'est notre Étoile polaire, l'astre de la libre pensée ». Dans l'instruction du Grand-Orient, le néophyte doit préciser que « cette lettre est le monogramme de Gravitation, de Géométrie, de Génération, de Génie, et de Gnose ».

Au demeurant, même M. Daoudal, grand lecteur de Borella et de Guénon, a reconnu qu'« Étienne Couvert nous montre avec pertinence comment les thèses gnostiques ont resurgi dans la franc-maçonnerie⁵⁵ ».

Par rapport à M. Guénon, Paul Sernine semble plus ferme que certains de ses collaborateurs. Sa position vis-à-vis de la gnose n'est pas cependant dépourvue d'ambiguïté. Ainsi, dans *La Paille et le Sycomore*, M. Sernine s'est scandalisé du rapprochement fait par M. Couvert entre la gnose et des auteurs tels que Clément d'Alexandrie et

⁵⁴ Le lecteur intéressé consultera *Le Secret des francs-maçons*, de J. Ploncard d'Assac, pp. 141-142.

⁵⁵ Cf. *La Gnose contre la foi*, p. 223.

Fénelon. Sans être hostile a priori ni à Fénelon, ni à Clément d'Alexandrie⁵⁶, il convient de rappeler que Fénelon a écrit un ouvrage intitulé justement *Le gnostique de Clément d'Alexandrie*⁵⁷, dont la publication posthume avait déchaîné les foudres de l'Aigle de Meaux... M. Sernine n'ignore sans doute pas ces faits, ni d'ailleurs la condamnation des thèses quiétistes de Fénelon et ses relations avec le chevalier de Ramsay. Quelles raisons l'ont poussé à les occulter ? **Paul Sernine chercherait-il en fait à défendre une « gnose chrétienne », et dans ce cas, quelle serait la nature de celle-ci ?** Laissons à nos lecteurs mieux informés le soin de trancher la question. **Notons cependant que Paul Sernine, dans son ouvrage, va jusqu'à douter que les hérésies dualistes⁵⁸ et la F.:M.: puissent être qualifiées de gnostiques. Position étonnante, sans doute, mais qui serait tout à fait cohérente de la part d'un défenseur de la gnose, outré de la confusion entre celle-ci et ses contrefaçons.**

Espérons, d'ailleurs, que les positions de M. Sernine sur la question soient plus droites qu'on ne pourrait le craindre. **Il n'en restera pas moins que son refus d'admettre la dimension gnostique de la F.:M.: et des hérésies dualistes, par son manque de fondement, manifeste les limites de sa critique des Cahiers Barruel.**

4.5.5 Enthousiasme pour l'historicisme de Vico

La revue *Certitudes* a publié dans son n° 6 (p. 68) un vibrant plaidoyer en faveur de Vico, signé par l'abbé de Tanoüarn. Quelle est donc la valeur de la pensée de Vico ?

On considère souvent Vico comme un annonciateur du mouvement historiciste, qui débutera réellement les réflexions sur l'histoire de Kant et surtout de Hegel. Ainsi un historien peu suspect d'intégrisme, Jean-Louis Dumas⁵⁹, affirme-t-il : « Vico raconte la naissance de la propriété, des castes et des gouvernements. Il établit un parallèle entre le rythme de développement de l'esprit individuel et celui de l'humanité. Il fait plus d'une incursion dans la psychologie des peuples. Surtout, **il annonce cet historicisme que notre siècle, par la voix d'Althusser, a reproché à des Italiens tels que Gramsci⁶⁰.** Pourtant, Croce croit déceler chez Vico l'influence de ce platonisme augustinien qui, vers la fin du XVI^e et du XVII^e siècles, s'affirmera largement dans la pensée philosophique »⁶¹.

La référence au « platonisme augustinien » de Vico n'est guère convaincante. En effet, **si pour Platon la connaissance est première, chez Vico, c'est l'activité qui est première :** « Comment se référer à Platon pour justifier le « *verum ipsum factum* », quand pour Platon le tout premier mouvement est la connaissance ? » se demandera le Cardinal Siri dans *Gethsemani* (p. 164).

⁵⁶ M. Sernine cite les diverses références que Pie XII a pu faire aux Pères grecs en faveur de Clément d'Alexandrie. Évidemment, il est permis de porter sur cet auteur des jugements très différents de celui de M. Couvert. Il faut cependant reconnaître que certains Pères grecs peuvent se prêter à des interprétations discutables. Ainsi ce même Pie XII dénonce dans *Humani generis* ceux qui négligent l'enseignement des Encycliques « *dans le but très précis de faire prévaloir une notion vague qu'ils nous disent puisée chez les anciens Pères et surtout chez les Grecs.* » Dans le cas de Clément d'Alexandrie, on sait quel usage Fénelon a pu faire de certaines de ces idées. Bien que cet usage soit abusif, Bossuet semble penser que certaines limites de la pensée de Clément d'Alexandrie en ont donné l'occasion.

⁵⁷ De fait, Clément d'Alexandrie, utilise lui-même le mot « gnose », d'où sa popularité parmi les lecteurs de M. Borella, qui n'a pas fait faute de le récupérer, et en fit même une de ses références favorites.

⁵⁸ Évidemment, cela n'empêche pas M. Sernine d'affirmer dans un interview à *Pacte* que l'école des *Cahiers Barruel* est gnostique car dualiste.

⁵⁹ M. Dumas n'est pas une référence à tous égards, et dans les deux paragraphes qui suivent notre citation, il tend à présenter Rosmini comme un défenseur du christianisme, bien qu'il note que Rosmini « greffa la pensée moderne sur le vieux fond de la pensée dogmatique ». Cependant, son insertion de Vico au sein du mouvement historiciste correspond à une opinion assez commune.

⁶⁰ Précisons que Gramsci et Althusser sont, malgré certaines divergences, l'un et l'autre des auteurs marxistes.

⁶¹ *Histoire de la pensée*, t. 3, « Temps modernes », chapitre v.

Il est vrai que Vico se réfère de fait à *La République* de Platon pour définir la cité idéale vers laquelle nous mène la « providence », mais Platon lui même a corrigé partiellement les thèses de la République dans ses écrits postérieurs. **Aussi, cette forme de « platonisme » nous semble relever plus du naturalisme que de l’augustinisme...**

En fait, **le nom de Vico évoque souvent plutôt un rapprochement avec Hegel qu’avec Platon.** D’aucuns ont cherché dans ses écrits de quoi s’émanciper de l’influence néfaste de la pensée hégélienne. Dans ce nombre figurent même des ecclésiastiques du XIX^e siècle, qui nous semblent avoir été assez mal guidés dans le choix de leurs sources. **D’autres, assez nombreux, y ont vu un des précurseurs de la réflexion de Hegel sur l’histoire.** À titre d’anecdote, **Karl Marx a été un fervent lecteur de Vico**, qu’il a d’ailleurs lu dans des traductions en langue française⁶². Comme quoi, **on n’a pas attendu Pierre Boutang pour s’intéresser à la pensée du « chantre de la Tradition latine »...**

Pour rentrer plus en détail dans la pensée de Vico, nous nous référerons à *Gethsemani* du Cardinal Siri, et notamment au début du chapitre « Pierres miliaires » (pp. 153 à 176).

Malgré la référence au « platonisme augustinien »⁶³, **Croce ne semble pas considérer Vico comme un représentant typique du catholicisme, ainsi que le note le Cardinal Siri :**

« Et Benedetto Croce, que personne ne pourrait classer parmi les défenseurs du christianisme, reconnaît que dans l’histoire de l’humanité, selon la doctrine chrétienne, il y a une révélation primitive que l’“ histoire idéale ” de Vico ignore et rejette :

“ Vico détachait, par une coupure si nette, l’histoire profane de l’histoire sacrée qu’il en arrivait à une doctrine absolument naturelle et humaine des origines de la civilisation (grâce à l’état bestial) et des origines de la religion (grâce à la crainte, à la pudeur⁶⁴ et à l’universel fantastique), là où la doctrine chrétienne admettait une certaine communication entre l’histoire sacrée et l’histoire profane, et dans la religion et civilisation païennes reconnaissait le levain opérant d’une certaine connaissance même vague⁶⁵ de la vérité primitive révélée ” » (*Gethsemani*, pp. 169-170).

Pour conclure, laissons parler Fausto Nicolini : « D’où la nécessité de dépasser ce dangereux écueil par toute une série de subtils expédients – ainsi s’explique pourquoi il se mettait à intercaler dans ses écrits de continuelles professions de foi catholiques, particulièrement dans les passages dans lesquels une proposition nettement hétérodoxe était présentée comme une preuve irréfutable de la vérité de la religion catholique. **Et ce qui a le plus d’importance est le fait qu’il s’efforçait de christianiser le plus qu’il pouvait ce qui rendait un son trop**

⁶² On notera au passage l’injustice notoire de l’abbé de Tanoüarn vis-à-vis des traducteurs français du « savant Napolitain ». En effet, l’abbé présente la traduction de *La Scienza Nuova* par Alain Pons comme étant « la première traduction scientifique du chef d’œuvre de Vico » (*ibid.*). Or, si la traduction de Michelet n’était pas « scientifique », ni du reste, complète, c’est bien par elle que la pensée du « savant Napolitain » a conquis les esprits cultivés du vieux continent. L’abbé de Tanoüarn fait aussi bon marché de la traduction de la princesse Belgioioso, que Karl Marx, quant à lui, conseillait chaleureusement à Ferdinand Lassalle, de préférence à l’original italien, jugé trop confus. Comme quoi, l’on n’a pas attendu Pierre Boutang pour s’intéresser à la pensée du « chantre de la Tradition latine »...

⁶³ D’une manière générale, il est certes préférable d’être thomiste que d’être un représentant du « platonisme augustinien ». Néanmoins, comparée à la position historiciste, la position platonicienne semble beaucoup plus saine : d’où l’utilité de la vérification.

⁶⁴ Le Cardinal Siri note à ce propos: « De quelque point de vue qu’on veuille comprendre ou interpréter les assertions de Vico sur la crainte du tonnerre de la part des “ hommes primitifs ” (des “ bestioni ”) et sur le séquestre des femmes dans les grottes, on ne peut absolument pas parler de pudeur. Il suffit de se référer à *La Scienza Nuova*, n° 1098 et n° 1099 ».

⁶⁵ Et passablement déformée, pourrait-on ajouter...

antichrétien, particulièrement dans la doctrine des “ athées ” napolitains » (cité pp. 154-155 de *Gethsemani*).

M. l'abbé de Tanoüarn n'est pas le premier à chercher à utiliser les écrits de Vico dans un but apologétique : comme le note le Cardinal Siri, Giuseppe Flores d'Arcias l'avait tenté avant lui. Il nous semble cependant qu'il a été mal inspiré d'en faire l'éloge, jusqu'à prétendre chercher chez Vico le sens même de son traditionalisme, et la signification du nom de sa revue : Certitudes.

(Sur Gentile, un ami de Croce, voir aussi *La Nouvelle Théologie*⁶⁶, p. 171).

4.5.6 De Lubac et René Girard plus rigoureux que Couvert ?

À lire *Certitudes*, René Girard⁶⁷ et le cardinal de Lubac⁶⁸ apparaissent comme des alliés solides face à la gnose. À l'inverse, Étienne Couvert semble être l'auteur d'ouvrages dépourvus de valeur, et, au fond, imbus de préjugés gnostiques.

Il est vrai que de Lubac est moins dangereux que des auteurs tels que Borella. Mais dans ce cas, pourquoi l'abbé de Tanoüarn écrit-il en note de l'un de ses articles : « **À la décharge du professeur de Nancy, son idée d'un sens du surnaturel dans l'âme rejoint l'idée lubacienne (et gnosticisante) d'un désir naturel du surnaturel dans l'homme⁶⁹** » ? La note 3 du même article donne, comme **principale référence contre la gnose, l'ouvrage de de Lubac sur « la postérité spirituelle de Joachim de Flore »**. Cohérence, quand tu nous tiens... D'une part, l'affirmation d'un désir naturel d'une connaissance surnaturelle de Dieu est parfaitement orthodoxe si l'on se borne à faire référence à un désir conditionnel et inefficace : en effet, cette idée est défendue par la majorité des théologiens thomistes à la suite de Jean de Saint-Thomas. **Le propre du cardinal de Lubac est d'avoir, au nom d'un tel désir, nié la possibilité d'un état de nature pure, et plus ou moins gommé la distance entre naturel et surnaturel.** D'autre part, malgré son amitié pour Teilhard de Chardin, de Lubac n'a jamais enseigné de thèses panthéistes, ni d'ailleurs la théorie de la tripartition de l'être humain. Par conséquent, **il est bien moins gnostique que J. Borella, même si celui-ci reprend une bonne partie de ses erreurs.**

Par ailleurs, il est vrai **que la gnose semble sur bien des points être intimement liée au naturalisme, soit sous sa forme pélagienne, soit sous la forme du baïanisme**, même si assez souvent, elle va bien plus loin que ces erreurs. Quel que soit l'intérêt de certains ouvrages du cardinal de Lubac, **il semble donc peu avisé de considérer ce disciple de Blondel – dont les erreurs sur la grâce se rapprochent paradoxalement de celles de Baïus et des jansénistes – comme un allié solide contre la gnose.** Par ailleurs, nous ne sachons pas non plus que le cardinal de Lubac ait mentionné dans ses études le rôle de son grand ami, le P. Teilhard de Chardin. Or, celui-ci est considéré par plusieurs théologiens pourtant peu prévenus contre le Concile, comme un précurseur du « Nouvel Âge »⁷⁰.

Enfin, admettons – ce qui est sans doute le cas – qu'il y ait une part de vérité dans l'étude du cardinal de Lubac sur les héritiers de Joachim de Flore. Dans ce cas, **pourquoi publier des textes qui nient toute dimension historique à l'hérésie gnostique ? Pour lutter contre la vérité connue ? par simple incohérence ? ou par connivence avec certaines**

⁶⁶ *La Nouvelle Théologie*, éd. Courrier de Rome.

⁶⁷ « René Girard est peut-être celui qui a le mieux vu “ ces choses ” comme il dit. » (cf. n° 4, p. 67).

⁶⁸ N° 4 p. 78. Cf. aussi son « intransigeance » n° 8, p. 1.

⁶⁹ N° 13, note 7, p. 15.

⁷⁰ Voir les ouvrages de M^{gr} Vernet. Nous ne partageons pas non plus l'opinion de M. Couvert selon lequel Teilhard de Chardin serait passé de mode.

idées gnostiques ou certains penseurs sulfureux (Éric Vatré, Arnaud Guyot-Jeannin, Alain de Benoist...) ?

Finalement, pourquoi dans les notes du même texte présenter comme principale référence sur la gnose un texte du cardinal de Lubac, et excuser un auteur nettement gnostique par l'influence qu'aurait eu sur lui de Lubac ? **Une explication possible, c'est que l'abbé de Tanoüarn ne soit pas un vrai adversaire de la gnose** – voire qu'il en soit en fait un partisan. Lorsque l'article suivant entreprend une prétendue critique de la franc-maçonnerie en se fondant avant tout sur un livre qui vient de recevoir le premier « Prix du livre maçonnique »⁷¹, il est permis de se poser des questions. Surtout lorsque ce même ouvrage, qui met sur le même plan liturgie maçonnique et liturgie catholique traditionnelle, a déjà fait l'objet d'une recension élogieuse dans le numéro précédent de la même revue⁷²...

Note : la revue *Certitudes* est-elle plus claire et plus rigoureuse que l'école des Cahiers Barruel ?

Elle se caractérise par d'innombrables et inénarrables (?) baragouinages (dont on ne voit pas toujours l'objet, notamment dans le dernier numéro, qui semble n'avoir été bouclé [?] que dans une certaine confusion, et peut-être dans l'urgence).

Exemple : « le seul fait d'évoquer l'idée intégriste me semble suffisant pour qualifier la dimension spécifique des intégrismes de tous les pays et de toutes les religions » (N° 8, p. 26).

Autre exemple, la confusion sur la démocratie : *Certitudes* n°7, p. 1, contre *Le libéralisme est un péché*, qui précise qu'en théorie la démocratie n'implique pas le libéralisme, même si en pratique, les deux sont liés dans l'état actuel des choses.

4.6 L'apologétique de la revue *Certitudes*

« Inde illud vulgatum in schola modernistarum præceptum, debere novam apologesim controversias de religione dirimere historicis inquisitionibus et psychologicis. »
Saint Pie X, *Pascendi*⁷³.

La revue *Certitudes* vante les vertus de l'apologétique de René Girard. Il nous semble donc opportun de dégager les erreurs de ce penseur, et de montrer l'ampleur de l'enthousiasme des journalistes de *Certitudes* à son égard.

4.6.1 L'apologétique naturaliste de René Girard

Critiques sur le fond à l'adresse de M. Girard :

- **Une interprétation naturaliste du christianisme.**
- **Diminution des conséquences du péché originel.**
- Les arguments opposés à ces objections ne sont pas concluants, même ceux tirés de Cajetan.
- **Interprétation naturaliste du mystère salvifique de la Très-Sainte Croix**, même si René Girard ne prétend pas exclure qu'on lui superpose l'interprétation catholique. Bien que M. Girard soit sans doute sincèrement catholique, **les théories de Girard semblent s'intégrer au moins aussi bien au protestantisme, à l'arianisme, voire**

⁷¹ Cf. n° 13, p. 20, note 1.

⁷² N° 12, p. 13.

⁷³ Cf. Dz 2101. La citation nous semble globalement pertinente appliquée à René Girard, même si les dernières œuvres de cet auteur tendent plutôt à privilégier la psychosociologie au détriment de la psychologie, au point de déformer l'épisode de Caïn et Abel afin de pouvoir le traiter du point de vue sociologique...

au manichéisme qu'au catholicisme. En effet, en quoi la dénonciation de la violence mimétique exige-t-elle la divinité du Christ ? **Et ne doit-on pas rejoindre la position des gnostiques selon lesquels l'Ancien Testament est mauvais ?** Puisqu'il demande des sacrifices d'animaux, n'est-il pas imprégné de « violence » ? C'est la conclusion logique, si, comme René Girard, on amalgame « le sacré » et la violence. À partir de là, on déforme le sens des appels du Christ à la douceur, surtout si on les comprend en un sens naturaliste, et on parvient à un éloge de la non-violence qui évoque autant le bouddhisme que le christianisme. Au demeurant, **nous ne doutons pas de l'orthodoxie personnelle de M. René Girard ; cependant, nous regrettons les conséquences logique auxquelles ses thèses peuvent conduire.**

- **Une notion erronée du sacrifice** : celui-ci serait mauvais de lui-même, mais aurait été subverti par le christianisme. Au contraire, de soi le devoir de rendre un sacrifice à Dieu est un devoir naturel, même si dans l'ordre actuel [du monde], seul le sacrifice de la messe est agréable à Dieu depuis la mort de Son Fils, et même si, du fait du péché originel, les hommes sont plus enclins à rendre des sacrifices aux démons qu'au vrai Dieu.
- **René Girard ne peut rendre compte des sacrifices de la loi mosaïque** : or, s'il est vrai que ceux-ci sont devenus mortifères depuis que le Christ s'est offert à son Père sur la Croix pour notre salut, accomplissant ainsi le sacrifice parfait, il n'en est pas moins vrai qu'ils étaient voulus par Dieu du temps de l'ancienne alliance.
- **Tout ceci repose sur une interprétation sociologique de la notion de sacrifice.** René Girard, dans son interview à *Certitudes*, prétend l'emprunter à un texte de Freud dont il reconnaît lui-même qu'il fait sourire les ethnologues. Il prétend l'avoir améliorée en gommant de cette interprétation la référence au père. Cependant, même sur ce point, il est loin d'être original. Par exemple, dans *La Littérature et le Mal* de Georges Bataille (cf. chapitre sur Michelet – le sacrifice), qui n'est pas le moins sulfureux des textes de cet auteur, une position semblable est défendue, bien que ce soit pour des motifs différents. Rappelons que **Bataille confond « le sacré », l'érotisme, et la violence** et est l'une des sources des « artistes contemporains » qui croient accomplir une fonction sacrée quand ils peignent des horreurs. Or, si René Girard évite les allusions à la sexualité, et n'a pas le même point de vue que Bataille sur la violence, **nous le soupçonnons néanmoins fortement d'emprunter à ce dernier ou à ses épigones l'assimilation du « sacré » à la violence**, assimilation absurde, même en tenant compte de la violence de beaucoup de fausses religions.
- À cause de cette interprétation, **René Girard a pu écrire des ouvrages dans lesquels le mot « sacrifice de la Croix » est utilisé pour désigner le meurtre de Notre-Seigneur ordonné par le Sanhédrin**, et non l'offrande que le Christ a faite de Lui-Même à Son Père pour notre salut. Là encore, les arguments qui pourront être utilisés pour justifier ces ouvrages sont sans valeur : **peut-être René Girard a-t-il la vraie foi, en tout cas il est certain que ses ouvrages sont contraires à la vraie foi.**

4.6.2 Complicité de la revue *Certitudes* avec René Girard

En ce qui concerne la revue *Certitudes*, il est vrai que l'abbé de Tanoüarn et M. Huguenin émettent quelques réserves vis-à-vis du théoricien du désir mimétique. Néanmoins, ils ne cachent pas non plus leur sympathie pour ses idées. **On peut même dire que les réserves maintenues par l'abbé de Tanoüarn au n° 4 se muent en enthousiasme par la suite.**

Cependant, dès le n° 4, **le directeur de la revue *Certitudes* considère comme normal que M. Girard interprète le récit de la Genèse sur Caïn et Abel comme un mythe symbolisant l'affrontement entre deux groupes de pasteurs :**

- théorie des deux vérités et agnosticisme : il est normal qu'on nie des dogmes de foi si l'on ne parle pas en théologien... Kant et les modernistes du début du xx^e siècle ne disaient pas autre chose ;
- dogme de l'inerrance des écritures Cf. le décret *Lamentabili*, prop. 12 et 13, qui relève du magistère extraordinaire ;
- Abel est quand même une figure du Christ... il est donc pour le moins surprenant de considérer qu'on peut tout naturellement l'interpréter comme symbolisant un groupe de pasteurs...

On trouve par ailleurs des perles dans la *Nouvelle Revue Certitudes*. Ainsi, « **l'apologète n'est pas un théologien** »... Sans doute l'apologète évite-t-il d'utiliser des arguments tirés de l'autorité de la révélation. Encore n'est-ce pas toujours le cas : par exemple, une fois démontrée la valeur des textes bibliques, il peut utiliser ceux-ci afin de prouver la légitimité de l'Église catholique romaine. **Cependant, dans tous les cas, l'apologète doit connaître un minimum de vérités d'ordre théologique** afin de guider son entreprise – surtout s'il prétend fonder une nouvelle branche de l'apologétique. **Et au minimum, il ne doit pas contredire les vérités contenues dans la révélation**, puisqu'au contraire, il lui appartient de les établir.

On nous permettra sur ces questions de citer une phrase de Pie IX reprise par saint Pie X dans *Pascendi* : « [docens :] Philosophiæ esse, in iis quæ ad religionem pertinent, non dominari sed ancillari, non præscribere quid credendum sit, sed rationabili obsequio amplecti, neque altitudinem scrutari mysteriorum Dei, sed illam pie humiliter revereri⁷⁴ ».

Pour conclure nous noterons que **l'ambition de R. Girard, comme celle des modernistes⁷⁵, est de ramener les incroyants à la vraie foi**. Dans un cas comme dans l'autre, on ne sache pas que cet effort ait abouti à des conversions massives. En revanche, **il nous semble acquis qu'il a contribué à corrompre la foi de ceux qui se sont bien imprudemment entichés de ses ouvrages**.

4.6.3 L'interview de René Girard

Nous laissons à notre lecteurs le soin de lire l'intégralité de cet interview en entier. Nous l'avertissons : s'il est attentif, chaque paragraphe (ou peu s'en faut) risque de lui amener des surprises... **Il nous semble difficile d'affirmer, après avoir lu cet article, que les écrits de René Girard ne sont pas dangereux pour la foi**.

4.7 Conclusion

L'exposé non exhaustif qui précède a mis au jour des déviations sensibles de la *Nouvelle Revue Certitudes*. Sans doute contient-il des erreurs, des imprécisions, ou des maladresses, mais peut-être aussi soulève-t-il des questions qui ne sont pas toutes dépourvues d'intérêt.

Néanmoins, sauf sur des questions bien ciblées, les positions de la revue *Certitudes* ne semblent pas avoir encore entraîné de réactions publiques. Pourtant, **certaines opinions de la revue *Certitudes* semblent favoriser une certaine forme de naturalisme**. Sa défense des

⁷⁴ Dz 1656 et 2085.

⁷⁵ Au moins à l'origine...

écrits de René Girard en est un exemple : **elle évoque parfois des thèses propres au « rationalisme modéré » condamné par le pape Pie IX. Rappelons que le rationalisme modéré est, avec l'immanentisme, l'une des deux sources du modernisme.**

La question de l'immanentisme appelle celle de la gnose. Nous laisserons à notre lecteur le soin de se faire une opinion sur ce sujet. **La position de la revue *Certitudes* sur ce sujet nous semble cependant trop ambiguë.**

Les derniers numéros de la revue *Certitudes*, plus sobres à certains égards, semblent plus traditionnels : critique de Vatican II, invitation à étudier saint Thomas d'Aquin⁷⁶... Pour autant – et bien que *Certitudes* n'ait pas tort de lutter contre le progressisme favorisé par Vatican II – certaines questions peuvent se poser. Quelle est, par exemple, l'opportunité de la collaboration de M. Guyot-Jeannin, ou de celle de M. Vatré, membre du comité de rédaction de la revue ? **M^{gr} Lefebvre serait-il flatté de lire un article qui, au nom de ses positions, et sous prétexte de lutter contre le libéralisme conciliaire, entreprend une refonte étonnante de la morale de l'Église, dont est presque absente la notion de conscience ?**

⁷⁶ La revue *Certitudes* cherche-t-elle à faire le ménage avant de reprendre son combat contre l'école des *Cahiers Bar-ruel* ? Ou aurait-elle un souci sincère de mieux informer ses lecteurs ?

5 LA PAILLE ET LE SYCOMORE : AUTOUR D'UN PETIT LIVRE DE L'ABBÉ CELIER ALIAS PAUL SERNINE

Certains de nos contemporains sont portés à douter de l'existence même d'un mouvement d'idées susceptible d'être qualifiés de gnostique. L'un d'entre eux, a récemment publié sous le pseudonyme de Paul Sernine un ouvrage intitulé *La Paille et le Sycomore*. Cet ouvrage reprend en grande partie les idées et même les textes publiés par « Grégoire Celier » aux éditions Gricha en 1993 sous le titre *L'École des Cahiers Barruel. Avenir d'une illusion*. Cependant, alors que la première brochure était diffusée de manière confidentielle et avec interdiction de la mentionner publiquement, la seconde mouture qui vient d'être publiée par les éditions Servir a été présentée à grands renforts de publicité par une certaine frange de la presse dite « traditionaliste ». **Le moindre des paradoxes n'est pas que ce pourfendeur de l'illusion antignostique choisisse comme pseudonyme un anagramme employé par Arsène Lupin** dans la première partie du roman *813 : La Double Vie d'Arsène Lupin*. On sait en effet que **Maurice Leblanc, le créateur d'Arsène Lupin, n'était pas sans avoir un faible pour l'ésotérisme.**

Quoi qu'il en soit, **M. Sernine** – appelons le « prince Sernine », puisque le personnage de Maurice Leblanc s'était revêtu de la dignité princière – **nie l'existence de toute doctrine ou de tout mouvement de pensée durable qui puisse être qualifié de gnostique.** Selon lui, le terme de gnose ne peut s'appliquer qu'à des hérétiques du II^e ou du III^e siècle de l'ère chrétienne, ou, à la rigueur, aux seuls auteurs qui prétendent combattre la gnose. Allez savoir pourquoi, il ne met pas dans leur nombre son propre éditeur, M. l'abbé de Tanoüarn, qui, ne partageant pas totalement le point de vue de M. Sernine, prétend lui aussi combattre la gnose. Pourtant, outre que **M. l'abbé de Tanoüarn revendique à l'occasion une gnose chrétienne, ses ambiguïtés vis-à-vis de M. Guénon et ses amitiés au sein de la Nouvelle Droite** – nous ne parlerons pas de « copinage » – **sont connues** ; et quant à **ses prétendues critiques de la gnose, il n'est pas rare qu'elles puissent se lire comme des critiques de ce que Guénon appelait la contre-initiation.** Après tout, le F. : Guénon lui aussi critiquait à l'occasion la franc-maçonnerie, plus prudent en cela que M. Borella, qui ne cache pas sa sympathie pour la G.L.N.F.⁷⁷.

Mais il est vrai que les loups ne se mangent pas entre eux, et à cet égard, la complicité réciproque du prince Sernine et de M. l'abbé de Tanoüarn est de bon aloi : voila bien un signe indubitable de bonne santé et de franche camaraderie.

L'argumentation de M. Sernine repose sur le silence allégué du magistère à propos de la gnose, silence portant à penser que celle-ci n'a jamais existé⁷⁸. Il est vrai que **dans Le Dieu mortel, M. Grégoire Celier ne semblait guère se soucier du magistère ni de l'index** dans le choix des ouvrages qu'il conseillait chaudement, mais en ce qui concerne la gnose le problème serait plus sérieux. Le fait d'oser s'en prendre à une hérésie qui n'a pas encore été condamnée relève, selon le prince Sernine, du scandale pur et simple, et est en fait un signe clair d'hérésie, au moins matérielle, de la part des antignostiques. En fait, il s'agirait là d'une dangereuse déviation vers le laïcisme, d'autant plus que MM. Vaquié et Couvert – puisque tels sont les ennemis de la foi que le prince prétend combattre – ont osé s'en prendre

⁷⁷ (NDLR. : *Les Lumières de la théologie mystique* de M. Borella, vendues sur le stand de M. l'abbé de Tanoüarn au cours d'une rencontre d'œuvres catholiques courant octobre 2003 semblent avoir fait quelque effet sur ce dernier ; en tout cas, s'il critique parfois M. Borella, il explique maintenant que ses erreurs doivent être replacées dans leur contexte : Borella a été trompé par les ouvrages du cardinal de Lubac sur le surnaturel...).

⁷⁸ Dans une interview à la revue *Pacte*, le prince Sernine spécifie qu'outre la gnose historique des trois premiers siècles, il admet l'emploi du mot gnose en un sens plus étendu, pour désigner les doctrines enseignant le salut par la connaissance. Dans son ouvrage cependant, M. Sernine restreint l'usage légitime du mot gnose au mouvement religieux qui va de Simon le Magicien à Valentin.

aux clercs suspects de gnosticisme, par exemple aux lecteurs de Jean Borella. Certes dans l'introduction de *La Paille et le Sycomore*, l'abbé Grégoire semble affirmer que le débat est libre, et que des laïcs sont tout à fait autorisés à critiquer ses positions. Affirmation purement verbale cependant, à en juger par les propos tenus par ailleurs par Paul Sernine et son éditeur.

Puisque, sincère ou non, Paul Sernine se prétend malgré tout ouvert au débat, nous étudierons ici les méthodes utilisées dans *La Paille et le Sycomore* et les affirmations qu'on peut y lire. Le lecteur intéressé pourra aussi se référer au numéro de décembre 2003 de *Sous la bannière*, ainsi qu'à l'article de Nicolas Pelvine en supplément au *Sel de la terre* de l'hiver 2003-2004.

5.1 Antinomies de l'École Sernine

5.1.1 Le conspirationnisme

Selon l'éditeur de *La Paille et le Sycomore*, le prince Sernine serait un grand lecteur de M^{gr} Jouin (cf. p. 14). Ce même éditeur affirme dans un numéro récent de la revue *Certitudes* que **l'œuvre de M. Sernine vise à discréditer définitivement le « complotisme » et le conspirationnisme.**

Cette dénonciation du conspirationnisme peut être rapprochée de celle d'Alain de Benoist dans son article « Psychologie du conspirationnisme ». Elle est partagée par l'abbé de Tanoüarn.

5.1.2 La critique gnostique de la gnose

D'après M. l'abbé de Tanoüarn, éditeur de Paul Sernine, « on sent poindre sous le discours apparemment antignostique » des *Cahiers Barruel* « une forme de dualisme » et donc de gnose, de sorte que l'on « serait tenté de parler à ce propos de la “gnose des antignostiques” » (pp. 7-8). Or **quelles critiques de la gnose se prêtent plus facilement que celles de l'abbé de Tanoüarn à une lecture gnostique ? Ses textes sur la question, quelle que soit l'intention de leur auteur, peuvent facilement se lire comme une critique de ce que René Guénon réprouvait sous le terme de « contre-initiation ».** Par exemple, **la critique du « culte de l'homme » serait juste en elle-même si elle était mieux présentée et liée à une critique du naturalisme en général et des autres thèmes gnostiques. Force est de constater cependant qu'il s'agit aussi d'un thème guénonien.** La partie « antignostique » du n° 4 de la revue *Certitudes* peut aussi se lire en bonne partie comme une critique de la contre-initiation, même s'il faudrait distinguer en fonction des articles.

On nous dira peut-être qu'une telle lecture est abusive. Elle ne l'est pas plus en tout cas que les calomnies formulées par M. Sernine et son éditeur contre les *Cahiers Barruel*.

5.1.3 Les rapports avec les milieux guénoniens

Le prince Sernine se défend de fréquenter des milieux guénoniens, mais **son éditeur est un grand ami d'Alain de Benoist et compte Éric Vatré, et Arnaud Guyot-Jeannin parmi ses collaborateurs habituels.** Par ailleurs, la promotion de son ouvrage a été assurée par une émission radio animée par M. de Beketch, qui pratique le « syncrétisme nationaliste », notamment en laissant M. Arnaud Guyot-[Jeannin] faire, dans sa revue, les louanges d'Evola.

5.1.4 Les rapports avec la Nouvelle Droite et ses succédanés

Interview de M^{me} de Bravura dans le n° de la revue *Certitudes* qui présente le livre du prince Sernine.

5.1.4.1 L'abbé de Tanoüarn en novembre 2003 au FIL, dans le sillage du MNR

Rappelons également la participation régulière de l'abbé de Tanoüarn à des colloques situés dans la mouvance de la Nouvelle Droite ou de l'extrême droite identitaire. Ainsi, le doyen de philosophie de l'Institut Universitaire Saint-Pie X a fait une intervention lors de la fête de l'Identité et des Libertés le 15 novembre. Ce congrès regroupait des éléments issus du MNR de Bruno Mégret. Cet exposé lui a valu d'être recensé comme « intégriste » (aux côtés d'un avocat négationniste) par l'organe *REFLEXes, Manifeste antifasciste radical*⁷⁹. Notons que la situation ne manque pas de sel pour un abbé qui se veut, par ailleurs, le pourfendeur de l'« intégrisme » dans sa revue *Certitudes*.

5.1.4.2 La participation de l'abbé de Tanoüarn au GRECE et ses accointances avec cette mouvance

Ras l'Front, organisation d'extrême gauche, avait déjà fait au directeur de la revue *Certitudes* les honneurs d'une recension dans ses colonnes en septembre 1999, pour sa participation aux colloques du GRECE, organisés par Alain de Benoist. Sous le titre « **Infléchissement idéologique** », René Monzat analysait avec une pertinence qui fait malheureusement défaut au sein des milieux de la Tradition catholique, la recomposition idéologique qui s'effectuait alors autour du MNR :

« Ces mouvements de troupes s'accompagnent d'un infléchissement idéologique : la ND (Nouvelle Droite) cesse de dire seulement que « la christianisation de l'Europe a été un ethnocide ». **Se fondant sur une survivance des valeurs païennes au sein de la chrétienté médiévale, ce courant commence à parler des racines « pagano-chrétiennes » de l'Europe** (Dominique Venner) puis des

⁷⁹ Une semaine plus tard, le Palais des Congrès de Versailles accueillait l'autre grande tendance de la mouvance nationaliste, à savoir la galaxie identitaire, largement issue du MNR agonisant, en l'occurrence la Fête de l'Identité et des Libertés (FIL). Cette FIL avait déjà eu lieu l'année dernière et avait eu un réel succès dans un milieu très fractionné (Cf. *REFLEXes* n° 5 hiver 2002-2003), les organisateurs, et Gilles Soulas au premier chef, pouvaient donc espérer capitaliser ce succès lors de cette deuxième journée. Pour diverses raisons, il n'en a rien été, même si cette journée est malgré tout porteuse de multiples enseignements. Tout d'abord, la FIL a dû s'exiler à Versailles, la salle Wagram ayant visiblement refusé de réitérer la location de l'année dernière. Cette déconvenue est sans doute largement le résultat de la mobilisation antifasciste lancée à l'initiative du Scalp, mobilisation qui avait eu un petit impact médiatique. Ensuite, contrairement aux espérances des organisateurs, non seulement la fréquentation n'a pas augmenté mais elle a même baissé et ce de façon significative. On peut ainsi estimer sans trop de risque de se tromper que le nombre d'entrées payantes n'a pas dépassé la barre des 1 000 personnes. C'est sans doute parmi les jeunes que la désaffection a été la plus sensible même si leur proportion restait bien supérieure à celle présente aux BBR d'Île-de-France. Si on pouvait voir dans les allées à peu près les mêmes organisateurs ou personnalités que l'année dernière – Gilles Soulas, Denis Daudé, Jean-Yves Le Gallou, Claudine Dupont-Tingaud, Philippe Schleiter, Xavier Guillemot entre autres – il en manquait certaines comme Gilles Pennelle ou Olivier Chalmel et surtout la configuration politique était largement remaniée. Contrairement à l'année dernière, les Identitaires sous leur différentes étiquettes (Jeunesses Identitaires, Bloc Identitaire, CEPE, revue *Montségur*) étaient non seulement invités mais même largement impliqués dans la FIL puisque Fabrice Robert participait à deux débats. Cela témoigne forcément d'un revirement de Gilles Soulas et le risque est bien sûr qu'au delà de la FIL, ce dernier mette sa logistique au service des Identitaires. Il n'y a bien que Bleu-Blanc-Rock à n'avoir toujours pas été invité (là aussi, se reporter à *REFLEXes* n°5) mais c'est relativement logique puisque Memorial Records occupait le terrain du RIF. Autre changement de taille : la présence du FN par le biais de l'Esprit public de Jacques Bompard et surtout du FNJ emmené par Louis-Armand de Béjarry (directeur national) et Thibaut de Chassey (secrétaire départemental parisien). Pour le reste, hormis Alsace d'abord, on retrouvait à peu près les mêmes stands, savant mélange de nationalisme unitaire et de régionalisme, de catholicisme intégriste et de paganisme nordique, d'action politique de terrain et de métapolitique. En ce qui concerne les débats, les thèmes étaient sans surprise et les orateurs égaux à eux-mêmes : l'islamisme avec Guillaume Faye et Martin Peltier (ancien journaliste et auteur du *Journal d'Oussama Ben L.*) ; le combat identitaire en Europe avec des militants belges (Nation et FNB), suisse (Pascal Junod, ancien secrétaire général de l'UDC, animateur du *Bulletin célinien* et de l'Association pour une Suisse Neutre et Indépendante), italien (Gabriele Adinolfi, ancien dirigeant du groupe néofasciste Terza Posizione) et roumain ; la géopolitique avec Pierre Vial (n° 1 à l'applaudimètre grâce à de grosses allusions antisémites), Serge de Beketch et Jean-Gilles Malliarakis (très couleur bleu horizon) ; les droits de l'homme avec quelques spécialistes de la question, en l'occurrence le philosophe belge Pierre Chassard **mais surtout l'abbé intégriste Guillaume de Tanoüarn et l'avocat négationniste Éric Delcroix** ; enfin les perspectives d'avenir avec le mercenaire F.-X. Sidos, Éric Fornal (revue *Réfléchir & Agir*), Hervé Van Laethem (Nation / Devenir) et Fabrice Robert (Jeune Résistance), le tout précédé du film *La Bataille d'Alger*, pour bien montrer que l'avenir est à la guerre ethnique qui aura lieu même si elle n'a pas lieu.

racines « helléno-chrétiennes » (Yvan Blot suivi par tout le FN à l'occasion de la commémoration du baptême de Clovis).

L'évolution se concrétise, apparemment loin des remous politiques, par la parution en pleine guerre du Kosovo d'un austère ouvrage collectif *Aux sources de l'erreur libérale. Pour sortir de l'étatisme et du libéralisme*, publié aux éditions L'Âge d'homme.

Une vingtaine d'auteurs s'en prennent aux « ravages » du marché unique, dans « l'objectif commun de définir une troisième voie identitaire et communautaire alternative au matérialisme marxo-libéral, et plus généralement aux ravages du libéralisme mondial ».

On retrouve une cohorte d'auteurs de la Nouvelle Droite, à commencer par le gourou Alain de Benoist, Arnaud Guyot-Jeannin, Laurent Ozon, Jean Rémy, Charles Champetier, Pierre Le Vigan. **En contrepoint des auteurs catho traditionalistes emmenés par l'abbé Guillaume de Tanoüarn, un abbé lefebvrisme dont on aperçoit la soutane lors des colloques du GRECE**, ainsi que par Alexis Arette, le leader paysan et catho du FN, Claude Polin et Claude Rousseau, universitaires et membres du conseil scientifique du FN, enfin quelques militants spécialisés dans des publications économiques d'un point de vue d'extrême droite comme Janpier Dutrieux passé par la Fane (national-socialiste) et le « corporatiste » Benjamin Guillemaind.

Les auteurs explorent les thèmes d'une synthèse antilibérale s'alimentant à la fois aux travaux de la ND et à la doctrine sociale de l'Église catholique. Un ensemble aussi étonnant que détonant ne peut trouver d'autre **synthèse que rhétorique entre les travaux des sociologues de gauche du Mauss pillés par le GRECE, les encycliques papales**, des notations antilibérales empruntées au *Monde diplomatique* et une exaltation des corps intermédiaires proche du corporatisme pétainiste⁸⁰. »

5.1.4.3 La pénétration dans *Fideliter* et l'opération de séduction de la FSSPX

Ce même article parle, toujours sous la plume de René Monzat, de la pénétration des milieux de la Nouvelle Droite au sein de la mouvance de la Fraternité sacerdotale Saint-Pie X :

« On a vu des fondateurs du GRECE militer à la CFTC, adhérer puis animer Renaissance Catholique, association lefebvrisme (Philippe Conrad). On a vu des activistes païens se mettre à participer aux pèlerinages de Chrétienté Solidarité, puis des cadres du GRECE se dire catholiques et l'expliquer dans *Résistance*, revue plus proche des milieux satanistes que de l'archevêché de Paris.

Puis *Fideliter*, revue officielle des lefebvrismes, publie des articles de proches du GRECE, jusqu'à Jean Mabire, païen fanatique organisateur de solstices selon les rituels des SS.

Les païens du GRECE semblent vouloir séduire les intégristes en cherchant de communes critiques à l'évolution de l'Église catholique. Une partie des lefebvrismes soutiendra d'ailleurs fin 1998 Mégret plutôt que Le Pen⁸¹. »

⁸⁰ http://www.raslfront.org/archives/68_02.html

⁸¹ http://www.raslfront.org/archives/68_02.html

5.1.4.4 En 2003, la publication de projets de pagano-christianisme

Depuis cette inflexion idéologique en 1999, le mouvement s'est approfondi, si l'on en juge par la publication en 2003 de textes aussi explicites que le *Manifeste pagano-chrétien*, sous la plume de Jean-Luc d'Albeloy, l'un des tenants affichés de l'idéologie gnostique⁸².

5.2 La méthodologie du prince

5.2.1 Analogies entre le criticisme de Kant et les méthodes de Sernine

5.2.1.1 La méthode critique

Emmanuel Kant, constatant les **difficultés de la science métaphysique** et les oppositions entre ses différents spécialistes, **se proposa d'étudier les conditions de possibilités d'une telle science**, sans lui-même prendre parti pour l'une ou l'autre de ses écoles, et sans résoudre les questions qu'elle posait autrement que par le recours à des vérités nécessaires à l'établissement de l'édifice moral.

Dans ses attaques calomnieuses contre les *Cahiers Barruel*, **Paul Sernine prétend**, sans lui-même prendre position sur les différentes questions que peut soulever l'étude de la gnose et des mouvements gnostiques, **montrer l'impossibilité d'une telle étude, son objet, la gnose, n'ayant pas l'unité requise pour faire l'objet d'une étude scientifique.**

5.2.1.2 Positions implicites et interprétation des ouvrages

Ces deux auteurs, en réalité, sont amenés, par la force des choses, à diriger leur critique en fonction de certaines opinions sur les questions étudiées par la science dont ils nient la possibilité. Ces opinions cependant ne seront pas exposées de façon explicite, mais elles seront implicites dans l'exposé qu'ils fourniront. **D'où la possibilité de plusieurs interprétations de ces ouvrages.** Par exemple, la critique de la raison pure se prêtera à des interprétations dans le sens du réalisme, ou dans le sens de l'idéalisme ; en outre, elle sera très populaire chez certains défenseurs du positivisme. De même, *La Paille et le Sycomore* se prête à différentes interprétations.

Notons d'ailleurs que les différentes interprétations peuvent chacune avoir un certain fondement dans l'œuvre.

5.2.2 Le traditionalisme méthodologique du prince Sernine ou : Sernine et les perroquets

Nous n'entendons nullement ici accuser M. Sernine d'hérésie, et nous espérons que M. Sernine, par fidélité envers les papes du XIX^e siècle, rejette les erreurs du traditionalisme. C'est ce que nous fait espérer la lecture du *Dieu mortel, écrit par Grégoire Celier*, le D^r Jekyll du prince Sernine, qui **pèche plutôt par rationalisme que par traditionalisme**, et ne tient pas le moindre compte des décisions de la congrégation de l'index.

Cependant, **M. Sernine déploie, au moins dans son dernier ouvrage, une interprétation du magistère inspirée du traditionalisme.** Sans doute ce dernier ne contient-il pas d'hérésie explicitement : mais **il emploie implicitement ses critères pour déterminer la portée des textes du magistère.** Ceci lui permet une interprétation minimaliste du

⁸² http://www.granika.org/manifeste_paganochretien.html

http://www.geocities.com/catholique_et_royaliste2002/arch7/articles/chretiente.htm

<http://home.tiscali.be/vexilla/PAGANUS.htm>

http://www.geocities.com/catholique_et_royaliste2002/arch7/articles/regne.htm

magistère de l'Église (voir ce qui a été écrit plus haut sur ce sujet dans l'analyse de la revue *Certitudes*).

5.2.3 Costa-Gavras et le prince Sernine : Amen !

5.2.3.1 Un style commun

Aussi étrange que cela puisse paraître, on peut détecter quelques analogies entre les méthodes de désinformation utilisées par Costa-Gavras dans le film *Amen*. et les ficelles de l'ouvrage de Paul Sernine. Sans doute cette comparaison ne vaut-elle pas plus que ce qu'elle vaut : le septième art est un domaine bien différent de celui du livre de controverses. Par ailleurs, nous ne prétendons pas mettre sur le même plan les calomnies de M. Sernine, qui ne visent directement que les *Cahiers Barruel*, et celles de M. Costa-Gavras, qui visent le pape Pie XII lui-même. Malgré tout, quelques comparaisons entre ces deux œuvres ne seront peut-être inutiles pour notre lecteur.

Le premier point commun entre l'œuvre de Costa-Gavras et celle de Paul Sernine se situe sur le plan du style. Dans les deux cas, en effet, le style employé est plus sobre que ne le sont parfois les polémiques sur les sujets en question. Par exemple, le film de Costa-Gavras est moins passionné que ne l'ont été les campagnes démagogiques destinées à faire sa promotion. Mis à part les passages visant à tourner en ridicule la hiérarchie ecclésiastique, il fait preuve d'une certaine sobriété : il fait passer ses calomnies avec une certaine retenue. Il évoque à l'occasion la réaction de l'épiscopat allemand face à la pratique de l'euthanasie par le III^e Reich, même si – chose étrange – l'évêque que l'on a présenté à cette occasion, tout vêtu de rose bonbon, est peut-être le personnage du film sur lequel Costa-Gavras a fait peser la plus lourde charge de ridicule. En fait, le film de Costa-Gavras ne prend même pas à partie les autorités du III^e Reich : seuls Pie XII et sa curie sont visés par son attaque ; tout au plus Costa-Gavras s'en prend-il à l'occasion à un groupe de protestants allemands. Ce film, contrairement à certaines apparences, ne vise donc pas avant tout un public contestataire, mais plutôt un public conservateur qui, cependant, serait ouvert aux calomnies à l'égard de Pie XII et de son entourage.

Mutatis Mutandis, on peut faire sur *La Paille et le Sycomore* des constatations très proches de celles qu'appelle le film *Amen*. Son style est bien plus sobre que celui adopté par le n° 4 de la revue *Certitudes*, qui ouvrait le « débat » sur la gnose. Plus sobre, aussi, que la présentation qu'en fait son éditeur dans le dernier numéro de cette revue. Les calomnies les plus honteuses y sont exposées dans un style relativement peu passionné. Paul Sernine, à l'occasion, reconnaît l'intérêt de l'ouvrage de M. Vaquié sur la liturgie. L'abbé Celier va même jusqu'à critiquer de façon circonstanciée M. Borella qui fait les délices de certains de ses confrères dans le sacerdoce – ces critiques seraient-elles le fruit de la duplicité que ce ne serait qu'à moitié étonnant ; laissons lui cependant sur ce point le bénéfice du doute. **Paul Sernine – au moins en apparence – ne propose pas de « gnose chrétienne », malgré sa collaboration avec l'abbé de Tanoüarn** : il se contente de s'en prendre à « l'école des *Cahiers Barruel* », quitte, peut-être, dans un second temps, à interpréter Dante et Clément d'Alexandrie dans le même sens que Borella et ses amis. ***La Paille et le Sycomore* ne vise donc pas avant tout le public des traditionalistes proches de la G.L.N.F.** – Paul Sernine n'en est sans doute pas encore là – ni même celui des lecteurs de Borella et de Jean Hani, **mais plutôt celui des traditionalistes « honnêtes »**, bien que réceptifs au prêt-à-penser diffusé par la revue *Certitudes* et par la maison Celier.

Dans l'œuvre de Costa-Gavras comme dans celle de Paul Sernine, les silences sont aussi révélateurs que les mensonges. Costa-Gavras s'en prend aux prétendus « silences » de Pie XII sur les camps de concentration. Que ne rompt-il de son côté le silence sur l'avortement ?

Grégoire Celier s'indigne de la participation de membres de l'équipe des *Cahiers Barruel* à un colloque auquel ont participé des membres de la Nouvelle Droite, et **tout à son scandale pharisaïque**, il se garde bien de préciser qu'ils n'ont participé à ce colloque que pour répondre à l'invitation de l'Institut Saint Grégoire de Lyon, tenu à l'époque par la Fraternité sacerdotale Saint-Pie X dont il fait lui-même partie. **Que ne critique-t-il la collusion de son éditeur, l'abbé de Tanoüarn, avec cette même Nouvelle Droite ?** Le numéro de *Certitudes* qui rend compte de la parution de *La Paille et le Sycomore* s'ouvre pour ainsi dire sur une interview de M^{me} de Bravura par l'abbé de Tanoüarn. Cette interview se conclut sur une allusion discrète aux engagements politiques de M^{me} de Bravura... Sans préciser que celle-ci est pour ainsi dire l'égérie d'Henri de Lesquen, ou du moins que c'est une admiratrice inconditionnelle du président du Club de l'Horloge ! **L'abbé de Tanoüarn est bien placé pour le savoir, qui a participé à des réunions de ce club. Lui-même, grand ami du président du G.R.E.C.E., Alain de Benoist, il collabore habituellement avec Arnaud Guyot-Jeannin et Éric Vatré.**

Ne cherchez pas les allusions de l'abbé Celier – pardon, de Paul Sernine – à ces collusions : vous n'en trouverez pas. Au point qu'on peut sérieusement se demander si le titre de son ouvrage n'est pas avant tout un programme d'action : **d'abord « la paille », c'est-à-dire le scandale pharisaïque vis-à-vis d'auteurs en tout cas plus honnêtes que ne le sont les collaborateurs de Paul Sernine ; ensuite, une fois le terrain déblayé et les « antignostiques » réduits au silence, le sycomore**, qui comme le rappelle Paul Sernine dans son interview à *Pacte*, est l'un des éléments décoratifs de la mythologie des gnostiques de l'époque de Marcion et de Valentin – comme, par exemple, l'acacia l'est actuellement de la symbolique maçonnique...

5.2.3.2 L'argument du silence chez Sernine et Costa-Gavras

De même que Costa-Gavras trouve hors propos tous les discours de Pie XII ne mentionnant pas expressément le peuple juif – bien que ces discours aient parfois suscité de violentes réactions des autorités allemandes qui comprenaient sans mal les allusions de Pie XII à leur politique – Paul Sernine rejette tous les textes du magistère relevant les erreurs de groupements manifestement gnostiques comme dans le cas des manichéens, pourvu que la gnose ne soit pas citée explicitement.

Dans sa réponse au dossier de M. Lagrave, il rejette même tous les auteurs dont une ou deux phrases iraient en sens contraire de l'affirmation qu'il prête à M. Couvert... sans fondement réel dans l'œuvre de celui-ci.

N.B. : On pourra nous objecter que M. Couvert, sans avoir affirmé la proposition qu'on lui prête, l'a peut-être pensée. Cela demanderait à être prouvé, mais supposé même que ce soit le cas, cela pourrait alors aussi bien être le cas d'autres auteurs qui ont eux aussi écrit sur le sujet, sans avoir non plus fait ce genre d'affirmations.

5.3 Questions polémiques

Dans ses attaques calomnieuses contre les *Cahiers Barruel*, Paul Sernine prétend, sans lui-même prendre position sur les différentes questions que peut soulever l'étude de la gnose et des mouvements gnostiques, montrer l'impossibilité d'une telle étude, son objet, la gnose, n'ayant pas l'unité requise pour faire l'objet d'une étude scientifique.

5.3.1 Le terme de « gnose »

Selon maître Sernine :

« Historiquement, la gnose est un mouvement religieux assez bigarré qui se développa en marge du christianisme presque dès les temps apostoliques, prit de l'ampleur vers le III^e siècle, mais, vigoureusement combattu par les écrivains ec-

clésiastiques, connu dès son apogée un rapide déclin, de telle sorte “ qu’à partir du III^e siècle les sectes gnostiques, sauf les marcionites, ne firent plus que végéter, sans éclat et sans force, avant de disparaître ” (GEORGES BAREILLE, “ Gnosticisme ”, *Dictionnaire de théologie catholique*, VI, col. 1456). Le marcionisme se maintenait plus ou moins en certaines parties de l’Orient vers le V^e siècle.

Ce n’est nullement de cette gnose historiquement déterminée que veulent parler nos auteurs lorsqu’ils dénoncent la “ gnose ”. La “ gnose ” des *Cahiers Barruel* et de Monsieur Couvert est quelque chose d’infiniment plus vaste que cette gnose historiquement déterminée, laquelle n’est qu’une infime partie de la “ gnose ” barruellienne. C’est pourquoi, tout au long de cet ouvrage, lorsque le lecteur verra le mot “ gnose ” entre guillemets, il devra se souvenir qu’il ne s’agit pas de la gnose historiquement déterminée, celle des Marcion et Valentin, mais du concept élaboré par les *Cahiers Barruel* et M. Couvert. » (pp. 35-36 ; voir aussi pp. 61-64).

Par conséquent, **M. Sernine semble restreindre l’emploi du mot gnose aux sectaires qui vécurent entre l’époque de Simon le magicien et celle de Marcion et de Valentin.** De fait, dans toute la suite de son ouvrage, M. Sernine ne fera pas mention d’un autre emploi possible du terme de « gnose »

Cependant, « l’Avertissement de l’éditeur » spécifie que :

« Le propos devient si exagéré, parfois, qu’on sent poindre sous le discours apparemment antignostique une forme de dualisme : le mal semble acquérir un pouvoir, une place, une unité tout à fait comparables à celle du bien et, pour finir, à celle de Dieu lui-même.

On serait tenté de parler à ce propos de la “ gnose des antignostiques ”, du manichéisme des prétendus antimanichéens. Cette proximité mentale de certains antignostiques avec les erreurs mêmes qu’ils prétendent dénoncer renvoie évidemment à l’apologue du Christ : “ Pourquoi examines-tu la paille qui est dans l’œil de ton frère... ” (Mt 7, 3-5 ; Lc 6, 41-42). D’où notre titre *La Paille et le Sycomore*, ce dernier arbre ayant une place centrale dans la tradition ésotérique. ». (pp. 7-8).

Autrement dit, la gnose qui, selon Sernine, correspond à un mouvement de pensée disparu au plus tard au V^e siècle ne serait jamais réapparue depuis... si ce n’est dans les écrits des Cahiers Barruel ! Au passage, on apprend que la pensée dualiste est une pensée gnostique. Ce qui est formellement contraire aux affirmations de Paul Sernine.

5.3.2 Gnose et manichéisme

5.3.2.1 Affirmations contradictoires de Paul Sernine et de son éditeur

Les doctrines dualistes sont apparues de façon récurrente dans l’histoire humaine : chez les manichéens des premiers siècles, plus tard chez les cathares, elles se laissent découvrir dans certains symboles Rose-Croix et s’exposent au grand jour dans *Morals & Dogma* du F. : Albert Pike, tête pensante – et blasphémante – du rite écossais du sud des États-Unis dans la seconde moitié du XIX^e siècle. C’est pourquoi Paul Sernine, par la force des choses, a été amené à dissocier le manichéisme de la pensée gnostique. Par exemple, face aux objections de M. Kéralio, il répond ironiquement :

« Puis Monsieur Kéralio montre longuement que les conciles et les papes ont condamné les sectateurs du manichéisme, qu’il s’agisse du manichéisme ancien ou de ses résurgences postérieures comme le catharisme. Personne n’a jamais prétendu le contraire, et on s’émerveille d’une telle énergie et d’une telle place consacrées à asséner des évidences incontestées. » (p. 82).

M. Sernine précise plus loin que les enseignements pontificaux « ne font pas le lien que veut établir M. Kéralio entre gnose et manichéisme, ce qui rend sa démonstration inopérante. Pas plus, pas moins. Pour asseoir ses affirmations, Monsieur Kéralio cite ensuite longuement un texte où le chanoine Gustave Bardy propose ses hypothèses personnelles sur les liens possibles entre la gnose et le manichéisme. Ce texte est fort intéressant, et mérite sans doute toute notre attention. Toutefois, il n'est nullement un texte du Magistère et, en y consacrant presque trois pages sur six d'un article consacré très précisément au " silence du magistère sur la gnose ", Monsieur Kéralio continue à noyer le poisson. » (p. 83).

Ne nous attardons pas ici sur le fait que les « hypothèses personnelles » du chanoine Bardy sur les rapports entre gnose et manichéisme sont en réalité des faits historiques certains : M. Sernine le sait sans doute mieux que nous, quoi qu'il en dise. **Ce que ce texte a de plus... intéressant est qu'il nous livre une des erreurs centrales de l'ouvrage de M. Sernine : le traditionalisme, condamné avec force par les papes du XIX^e siècle.** L'ouvrage de M. Sernine n'expose pas explicitement d'idées traditionalistes, et M. Sernine lui-même rejeterait sans doute cette hérésie. En revanche, **M. Sernine interprète les textes magistériels avec des œillères traditionalistes : n'est enseigné par le magistère que ce que l'on peut déduire de deux propositions extraites des textes magistériels. Aucun ouvrage de théologie que nous connaissions ne fonctionne sur ce schéma.** Par exemple, on réfute classiquement le monothélisme à l'aide d'une prémisse révélée : le Christ possède sans confusion les deux natures divine et humaines, et d'une prémisse connue par la raison : la nature divine comme la nature humaine est douée de volonté. Point n'est besoin de savoir si le magistère enseigne que tout homme est doué de volonté !

Venu ici, on pourrait penser à une divergence de vues entre M. Sernine et son éditeur : **pour M. Sernine, le dualisme n'est pas une erreur gnostique, mais l'opinion de son éditeur sur ce point est opposée.** En réalité, M. Sernine affirme lui aussi, dans son interview à la revue *Pacte*, que les *Cahiers Barruel* sont gnostiques, donc dualistes. Comme son éditeur, il précise à cette occasion que tel est le sens du titre de son ouvrage. **M. Sernine n'est sûrement pas dualiste : il nous fournit cependant de beaux exemples de duplicité.**

5.3.2.2 Point de vue historique

D'un point de vue historique, le lien entre la gnose et le manichéisme est indéniable. Le père de Manès, son fondateur, entra dans la secte des mandéens, secte dans laquelle Manès fut éduqué. La religion mandéenne n'est guère qu'une gnose.

L'enseignement de Manès s'inspire en grande partie des thèses de Marcion et de Bardesane, dont il poussa plus loin encore le dualisme, s'appuyant sur de prétendues révélations divines.

Puisque M. Sernine s'est appuyé sur l'autorité du *D.T.C.*, M. Kéralio a montré que l'article « Manichéisme » de ce dictionnaire mentionnait cette doctrine comme une hérésie gnostique. Cela n'est pas « une hypothèse » comme le laisse entendre Sernine, mais un fait historique. Si certaines condamnations du manichéisme ne mentionnent pas le caractère gnostique de cette doctrine, c'est qu'elles visent une plus grande précision en désignant une face bien précise de l'erreur gnostique.

5.3.3 La clé de toutes les erreurs

« C'est cependant dans son deuxième livre que Monsieur Couvert a proposé **la formule** la plus ramassée et la plus expressive, **à laquelle nous nous référons donc constamment** (sic) : en toute erreur, " il y a une clé... et c'est la 'gnose " » (*La Gnose contre la foi*, p. 161). » (p. 41).

M. Sernine se réfère donc « constamment » à une phrase tronquée !

Certains défenseurs de Sernine répondront à cela que, malgré tout, l'affirmation que Sernine prête à Couvert correspond à sa « pensée »... Mais **s'il est permis de faire des affirmations si nettes sur la pensée de M. Couvert, il pourrait aussi être permis d'en faire sur celle de M. Sernine... Or il faut bien avouer que son livre peut se lire comme une défense voilée de la gnose.**

5.3.4 Le silence du magistère

5.3.4.1 Le cardinal Ottaviani et le schéma *De deposito fidei custodiendo*

Dans le §7 du schéma *De deposito fidei custodiendo*, les différents mouvements ésotériques ou occultistes qui entraînent dans l'erreur beaucoup de nos contemporains sont dénoncés énergiquement. La doctrine de la réincarnation, commune à bon nombre de ces sectes, fait l'objet d'une condamnation spéciale.

On sait que le cardinal Ottaviani avait insisté pour conserver ce paragraphe malgré l'indifférence pour ces problèmes de certains théologiens, qui ne voyaient pas plus que M. Sernine l'intérêt de ces questions. En fin de compte, le schéma dans son ensemble a été mis de côté sous la pression de certains théologiens progressistes.

5.3.4.2 Le cardinal Ratzinger serait-il plus clairvoyant sur ce sujet que l'abbé Celier-Sernine ?

Les §§ 8 à 10 de la lettre sur « Quelques aspects de la méditation chrétienne » du 15 octobre 1989, exposent les erreurs des gnostiques et des messaliens, en précisant que « ces deux erreurs continuent d'être une tentation pour l'homme pécheur (§ 10) ».

Et plus loin, toujours dans le § 10 : « Réapparues de temps à autre aux marges de la prière de l'Église, ces formes erronées semblent aujourd'hui impressionner à nouveau de nombreux chrétiens, se présentant à eux comme un remède psychologique et spirituel, et comme un procédé rapide pour trouver Dieu ».

On a bien là une affirmation du caractère « transhistorique » de l'erreur gnostique.

Plus loin, parlant du syncrétisme entre le christianisme et les spiritualités orientales :

« Aussi proposent-ils d'abandonner non seulement la méditation des œuvres salvifiques que le Dieu de l'Ancienne et de la Nouvelle Alliance a accomplies dans l'histoire, mais aussi l'idée même du Dieu Un et trine, qui est amour, cela en faveur d'une immersion " dans l'abîme indéterminé de la divinité " ».

Ces propositions, ou d'autres analogues, pour harmoniser méditation chrétienne et techniques orientales, devront être soigneusement examinées [...] pour éviter de tomber dans un dangereux syncrétisme. (§ 12) »

Ici, les doctrines orientales à connotations gnostiques sont rapprochées implicitement de celles de maître Eckhart qui, vers la fin de son sermon « Ave gratia plena », évoque « l'abîme indéterminé de la divinité ».

Le cardinal Ratzinger (!), comme l'abbé Meinvielle, M^{gr} Vernet ou plus récemment Jean Vaquié et Etienne Couvert, établit ici un rapprochement entre des systèmes à connotations gnostiques appartenant à des milieux culturels très différents, en l'occurrence l'Allemagne médiévale et l'Inde.

5.3.5 Origines de l'islam et du bouddhisme

L'honnêteté des procédés de Paul Sernine apparaît de façon nette dans la méthode dont il critique les positions de M. Couvert sur les origines de l'islam et du Bouddhisme. Bien que ces questions soient sans conteste d'une plus grande portée que l'appréciation des écrits de Dante, **Paul Sernine ne critique les positions de Couvert sur ces sujets que par**

des phrases allusives dans son chapitre sur les erreurs de méthodes qu'il impute à celui-ci.

Étant donné le caractère allusif de ces critiques, nous aurions pu nous passer de les relever. Cependant, dans la mesure où ces questions sont d'une plus grande portée sur le fond que celles que M. Sernine met en avant, il nous semble utile d'apporter quelques remarques sur ces sujets.

5.3.5.1 Les origines de l'islam

« Faisant référence à l'œuvre (intéressante d'ailleurs, mais pas totalement convaincante) du père Théry (alias Hanna Zacharias), Monsieur Couvert se contente là aussi de citer un résumé de cette thèse, sans prendre la peine de nous indiquer les ouvrages originaux (*La Gnose universelle*, p. 206). »

M. Sernine ne critique donc pas ouvertement la thèse d'Hanna Zacharias reprise par M. Couvert. **Peut-être sur ce point a-t-il été retenu par son éditeur qui a récemment fait une recension élogieuse d'un livre sur le Coran partant des mêmes principes.** Sans compter que M. Sernine affecte de ne pas critiquer de prêtres, mais seulement des laïcs incompetents. Cependant, il saisit l'occasion de jeter le doute en précisant que cette thèse n'est « pas totalement convaincante ».

5.3.5.2 La question du bouddhisme

5.3.5.2.1 La critique de Paul Sernine

L'opinion de M. Couvert sur le bouddhisme n'est pas critiquée explicitement par Paul Sernine. Celui-ci la rejette cependant au détour d'une phrase, en traitant du défaut de méthodes qu'il attribue à M. Couvert :

« Autrement dit, M. Couvert propose des livres d'histoire des idées sur des sujets très complexes, embrassant toute l'histoire de l'humanité, aboutissant à des thèses révolutionnaires (" Le bouddhisme n'est pas né aux V^e ou VI^e siècles avant Jésus-Christ : c'est un avatar du manichéisme né au III^e siècle après Jésus-Christ ", etc.), sans qu'il soit aucunement possible de contrôler les citations, d'aller les relire dans leur contexte, de les compléter par d'autres textes du même auteur ou d'auteurs différents. (pp. 202-203) »

Il y fait aussi allusion implicitement quelques pages plus haut à propos du « refus des chronologies reçues » par M. Couvert (pp. 198-199). Le lecteur non informé ne saura d'ailleurs pas que ce sous-chapitre de M. Sernine vise les datations sur les origines du bouddhisme et uniquement elles : M. Sernine n'emploie pas même une seule fois le mot « bouddhisme » sur les deux pages en question, et coupe les citations de M. Couvert de telle manière qu'il n'y apparaisse pas non plus.

5.3.5.2.2 La question de fond

La façon indirecte avec laquelle M. Sernine attaque les positions de M. Couvert sur les origines du bouddhisme lui évite d'avoir à prendre en compte les motifs qui ont poussé celui-ci à s'écarter des datations officielles sur ces origines. Inversement, l'explication de ces motifs nous permettra de mieux apprécier cette position.

Le manichéisme s'est très vite répandu, du vivant même de Manès, aussi bien en Orient, et même vers la Chine qu'à l'intérieur du Bassin méditerranéen. À cette occasion, les évangiles apocryphes, très utilisés par les gnostiques, ont pu exercer leur influence sur la pensée religieuse des peuples de l'Asie. Or **une simple comparaison permet de mettre en lumière les ressemblances frappantes entre les différentes étapes de la vie de Bouddha selon les légendes indiennes et la vie du Christ selon les évangiles, et surtout selon les évangiles**

apocryphes. Ce fait bien connu suffirait à lui seul à susciter une interrogation sur les origines réelles du bouddhisme.

Des missionnaires chrétiens parcourant l'Extrême-Orient ont, sans idées préconçues, considéré les fidèles bouddhistes comme des disciples éloignés de Manès. En outre, les plus anciennes représentations du Bouddha le représentent vêtu à la romaine, comme certaines représentations du Christ de l'Église primitive.

Étant donné l'absence de faits certains à l'origine des chronologies établies au XIX^e siècle par les historiens de la période, **M. Couvert a été amené à proposer de réinterpréter le bouddhisme comme une religion issue des sectes gnostiques, et en particulier mani-chéennes**, qui ont envahi l'Asie au cours des premiers siècles de l'ère chrétienne.

Libre à Paul Sernine de penser autrement. Mais pourquoi n'a-t-il pas réfuté les arguments de M. Couvert, s'il les trouve si inconsistants ?

5.4 Questions secondaires

Bien que M. Sernine insiste beaucoup sur le cas de Dante et de Clément d'Alexandrie, cette question nous semble secondaire par rapport à l'objet du débat. Nous essaierons cependant de donner quelques indications sur ce sujet dans les lignes suivantes.

5.4.1.1 Dante et l'ésotérisme

S'il faut excuser Dante d'avoir mis en enfer plusieurs papes pour la seule raison qu'ils ne partageaient pas ses idées politiques, doit on blâmer Couvert d'avoir été plus sévère que certains papes récents à propos de l'œuvre de Dante ? En outre, Dante n'a pas été canonisé, de sorte que l'Église peut, aux regards de documents suffisamment probants, revenir sur la position de ces papes à son égard. Par exemple, la cause de béatification de Maria d'Agréda a été suspendue à cause de certaines limites de ses écrits, qui pourtant furent goûtés de nombreux évêques. On peut donc penser que l'Église pourrait, si cela s'avérait justifié, revenir au jugement porté sur Dante à l'époque où, **pendant deux siècles, De la Monarchie fut mise à l'index.**

Notons d'ailleurs que **l'opinion selon laquelle La Divine Comédie avait un sens ésotérique** difficilement conciliable avec la foi de l'église **n'a pas seulement été soutenue par René Guénon et par un auteur catholique isolé comme le laisse entendre la revue Certitudes. Elle a été soutenue par plusieurs auteurs catholiques, et par la quasi-totalité des ésotéristes qui ont abordé le sujet.** Peut-être Couvert a-t-il eu tort de leur donner raison, mais dans si tel était le cas l'erreur paraîtrait bien excusable.

5.4.1.2 Fénelon et Clément d'Alexandrie

Clément d'Alexandrie a écrit de bonnes pages : c'est pourquoi l'on trouve des extraits de ses œuvres dans l'*Enchiridion patristicum* du R.P. de Journel, à côté d'extraits d'Origène et de Denys l'Aréopagite. Cependant, de même que certaines pages de Denys prêtent à une interprétation gnostique, comme l'a très bien vu M. Borella qui ne laisse pas d'en tirer profit, de même, **certaines pages de Clément d'Alexandrie**, notamment ses descriptions du « vrai gnostique », peuvent être détournées à leurs fins par les ésotéristes, **et M. Borella ne s'en est pas fait faute non plus.**

Les aspects positifs de l'œuvre de Clément d'Alexandrie expliquent donc les louanges qu'ont pu lui adresser certains papes, en attendant un examen définitif de son œuvre. Cependant, certains textes de Clément d'Alexandrie prêtent à la critique, et ont de fait été critiqués par Bossuet lorsqu'il eut connaissance d'un opuscule de Fénelon sur *Le Gnostique* de Clément d'Alexandrie. Bossuet en effet ne s'est pas borné à critiquer l'interprétation de Clément

d'Alexandrie par Fénelon, mais il a aussi critiqué les idées mêmes de cet auteur. Si M. Sernine a lu les œuvres de M. Couvert, il doit connaître ces faits ; pourquoi alors ne fait-il aucune allusion dans son ouvrage aux critiques formulées par Bossuet, qui à tout le moins modifient le *status quæstionis* ? Et s'il a lu, comme il l'affirme, les œuvres de M^{gr} Jouin, pourquoi n'évoque-t-il pas l'article publié par la *R.I.S.S.* sur cette question délicate ? Voilà bien les honnêtes procédés de M. Sernine. On peut se demander d'ailleurs si M. Sernine emploie ces procédés uniquement par malveillance vis-à-vis de M. Couvert ou s'il n'y est pas porté par l'interprétation ambiguë que lui-même donnerait des textes de Clément d'Alexandrie.

D'ailleurs, il n'est sans doute pas nécessaire de condamner les ouvrages de Clément d'Alexandrie, pas plus que ceux d'Origène qui pourtant contiennent des thèses gnostiques. Le lecteur averti sait en effet avec quelles précautions prendre ces textes. Mais il n'est pas non plus honnête de condamner toute critique qui peut leur être adressée sans même évoquer les ambiguïtés et les erreurs de ces auteurs. Par exemple, **Clément d'Alexandrie défend la tripartition platonicienne de l'homme**. Celle-ci n'avait pas été condamnée à son époque, mais elle l'est aujourd'hui. **Or des ésotéristes tels que Jean Borella, qui lui aussi défend la tripartition, recourent de façon habituelle à l'autorité de saint Clément d'Alexandrie... ce que M. Sernine se garde bien de signaler à ses lecteurs...**

Enfin, les citations de M. Sernine en faveur de Clément d'Alexandrie correspondent à des références aux pères grecs, parmi lesquels est cité Clément d'Alexandrie. Puisque M. Sernine prétend être si à cheval sur l'autorité des moindres allusions contenues dans les documents pontificaux, **il est regrettable qu'il ne se soit pas penché d'avantage sur la mise au point de Pie XII dans *Humani generis* concernant la prudence dans les références aux pères grecs.**

5.4.1.3 L'« anticléricalisme » des *Cahiers Barruel*

M. l'abbé de Tanoüarn et M. Sernine ont eu plusieurs occasions de se plaindre de l'anticléricalisme des *Cahiers Barruel*. Cette question a été évoquée surtout dans les réponses au courrier des lecteurs de la revue *Certitudes*, mais on en trouve des traces dans *La Paille et le Sycomore*, pp. 42-43. En fin de compte, ce serait pour défendre l'honneur de la religion que M. Sernine écrirait son ouvrage.

Est-ce de la faute des *Cahiers Barruel* si certains clercs ont diffusé des écrits gnostiques, par exemple ceux de Jean Hani et de Jean Borella, qui semblent avoir été conseillés à ses séminaristes par l'abbé Rulleau ? À en croire l'abbé Coache, ces questions n'ont généralement pas été soulevées avec la vigilance qu'elles auraient méritée, puisque, selon lui, même des religieux méritaient l'épithète de gnostiques et comptaient dans les rangs des lecteurs avertis de Jean Borella...

5.4.1.4 « Une insuffisance de formation » ?

M. Sernine propose finalement d'expliquer « les erreurs des *Cahiers Barruel* » par une insuffisance de formation de leurs auteurs. Nous ne prétendons pas mettre en cause la formation reçue à Écône par M. l'abbé Celier, le D^r Jekyll de Paul Sernine. Sur le plan précis de la gnose cependant, peut-être cette formation a-t-elle été mal pensée. L'abbé Rulleau, par exemple, semble avoir consacré cette dernière à, par ses incitations chaleureuses, inciter ses élèves à lire les œuvres de Borella et de Jean Hani. Sans doute le P. Bernard de Menthon regrette-t-il actuellement ses positions de l'époque, puisque même son disciple critique actuellement l'œuvre de Jean Borella. D'ailleurs, cette éducation était largement suffisante pour faire découvrir à Paul Sernine l'existence de la gnose puisque M. Borella emploie à tour de bras le terme de « gnose ».

Quant à M. l'abbé de Tanoüarn, il collabore au sein du Comité de direction de la revue *Certitudes*, avec Éric Vatré, auteur de *La Droite du Père*, dont, dans son ouvrage sur *Vatican II*

et l'Évangile, il cite une interview du P. Congar. **Puisque dans *La Droite du Père*, M. Vatré demande à la plupart de ses interlocuteurs ce qu'ils pensent de la gnose ou quelle est leur opinion sur René Guénon ou sur Mircea Eliade, l'abbé de Tanoüarn aurait pu informer Paul Sernine de l'existence de la gnose.** Ce dernier aurait sûrement été reconnaissant envers son éditeur d'avoir fait une telle découverte... Découverte qu'il aurait aussi pu faire en demandant au chroniqueur littéraire de *Fideliter*, Benoît Mancheron, quelle part de vérité contenaient les ouvrages de Borella, ou encore quelle était son opinion précise sur son colistier aux élections municipales de Versailles, M. Henri de Lesquen...

5.5 Conclusion

Sur un certain nombre de questions, il est permis de défendre des positions différentes, de sorte que certaines positions de M. Couvert, intéressantes en elles-mêmes, peuvent néanmoins être laissées de côté par le lecteur qui pencherait pour des solutions différentes aux problèmes qu'elles résolvent. Par exemple, M. Couvert présente la gnose comme une erreur née en réaction au christianisme par le mélange de celui-ci avec des éléments païens. L'étude des traditions ésotériques de l'ancienne Egypte pourraient militer en faveur d'opinions différentes : parallèlement aux légendes sur Isis et Osiris, ses prêtres enseignaient des doctrines proches de celles qu'auront plus tard les gnostiques sur le démiurge ou sur les couples de divinités (appelées syzygies par les gnostiques). Le *Corpus Hermeticum*, très goûté des Grecs d'Alexandrie à l'époque où vivaient les gnostiques, aura aussi pu les influencer.

Par conséquent, **si M. Couvert a affirmé avec raison que ses idées n'ont pas été réfutées jusqu'ici, il ne prétend nullement s'attribuer une quelconque infailibilité**, comme le prouve sa collaboration avec M. de Lassus au cours de forums sur la gnose.

Par conséquent, **les ouvrages de M. Couvert** doivent être pris pour ce qu'ils sont et sur un point ou sur un autre, on peut leur préférer une opinion de Pierre Virion, de l'abbé Meinvielle, ou d'Epiphanius. Cependant, ils sont assez instructifs et **ne méritent pas le mauvais procès que leur fait M. Sernine**. À vrai dire, les petits opuscules de Jean Vaquié sur *Occultisme et foi catholique* et sur *Le Retour offensif de la gnose* suffiraient à eux seuls à réfuter les thèses soutenues implicitement ou explicitement par M. Sernine. **L'ouvrage de ce dernier, écrit assez habilement au demeurant, contient des mensonges manifestes et illustre assez bien le problème moderne de la désinformation.**

L'argument du silence du magistère tel que l'utilise M. Sernine-Celier, qui étouffe le magistère et correspond à un traditionalisme pratique, est très différent de la ligne suivie par le Grégoire Celier du *Dieu mortel*. Cet ouvrage, en effet, ne tient aucun compte des décisions prises par la congrégation de l'index et semble plus proche du rationalisme d'un Abélard que du traditionalisme d'un Joseph de Maistre.

Le titre de l'ouvrage, *La Paille et le Sycomore*, pourrait bien désigner un plan d'action : d'abord le scandale pharisaïque devant les écrits de MM. Vaquié et Couvert, que MM. Sernine et de Tanoüarn pourraient remplacer avantageusement par leurs propres publications sur la gnose, dans lesquelles ils mettraient vraisemblablement leurs lecteurs en garde contre les erreurs de la contre-initiation – sans doute n'emploieront-ils cependant pas le terme, allez savoir pourquoi... – et peut-être même contre celles de René Guénon, puisqu'il n'y a pas de raisons qu'ils aient moins de réserves sur certaines parties de son œuvre que Borella, qui ne manque pas de le critiquer à l'occasion...

Ensuite, bien qu'on puisse aussi espérer que l'abbé de Tanoüarn et M. Sernine soient en fin de compte moins corrompus idéologiquement qu'il ne le paraissent, **on pourrait assister à la réhabilitation progressive d'écrits gnostiques, tels ceux de M. Borella, que Paul Sernine semble critiquer – peut-être a-t-il mieux à sa disposition – mais vis-à-vis**

desquels son éditeur a dès maintenant des positions plus nuancées... Peut-être après tout n'en ont-ils pas l'intention, et agissent-ils sans mauvaise intention dans cette affaire ; cependant, **d'autres profiteront de toute façon de l'ouvrage de M. Sernine pour relancer leurs campagnes en faveur d'une connaissance supérieure...**

5.6 Annexe : Maurice Leblanc et Rennes-le Château

Le pseudonyme de Paul Sernine sous lequel a été écrit *La Paille et le Sycomore*, est un anagramme d'Arsène Lupin que ce dernier utilise comme pseudonyme dans le fameux roman 813 de Maurice Leblanc. Sans exclure que M. Sernine ait utilisé ce nom seulement par sympathie pour le personnage haut en couleurs qu'il désigne, nous fournissons à notre lecteurs quelques indications sur les relations de Maurice Leblanc, le créateur d'Arsène Lupin, avec **l'affaire de Rennes-le-Château, un des hauts lieux de l'occultisme français depuis la fin du XIX^e siècle.**

En juin 1885, l'abbé Saunière « se voit confier la cure de Rennes-le Château, ancien lieu de séjour des templiers et des cathares⁸³ ».

Nous évoquerons la liaison de l'abbé Saunière avec sa propre domestique, Marie Denardaud, puis avec la cantatrice Emma Calvé⁸⁴. Cette dernière était elle-même une grande amie de Georgette, la sœur de Maurice Leblanc et la maîtresse de Maurice Maeterlinck. Un autre beau-frère de Maurice Leblanc (du côté de sa femme) fut ministre de l'Intérieur et des Cultes. Il existait ainsi tout un réseau de relations entre le responsable des nominations épiscopales, le romancier et le cardinal de Bonnechose qui couvrit de son autorité toute l'affaire de Rennes-le-Château. Sur Rennes-le Château, cf. par exemple *Ésotérisme, occultisme...* de M.-F. James, N.E.L., (articles sur l'abbé Saunière) ou encore, du très sulfureux Jean Robin, *Opération ORTH ou L'Incroyable Secret de Rennes-le-Château*, Trédaniel, 1989.

À cela ajoutons l'étude de Patrick Ferté, universitaire toulousain, intitulée *Arsène Lupin, supérieur inconnu* (1992)⁸⁵, dont seul le premier tome a été publié⁸⁶.

N.B. : Le très sulfureux Jean Robin, outre son intérêt pour Rennes-le Château, a aussi écrit sur son maître René Guénon...

⁸³ Cf. la notice biographique sur l'abbé Saunière, dans le livre de M.-F. James, p.236.

⁸⁴ *Ibid.*, p. 237.

⁸⁵ « " Arcanes, filigranes et cryptogrammes : la clé de l'œuvre codée de Maurice Leblanc ", ou comment passer des mystères de Rennes-le-Château, de Gisors et de Stenay au secret de l'Aiguille creuse par les souterrains de l'Histoire. Et pour ce faire, la Bibliothèque fertéenne ne le cède en rien à la Bibliothèque fortéenne, et guère moins ...à la Bibliothèque d'Arkham : comme par hasard – mais ce n'en est pas un non plus ! –, Charles Fort et H.P. Lovecraft sont deux " initiés " du XX^e siècle qui subjuguent Patrick Ferté, avec Gurdjieff, Gustav Meyrink et Guénon, sans parler de... Maurice Leblanc ! *Arsène Lupin, supérieur inconnu* démontre-t-il contre toute attente mais sans conteste tout au long d'un dossier de 554 pages – pour le tome I, et pas moins pour le tome II, encore plus arkhamique et fortéen.

Malgré la gageure d'une révélation a priori incroyable, hissée au plus haut degré d'étrangeté, les critiques, et c'est un signe irréfragable, ont plébiscité " cet essai ensorceleur – au vrai sens du mot – qui se lit, faut-il le dire, avec le même plaisir que la saga lupinienne " (Alain Sanders, *Présent*, 1.08.1992). Pour *Monde et Vie* (n°535), pour *Rivarol* (août 1992), pour **Serge de Beketch**, *Arsène Lupin, supérieur inconnu* est une " prodigieuse jonglerie littéraire et intellectuelle de Patrick Ferté " (*Minute* n°1582 et *Libre Journal* de Radio-Courtoisie, 05/08/1992). " L'aventure est belle, la démonstration édifiante. Au point d'être aussi fascinante que les intrigues d'Arsène Lupin " (*Paris-Normandie*, 29.07.1992) et que " les bras nous en tombent " (René Duchateau dans *Le Panorama* de France-Culture, 9.01.1993).

" Même les initiés des secrets trésoraires de Rennes-le-Château, de Gisors et de la France hermétique applaudissent à ce grand œuvre de décryptement définitif et incontestable " car, poursuit J.-P. Deloux dans la revue *Polar* n° 9, " tout ce qui est avancé par Patrick Ferté est indiscutable car vérifiable [...] " ».

<http://www.oeildusphinx.com/patferte.html>.

⁸⁶ Il n'y aura pas de tome II, Patrick Ferté ayant mystérieusement disparu de son domicile sans plus jamais avoir donné signe de vie (information confirmée par une conversation téléphonique avec son éditeur).

6 ANNEXE 1 – MANIFESTE PAGANO-CHRÉTIEN – BIBLIOGRAPHIE DÉTAILLÉE

MANIFESTE "Pagano-chrétien" par J.L d'Albeloy

Chrétiens et Païens français et européens ont une tribune libre sur Granika du moment que leur point de vue est intelligent et argumenté. Nous laissons cet espace à J.L d'Albeloy qui fait avancer cette discussion religieuse.

La rédaction

Esquisse d'un

MANIFESTE PAGANO-CHRÉTIEN
pour l'unité spirituelle européenne

La religion est l'espace dans lequel se déploie la manifestation du sacré et, partant, de l'origine, donc des « principes ». La sophia perennis doit être cultivée au-delà de toute forme, pour nous permettre de remonter jusqu'à la source ontologique du réel. Mais la nécessité d'une « langue » religieuse particulière s'impose néanmoins avec force hic et nunc.

Dans l'Europe actuelle, la « langue » religieuse chrétienne est doublement « traditionnelle » : d'une part comme expression particulière de principes métaphysiques cosmiques (part spirituelle), d'autre part comme héritage historique concret d'un patrimoine autochtone pluriséculaire (part incarnée). Europe ou la Chrétienté, a pu ainsi écrire Novalis. Conservateur de facto d'éléments païens, notamment perses, grecs, romains et celtes, la religion chrétienne est une création essentiellement européenne, forgée par les empereurs romains, puis byzantins, carolingiens et ottoniens, et par la haute noblesse de ces mêmes empires, puis des royaumes qui en sont issus. Ce culte est en outre administré par des Églises conçues en termes organicistes (Corps mystique), et filles du système administratif romain. C'est précisément comme héritières de la tradition impériale romaine, qui fut le mythe structurant de l'écumène européen médiéval, qu'elles peuvent contribuer à rassembler le continent autour d'un mythe renouvelé, et à lui rendre ainsi une force qui ne peut puiser que dans le sens – celui que donne la Lumière.

Ce mythe est celui d'une « Troisième Rome chrétienne », ou plus exactement d'un « Troisième Règne » ou « Tiers Âge » de l'impérialité de spiritualité chrétienne en Europe. Celle-ci a en effet connu un premier âge antique où la Chrétienté était une (l'Empire romain chrétien), puis un deuxième âge médiéval et moderne (Empire romain d'Orient, Empire d'Occident carolingien, Saint Empire romain germanique continué par l'Empire austro-hongrois, Empire russe), où l'Église s'est divisée (1054, 1517). En cette aube du troisième millénaire chrétien, l'heure est désormais venue d'un tiers âge postmoderne, à même d'édifier un Imperium europaeum rassemblant l'ensemble des nations du continent dans une foi renouvelée : un « Saint-Empire européen », dans lequel la Chrétienté a vocation à retrouver son unité originelle.

La spiritualité de ce « Troisième Règne » de l'impérialité chrétienne reposera elle-même, sub specie interioritatis, sur un « Troisième Règne » de la Tradition, comprise comme corpus exégétique européen. Cette Tradition ecclésialement conçue devra en effet faire retour à la « sagesse » authentique, providentiellement retrouvée par le « pérennialisme » contemporain, sous l'influence déterminante du français René Guénon et, plus encore, de ceux de ses disciples

chrétiens qui ont su le dépasser. Une « troisième synthèse », en quelque sorte, au sein de la Tradition ecclésiale : après l'apport prééminent du platonisme dans l'Antiquité à partir de la patristique d'Orient, puis de l'aristotélisme au Moyen Âge en Occident, celui d'un « guénonisme » à l'échelle continentale pour sortir des temps modernes – et accomplir le cycle chrétien de la civilisation européenne.

De façon générale, cette synthèse devra avoir pour manifestation un quadruple effort de renouveau, entrepris particulièrement par les élites des trois confessions conservant la référence à la « catholicité » et donc dans une certaine mesure à l'impérialité (Églises catholique romaine, catholiques orthodoxes et anglo-catholique), d'une façon convergente qui devra permettre d'aboutir à une communion œcuménique européenne (dans l'esprit de celle qu'avait appelée de ses vœux, entre autres auteurs traditionalistes, Franz von Baader), prélude à une réunification ecclésiale complète :

- une spiritualité « cosmique », favorisée en particulier par la réintégration de la Gnosis au sommet de l'édifice théologique, avec l'appui du pérennialisme contemporain, lui-même convergeant avec la « théologie mystique de l'Église d'Orient » (Vladimir Lossky) et revivifiant la haute mystique contemplative mais aussi guerrière d'Occident ;
- une « théologie de la culture », remplaçant la foi chrétienne dans le terreau culturel européen : restriction de la « lecture spirituelle » de la partie vétero-testamentaire du récit biblique, au profit de l'avènement d'une « lecture spirituelle » de l'immense patrimoine sacré des mythes païens européens ; limitation du statut d'« Écriture sainte » à ce qui concerne strictement la Parole du Christ, c'est-à-dire au seul « Évangile » (ou « Evangelion », pour reprendre le terme de l'Église de Marcion), dans une perspective néo-marcionite ; précellence, dans l'interprétation de cette « Écriture sainte » redéfinie, du Christ divin et universel sur l'homme Jésus, incarné dans un contexte nécessaire mais contingent ; précellence plus générale, en outre, de l'« esprit » de la Parole du Christ sur la « lettre » de ces écrits, qui l'ont nécessairement imparfaitement fixée, son sens continuant de se dévoiler dans la compréhension progressive qu'en dégage la Tradition ecclésiale, sous l'inspiration du Paraclet ; introduction dans la liturgie de textes du sacerdoce européen, en particulier des mystiques ; référence systématique, dans les offices dominicaux notamment, aux saints, aux souverains et aux héros chrétiens, en particulier nationaux, voire locaux ; etc ;
- une concrétisation de cet enracinement spirituel par un enracinement physique, grâce à une reprise de l'architecture sacrale traditionnelle (restauration des sites byzantins, romans et gothiques, construction de nouveaux sites selon ces traditions), ainsi que des autres disciplines de l'art sacré européen (sculpture, peinture, chant, musique), enfin de l'art sacerdotal rituel (vêtements liturgiques, rites, langues sacrées impériales – latin de la première Rome ; grec ancien de la deuxième, Byzance ; slavon de la troisième, Moscou) ;
- une progressif entérinement ecclésial de cet enracinement, par une conception de la communion œcuménique européenne formulée selon l'ecclésiologie propre à l'Orthodoxie : des diocèses très enracinés et largement autonomes (épiscopocentrisme traditionnel), rassemblés en Églises nationales rendant inséparable spiritualité et identité des peuples, elles-mêmes ayant pour seul chef ultime le Christ Cosmocrator propre à la tradition spirituelle de l'Europe.

De façon plus spécifique, il conviendra de s'appuyer sur les éléments les plus propices à une réappropriation, dans le christianisme, des racines païennes de la spiritualité européenne :

- le folklore, au meilleur sens du terme, pagano-chrétien. Synchrétisme présent dès l'origine de l'Église romaine, puis épanoui pendant quinze siècles, demeuré actif jusqu'à la seconde moitié du XXe s. dans certaines campagnes, et encore vivant aujourd'hui dans la dimension profonde de la plupart des fêtes (Épiphanie, Chandeleur, Pâques, Saint-Jean d'été, Toussaint, Noël) ;
- le platonisme, majoritaire dans l'Église constantinienne indivise, et demeuré tel dans l'Église orthodoxe ;
- le « christianisme celtique », en particulier irlandais, mais aussi gallo-romain ;
- la chanson de geste occidentale. Roman de la Table Ronde, œuvres des troubadours et ménestrels, etc. ;

- la chevalerie, née dans la Chrétienté d'Occident vers l'an mil ; survivant de façon symbolique dans certains ordres « chevaleresques » contemporains, et plus encore chez nombre de groupements militants actuels ;
- les Templiers et les autres ordres religieux militaires (en particulier espagnols), incarnation de la plus authentique spiritualité européenne au sein de l'Église occidentale médiévale ;
- le monachisme bénédictin, et sa filiation cistercienne ; avec une attention particulière pour l'œuvre de restauration de Dom Guéranger et sa continuation par l'abbaye de Solesmes (et ses abbayes « filles ») ;
- le « mouvement liturgique » en cours dans l'Église d'Occident depuis le XIX^e s. ; notamment les efforts de restauration du chant grégorien d'une part, et d'adaptation des chants orthodoxes d'autre part ;
- l'aristotélisme, intégré dans le thomisme, donc dans la théologie occidentale, à partir du XIII^e s. ; vivant encore dans les courants thomistes traditionnels actuels ;
- l'autocéphalisme orthodoxe, le gallicanisme, mais aussi certains traits de l'anglicanisme de la High Church, et de façon générale tous les mouvements ecclésiaux d'autonomie nationale se fondant sur la Tradition (et non sur son rejet comme le font les Églises nationales strictement protestantes) ;
- la Contre-Révolution, présente en France puis dans toute l'Europe occidentale à partir de 1789 ; présente aussi en Europe orientale à partir de 1917 ;
- l'« ésotérisme chrétien », en particulier le courant chrétien de l'école « pérennialiste », qui s'est répandu dans toute l'Europe au cours du XX^e siècle (mais qui s'appuie sur des éléments présents tout au long de l'histoire du christianisme : « Gnose » des Pères de l'Église, hermétisme des ordres et confréries médiévales, symbolisme de la Renaissance, etc.).

Dans cette optique générale, on voit qu'il sera nécessaire, pour l'édification d'une communion œcuménique européenne – c'est-à-dire une nouvelle Chrétienté –, de tendre à ne conserver du protestantisme que la partie de son organisation qui a produit des Églises nationales fortement enracinées, notamment le principe qui y fait du roi le chef temporel de l'Église du royaume ; à conserver du catholicisme romain, en revanche, l'ensemble de son patrimoine culturel (architectural, pictural, musical, etc.) et la meilleure part de sa liturgie ancienne ; et à conserver de l'Orthodoxie, restée la plus « traditionnelle » – aux deux sens du terme – des trois confessions chrétiennes, la plupart des éléments (ecclésiologiques, liturgiques et théologiques). En dépit de cette valeur inégale de chacune des trois confessions, chaque nation a vocation à demeurer fidèle à la confession que sa tradition historique désigne, et à cheminer de l'intérieur de cette tradition vers une complète communion ecclésiale continentale.

À l'égard de la confession majoritaire sur le continent, le catholicisme romain, il convient de veiller à désamorcer le tropisme universaliste, issu de l'évolution de sa théologie, que son poids quantitatif renforce encore. Dans cette optique, il est indispensable que ses fidèles acclimatent la notion d'« Église catholique européenne » – ou d'« euro-catholicisme » –, en redéfinissant le sens du mot « catholicisme » (du grec *katholikos* : « universel », ou plus précisément « selon le tout », la nuance étant évidemment d'importance), au spirituel comme au temporel. Au spirituel comme « cosmicisme » : une foi dans l'ordre de l'univers, le « Tout » cosmique, et non un universalisme. Au temporel, comme « œcuménisme impérial » : une Église couvrant le « tout » de l'Europe, mais non la planète selon un mondialisme indifférencié. Car une tradition religieuse ne peut cultiver la connaissance la plus élevée qu'en s'enracinant dans le sol d'une civilisation précise.

L'objectif final est celui d'une réunification des Églises d'Occident et d'Orient, dans un esprit de renaissance de l'Église romaine indivise, fondée par l'Empereur Constantin au IV^e s. (313). Ce retour d'une Église impériale indivise ne sera pas autre chose que la manifestation, dans l'ordre historique, de ce qu'est la Parousie dans l'ordre théologique : le retour du Christ en Gloire – le règne du Christ Glorieux.

La Chrétienté, ainsi rendue à sa substance ancienne pour l'accomplir, apparaîtrait à nouveau clairement, à l'âge postmoderne, comme ce qu'elle n'a jamais cessé d'être inconsciemment : un Corps mystique européen, animé par une foi pagano-chrétienne, conservée hors d'atteinte des altérations extérieures dans les expressions de son symbolisme. Disposant aujourd'hui d'un potentiel de quelque 550 millions de baptisés (287 millions de catholiques, 86 millions de protestants et 167 millions d'orthodoxes), cette Chrétienté régénérée pourrait ramener l'unité spirituelle à l'intérieur des frontières du continent, sans chercher à prolonger cette unité à l'extérieur de celles-ci, ce qui ne constituerait guère qu'une ingérence illégitime dans la vie religieuse propre des autres espaces civilisationnels.

Enfin, au plan intérieur des États européens, à l'opposé des principes délétères de la « laïcité », les Églises nationales, exerçant une souveraineté spirituelle sur leurs peuples de fidèles, dont elles défendraient étroitement les intérêts temporels tout en les guidant vers leur bien spirituel, devraient disposer à cette fin d'un large champ de compétence : connaissance (métaphysique, philosophique, scientifique), culte (liturgie, sacrements, entretien des lieux de culte) et enseignement (formation du sacerdoce ; formation religieuse des laïques ; patronages ; scoutisme ; enseignement scolaire primaire, secondaire et supérieur, ainsi que professionnel). Soit une expression chrétienne des exigences pérennes de la « première fonction » de la tripartition indo-européenne, si bien mise en lumière par Georges Dumézil. Afin de retrouver cette verticalité qui seule permet de vivre debout.

Saint Benoît, patron de l'Europe, saints Cyrille et Méthode, copatrons de l'Europe, priez pour nous !

Jean-Luc d'Albeloy

Esquissé le 9 mars 2003,

1^{er} dimanche du Carême,

dimanche du Triomphe de l'Orthodoxie.

7 ANNEXE 1BIS – BIBLIOGRAPHIE EN LANGUE FRANÇAISE SUR LE PAGANO-CHRISTIANISME EUROPÉEN

(en cours de constitution – état provisoire au IX. III. MMIII)

par Jean-Luc d'Albeloy

Études fondamentales sur le pagano-christianisme européen (lecture indispensable) :

- Jérémie Benoît, *Le paganisme indo-européen. Pérennité et métamorphoses, L'Âge d'Homme, Paris, 2001.*
- André Neyton, *Les clefs païennes du christianisme, Les Belles Lettres, Paris, 1979.*
- Philippe Walter, *Mythologie chrétienne. Mythes et rites du Moyen Âge, éditions Entente, Paris, 1992.*
- Henri Vincenot, *Les étoiles de Compostelle, Denoël, Paris, 1984.*
- Julius Evola, « *La spiritualité païenne au sein du Moyen Âge catholique* », in *Kalki*, n°3 : « *La voie chevaleresque dans l'Occident médiéval* », printemps 1987, pp. 11-20 (Éditions Pardès – 9, rue Jules-Dumesnil – 45390 Puiseaux).
- Père Louis Lallement, *La vocation de l'Occident, Dervy, Paris, 1989.*
- Père Démètre Théraios (dir.), *Quelle religion pour l'Europe ? Un débat sur l'identité religieuse des peuples européens (textes et débats de Claude Arzac, Alain de Benoist, Jean Borel, Paul du Breuil, François Méan, Jean-Marie Paupert, Pierre Rosniansky et Démètre Théraios), Georg, Genève, 1990.*

La « préparation » païenne du christianisme :

- Dominique Millet-Gérard, *Le chant initiatique. Esthétique et spiritualité de la bucolique, Ad Solem, Genève, 2000.*
- Theodor Haecker, *Virgile, Père de l'Occident, Ad Solem, Genève, 1994.*

Le pagano-christianisme de l'Empire romain (ou christianisme « constantinien ») :

- Dominique Venner, *Histoire et tradition des Européens, Éditions du Rocher, Paris, 2002, pour les paragraphes 40 (« Paganitas romaine et christianisme »), 44 (« Le pagano-christianisme occidental ») et 138 (« Constantin et la christianisation de l'Empire »).*
- Karl Ferdinand Werner, *Naissance de la noblesse, Fayard, Paris, 1999, ch. X : « La christianisation de l'État » et ch. X : « La foi et la politique ».*

Le pagano-christianisme platonicien de la patristique :

- Saint Denys l'Aréopagite, *Œuvres complètes, Aubier-Montaigne, Paris, 1980.*
- René Roques, *L'univers dyonisien. Structure hiérarchique du monde selon le Pseudo-Denys, Cerf, Paris, 1983.*
- René Roques, *Structures théologiques. De la gnose à Richard de Saint-Victor, P.U.F., Paris, 1962.*
- Hans Urs von Balthasar, *Parole et mystère chez Origène, Ad Solem, Genève.*

- Cardinal Jean Daniélou, *Platonisme et théologie mystique*, Paris, Aubier, 1944.

Le christianisme celtique :

- Dom L. Gougaud, *Les Chrétientés celtiques* (1911), éditions Armeline (Tar-Ar-Groas, Route de l'Aber, F-29160 Crozon), Crozon, 2000.
- Philippe Walter, *La mémoire du temps. Fêtes et calendriers de Chrétien de Troyes à La Mort Artu*, Champion, Paris, 1989.
- Philippe Walter, *Chrétien de Troyes, « Que Sais-Je » n° 3231*, P.U.F., Paris, 1997.
- Philippe Walter, *Le gant de verre. Le mythe de Tristan et Yseut*, éditions Artus, La Gacilly, 1990.
- Pierre Ponsoye, *Le mystère de Tristan et Yseult. Aspects de l'ésotérisme de Tristan. Étude suivie de Intelletto d'Amore et Saint Bernard et la Règle du Temple*, Archè, Milan, 1979.
- Manuel Insolera, *L'Église et le Graal. Étude sur la présence ésotérique du Graal dans la tradition ecclésiastique*, Archè, Milan, 1997.
- Henri Vincenot, *Les étoiles de Compostelle*, Denoël, Paris, 1984.

Le pagano-christianisme dans les traditions populaires (folk-lore) :

- Alain de Benoist (dir.), *Les traditions d'Europe*, Éditions du Labyrinthe, Paris, 1996.

Le pagano-christianisme dans les hérésies chrétiennes :

- Prosper Alfaric, *Origines sociales du christianisme*, Publications de l'Union rationaliste, Paris, 1959, ch. IX : « Débuts du christianisme à Rome », parag. III : « La crise anti-juive » (sur l'œuvre fondamentale de Marcion de Sinope, au II^e siècle, refusant l'Ancien Testament au profit du seul « Evangelion »).
- Sigrid Hunke, *La vraie religion de l'Europe. La foi des 'hérétiques'*, Livre-Club du Labyrinthe, Paris, 1985.

Le christianisme cosmique de l'architecture religieuse médiévale :

- Marie-Madeleine Davy, *Initiation à la symbolique romane*, coll. « Champs », Flammarion, Paris, 1982.
- Sophie Cassagne-Brouquet et Vincent Chamberlhac, *L'Âge d'or de la forêt*, Éditions du Rouergue, Rodez, 1995, ch. VI : « La forêt de pierre ».
- Roland Bechmann, *Les racines des cathédrales*, Payot, 1981.
- Georges Duby, *Le temps des cathédrales*, Gallimard, Paris, 1976.
- Dominique Poirel (dir.), *L'Abbé Suger, le manifeste gothique de Saint-Denis et la pensée victorine*, Brepols, 2001.
- Erwin Panofsky, *L'abbé Suger de Saint-Denis. Architecture et pensée scolastique*, Éditions de Minuit, 1981.

Le pagano-christianisme de la mystique médiévale germanique :

- Maître Eckhart, *Traité*s, coll. « Tel », Gallimard, Paris, 1996.
- Jeanne Ancelet-Hustache, *Maître Eckhart et la mystique rhénane*, coll. « Maîtres spirituels », Seuil, Paris, 1985.
- Hildegarde de Bingen, *Le livre des heures divines*, coll. « Spiritualités vivantes » n°79, Albin Michel, Paris.

Le pagano-christianisme des ordres religieux militaires :

- Saint Bernard, *De laude novae militiae*, in Jean Richard, *L'esprit de la croisade*, Cerf, Paris, 2000.
- Bernard Marillier, *B.A.-BA des Templiers*, Pardès, Puiseaux, 1998.
- Chapitre Sainte-Victoire, *L'esprit de croisade, recueil de textes pour le pèlerinage de Vézelay*, 2001.

Le pagano-christianisme de la chevalerie :

- Jean Flori, *L'idéologie du glaive. Préhistoire de la chevalerie*, Droz, Genève, 1983.
- Julius Evola, *Révolution contre le monde moderne (1934)*, *L'Âge d'Homme*, Paris, 1991, 1^{ère} partie, chap.° 13 : « L'âme de la chevalerie ».
- *Revue Kalki*, n°3 : « La voie chevaleresque dans l'Occident médiéval », printemps 1987, (Éditions Pardès – 9, rue Jules-Dumesnil – 45390 Puiseaux).
- Bernard Marillier, *B.A.-BA de la Chevalerie*, Pardès, Puiseaux, 1998.

Le pagano-christianisme impérial de la tradition gibeline :

- Père Louis Lallement, *Dante, maître spirituel*, Guy Trédaniel, 1984-1988 (3 volumes).
- Julius Evola, *Le mystère du Graal et l'idée impériale gibeline*, Éditions traditionnelles, Paris, 1985.
- Julius Evola, *Révolution contre le monde moderne (1934)*, *L'Âge d'Homme*, Paris, 1991, 2^e partie, chap.° 11 « Translation de l'Empire. Le Moyen Âge gibelin ».

Le catholicisme européen de la tradition bénédictine (et cistercienne) :

- Henri Vincenot, *Les étoiles de Compostelle*, Denoël, Paris, 1984.
- Philippe Barthelet, *Saint Bernard*, Pygmalion, Paris, 1995.
- Les moines de Solesmes, *L'Europe unie dans la pensée des papes*, Éditions de Solesmes, Solesmes, 1981.
- Romano Guardini, *L'esprit de la liturgie (1918)*, Plon, Paris, 1930 (édition particulièrement précieuse par la fascinante introduction de 94 p. de Robert d'Harcourt sur le « Mouvement liturgique » bénédictin et le « Mouvement de jeunesse » catholique, dans l'Allemagne de l'entre-deux-guerres).

Le pagano-christianisme de saint Thomas d'Aquin (synthèse de la philosophie païenne d'Aristote et de la théologie chrétienne) :

- *Saint Thomas d'Aquin, Somme théologique, Desclée de Brouwer, Paris.*
- *Etienne Gilson, Le thomisme, Vrin, Paris, 1942.*
- *H.-D. Gardeil, Initiation à la philosophie de saint Thomas, Cerf, Paris, 1952.*
- *Yves Cattin, L'anthropologie politique de saint Thomas d'Aquin, L'Harmattan, Paris, 2001.*

Le pagano-christianisme de la mystique monarchique française :

- *Henry Montaignu, La Couronne de Feu. Symbolique de l'histoire de France, Claire Vigne éditrice, Paris, 1995.*
- *Jean Phaure, La France mystique. Réflexions méta-historiques sur l'histoire de France (1986), Dervy, Paris, 1991.*

Le christianisme cosmique de l'Orthodoxie :

- *Cahier de l'Herne Mircea Éliade, édition de poche, Paris, 1985.*
- *Saint Grégoire Palamas, De la déification de l'être humain, coll. « Sophia, L'Âge d'Homme, Paris.*
- *Serge Boulgakov, L'Orthodoxie, L'Âge d'Homme, Paris.*
- *Vladimir Lossky, La théologie mystique de l'Église d'Orient, Cerf, Paris.*
- *Paul Evdokimov, L'Orthodoxie, Desclée de Brouwer, Paris.*
- *Paul Toinet, Vladimir Soloviev, chevalier de la Sophia, Ad Solem, 2001.*
- *Constantin Andronikov, Le sens de la liturgie, Cerf, Paris.*
- *Nikos Vardhikas, Le Graal roman, éd. Jean Curutchet, Paris.*

Le pagano-christianisme dans le romantisme européen :

- *Novalis, Europe ou la Chrétienté, in Le Romantisme allemand, Les Cahiers du Sud, 1949, pp. 413-434.*
- *François-René de Chateaubriand, Le génie du christianisme, Garnier-Flammarion, Paris, 2002, 2 vol.*

Le christianisme identitaire de la Révolution conservatrice allemande :

- *Robert Steuckers, « De l'humanisme italien au paganisme germanique : avatars de la critique du christianisme dans l'Europe moderne et contemporaine », in Nouvelles de Synergies Européennes, pp. 25-32.*
- *Revue d'Allemagne, n° d'avril-juin 2000, sous la dir. de Louis Dupeux, Actes du colloque « Religion, 'religiosités' et politique dans les extrêmes droites allemandes de 1870 à 1933 » (Centre d'Études germaniques – 8, rue des Écrivains – 67081 Strasbourg cedex).*

- Robert Steuckers, « Révolution conservatrice, forme catholique et 'Ordo Aternus' romain », in *Nouvelles de Synergies Européennes*, n°18, février-mars 1996, pp. 19-21 (diffusion : Europa – BPB 55 – B-1190 Forest 1 – Belgique).
- Guido Müller, « Note sur le Prince Karl Anton Rohan, catholique, fédéraliste, européiste et national-socialiste », in *Nouvelles de Synergies Européennes*, n°51, février-mars 1996, p. 27.
- Robert Steuckers, « Les contributions à Il Regime Fascista du Prince Karl Anton Rohan (1889-1975) », in *Nouvelles de Synergies Européennes*, n°51, mai-juin 2001, pp. 27-29.
- Jean Favrat, *La pensée de Paul de Lagarde*, Thèse d'État, diffusion Honoré Champion, Paris, 1978.
- Jean Favrat, « Conservatisme et modernité : le cas de Paul de Lagarde », in Louis Dupeux (dir.), *La 'Révolution conservatrice' dans l'Allemagne de Weimar*, éditions Kimé, Paris, 1992, pp. 99-114.
- Fritz Stern, *Politique et désespoir, Les ressentiments contre la modernité dans l'Allemagne préhitlérienne (1961)*, Armand Colin, Paris, 1990, 1ère partie : « Paul de Lagarde. Une religion germanique », pp. 29-116.
- Theodor Haecker, *Virgile, Père de l'Occident*, Ad Solem, Genève, 1994.
- Père Eric Przywara, *Analogia entis*, P.U.F., Paris, 1990.

Le catholicisme fasciste :

- Émile Poulat, *Catholicisme, démocratie et socialisme. Le mouvement catholique et Mgr Benigni de la naissance du socialisme à la victoire du fascisme*, Casterman, Tournai, 1977.
- Joseph Merel, *Fascisme et monarchie. Essai de conciliation d'un point de vue catholique*, éditions Vincent Reynouard (diffusion Librairie Nationale – 12, rue de la Sourdière – 75001 Paris), s.l., s.d. (2001).

Le christianisme cosmique de l'ésotérisme chrétien :

- Abbé Henri Stéphane, *Introduction à l'ésotérisme chrétien*, Dervy, Paris, vol. 1 (1979, rée. 1984) et vol. 2 (1983).
- Elie Lemoine (moine trappiste), *Theologia sine metaphysica nihil*, Dervy, Paris, 1991.
- René Guénon, *Écrits pour 'Regnabit, revue universelle du Sacré-Cœur'*, Archè-Nino Aragno Editore, Milan-Turin, 1999.
- René Guénon, *Aperçus sur l'ésotérisme chrétien*, Éditions traditionnelles, Paris, 1993.
- René Guénon, *Saint Bernard*, Éditions traditionnelles, Paris, 1987.
- René Guénon, *Le symbolisme de la croix*, Guy Trédaniel, Paris, 2000.
- Frithjof Schuon, *Sentiers de Gnose*, La Place Royale, Paris, 1987.
- *Revue La Place Royale*, n° 37 « La Gnose chrétienne », Gaillac, 1996 (La Place Royale – Mas de Combes – 81120 Sieurac).

- *Jean Hani, La Vierge noire et le mystère marial, Guy Trédaniel, Paris, 1995.*
- *Jean Hani, La Divine liturgie, Guy Trédaniel, Paris, 1981.*
- *Jean Hani, Le symbolisme du temple chrétien, Guy Trédaniel, 3^e éd., Paris, 1990.*
- *Jean Hani, La Royauté sacrée, du pharaon au Roi très-chrétien, Guy Trédaniel, Paris, 1984.*
- *Jean Hani, Les Métiers de Dieu, Éditions des Trois Mondes, Paris, 1975.*
- *Jean Hani, Le Monde à l'envers. Essais critiques sur la civilisation moderne, L'Âge d'Homme, Paris, 2001.*
- *Jean Borella, La Charité profanée, Dominique Martin Morin, Bouère, 1979.*
- *Jean Borella, Le sens du Surnaturel, La Place Royale, Paris, 1986.*
- *Jean Borella, Le Mystère du signe, Maisonneuve et Larose, Paris, 1989.*
- *Jean Borella, La crise du symbolisme religieux, L'Âge d'Homme, Paris, 1990.*
- *Jean Borella, Symbolisme et réalité, Ad Solem, Genève.*
- *Jean Borella, Penser l'analogie, Ad Solem, Genève, 2000.*
- *Jean Borella, Ésotérisme guénonien et mystère chrétien, L'Âge d'Homme, Paris, 1997.*
- *Jean Borella, Le poème de la création, Ad Solem, Genève, 2002.*
- *Stefano Salzani et PierLuigi Zocatelli, Hermétisme et emblématique du Christ dans la vie et l'œuvres de Louis Charbonneau-Lassay, Archè-Édidit, Milan-Paris, 1996.*
- *Louis Charbonneau-Lassay, Études de symbolique chrétienne, Gutenberg Reprints, Paris, 1981-1986, 2 vol.*
- *Jacques Viret, Le chant grégorien et la tradition grégorienne, L'Âge d'homme, Paris, 2001.*
- *L'Évangile de Thomas, présenté et traduit par Jean-Yves Leloup, coll. « Spiritualités vivantes » n°61, Albin Michel, Paris.*
- *Arnaud Guyot-Jeannin, Enquête sur la Tradition aujourd'hui, Guy Trédaniel, Paris, 1996 (pour les réponses de L.-O. d'Algange, M. Bertrand, J. Borella, D. Gattegno, J. Hani, J. Parvulesco, P. Sérant).*
- *Eric Vatré, La Droite du Père. Enquête sur la tradition catholique aujourd'hui, Guy Trédaniel, Paris, 1994 (pour les réponses de L.-O. d'Algange, J. Borella, J. Hani, M. Michel, H. Montaignu, J. Parvulesco, J. Phaure, G. de Sorval).*
- *Luc Saint-Etienne, « La couronne fermée du Troisième Règne », in David Gattegno et Thierry Jolif (dir.), Que vous a apporté René Guénon ?, Dualpha, Paris, 2002, pp. 77-90.*

La synthèse christiano-hindouiste :

- *Georges Vallin, La perspective métaphysique, Dervy, Paris, 1977.*

- *Elie Lemoine (moine trappiste), Doctrine de la non-dualité et christianisme, Dervy, Paris, 1982.*
- *François Chenique, Le Cantiques des créatures. Le Yoga spirituel de saint François d'Assise, Dervy, Paris, 1978.*
- *François Chenique, Sagesse chrétienne et mystique orientale, Dervy, Paris, 1990.*
- *Père Henri Le Saux (moine bénédictin), Sagesse hindoue, mystique chrétienne, Centurion, Paris, 1991.*
- *Père Henri Le Saux, La montée au fond du cœur, F.-X. de Guibert, Paris, 1986.*
- *Père Henri Le Saux, Écrits, coll. « Spiritualité vivante » n° 91, Albin Michel, Paris.*
- *Marie-Madeleine Davy, Henri Le Saux, Swami Abhishikyananda, le Pasteur entre deux rives, Cerf, Paris, 1983.*
- *Julius Evola, « Le Vedânta, Maître Eckhart, Schelling », in Orient et Occident, Archè, Milan, 1982, pp. 49-60.*
- *Père Raimon Panikkar, Entre Dieu et Cosmos, entretiens avec Gwendoline Jarczyk, Albin Michel, Paris, 1998.*
- *Père Raimon Panikkar, L'expérience de Dieu, Albin Michel, Paris, 2002.*

Le pagano-christianisme dans le traditionalisme contemporain :

- *Marcel De Corte, De la dissociété, Éditions Rémi Perrin, Paris, 2002.*
- *Marcel De Corte, Essai sur la fin d'une civilisation, Éditions Rémi Perrin, Paris, 2002.*
- *Marcel de Corte, L'intelligence en péril de mort, Dismas, Anhée (Belgique).*
- *Gustave Thibon, Diagnostics. Essai de physiologie sociale, Librairie de Médicis, Paris, 1940 (rééd. Fayard).*
- *Gustave Thibon, Destin de l'homme, Desclée de Brouwer, Paris, 1941.*
- *Gustave Thibon, Retour au réel. Nouveaux diagnostics, Lardanchet, Paris, 1943.*
- *Gustave Thibon, L'échelle de Jacob, Lardanchet, Paris, 1942 (rééd. Fayard).*
- *Gustave Thibon, Le Pain de chaque jour, Le Rocher, Monaco, 1945.*
- *Gustave Thibon, Nietzsche ou le déclin de l'esprit, Lardanchet, Paris, 1948 (rééd. Fayard).*
- *Gustave Thibon, Le voile et le masque, Fayard, Paris, 1985.*
- *Gustave Thibon, Notre regard qui manque à la lumière, Amiot-Dumont, Paris, 1955 (rééd. Fayard).*
- *Gustave Thibon, L'ignorance étoilée, Fayard, Paris, 1974.*
- *Philippe Barthelet, Entretiens avec Gustave Thibon, La Place Royale, Paris, 1988 (rééd. Éditions du Rocher, Monaco, 2001).*

- *Alphonse de Châteaubriant, La réponse du Seigneur, Grasset, Paris, 1933.*
- *Alphonse de Châteaubriant, Lettre à la chrétienté mourante, Grasset, Paris, 1951.*
- *Charles Maurras, La démocratie religieuse (1921), Nouvelles Éditions Latines, Paris, 1978.*
- *Patrice Sicard (Patrice de Plunkett), Maurras ou Maurras ?, G.R.E.C.E., Paris, 1977.*
- *Eric Vatré, La Droite du Père. Enquête sur la tradition catholique aujourd'hui, Guy Trédaniel, Paris, 1994 (pour les réponses de O. Germain-Thomas et G. Thibon).*

Le pagano-christianisme dans l'actuelle théologie catholique du pluralisme religieux :

- *Père Raimon Panikkar, Le dialogue intrareligieux, Albin Michel, 1985.*
- *Père Raimon Panikkar, Éloge du Simple. Le moine comme archétype universel, Albin Michel, 1995.*
- *Père Raimon Panikkar, Entre Dieu et Cosmos, entretiens avec Gwendoline Jarczyk, Albin Michel, 1998.*
- *Père Raimon Panikkar, L'expérience de Dieu, Albin Michel, 2002.*

8 ANNEXE 2 – ESQUISSE D'UN MANIFESTE POUR UNE NOUVELLE CHRÉTIENTÉ (GNOSTIQUE)

Esquisse d'un manifeste pour une nouvelle chrétienté

<http://www.geocities.com/catholique>

Par Jean-Luc d'Albeloy

La religion est l'espace dans lequel se déploie la manifestation du sacré et, partant, de l'origine, donc des « principes ». La sophia perennis doit être cultivée au-delà de toute forme, pour nous permettre de remonter jusqu'à la source ontologique du réel. Mais la nécessité d'une « langue » religieuse particulière s'impose néanmoins avec force hic et nunc.

Dans l'Europe actuelle, la « langue » religieuse chrétienne est doublement « traditionnelle » : d'une part comme expression particulière de principes métaphysiques cosmiques (part spirituelle), d'autre part comme héritage historique concret d'un patrimoine autochtone pluriséculaire (part incarnée). Europe ou la Chrétienté, a pu ainsi écrire Novalis. Conservateur de facto d'éléments païens, notamment perses, grecs, romains et celtes, la religion chrétienne est une création essentiellement européenne, forgée par les empereurs romains, puis byzantins, carolingiens et ottoniens, et par la haute noblesse de ces mêmes empires, puis des royaumes qui en sont issus. Ce culte est en outre administré par des Églises conçues en termes organicistes (Corps mystique), et filles du système administratif romain. C'est précisément comme héritières de la tradition impériale romaine, qui fut le mythe structurant de l'œcumène européen médiéval, qu'elles peuvent contribuer à rassembler le continent autour d'un mythe renouvelé, et à lui rendre ainsi une force qui ne peut puiser que dans le sens – celui que donne la Lumière.

Ce mythe est celui d'une « Troisième Rome chrétienne », ou plus exactement d'un « Troisième Règne » ou « Tiers Âge » de l'impérialité de spiritualité chrétienne en Europe. Celle-ci a en effet connu un premier âge antique où la Chrétienté était une (l'Empire romain chrétien), puis un deuxième âge médiéval et moderne (Empire romain d'Orient, Empire d'Occident carolingien, Saint Empire romain germanique continué par l'Empire auto-hongrois, Empire russe), où l'Église s'est divisée (1054, 1517). En cette aube du troisième millénaire chrétien, l'heure est désormais venue d'un tiers âge postmoderne, à même d'édifier un Imperium europaeum rassemblant l'ensemble des nations du continent dans une foi renouvelée : un « Saint-Empire européen », dans lequel la Chrétienté a vocation à retrouver son unité originelle.

La spiritualité de ce « Troisième Règne » de l'impérialité chrétienne reposera elle-même, sub specie interioritatis, sur un « Troisième Règne » de la Tradition, comprise comme corpus exégétique européen. Cette Tradition ecclésialement conçue devra en effet faire retour à la « sagesse » authentique, providentiellement retrouvée par le « pérennialisme » contemporain, sous l'influence déterminante du français René Guénon et, plus encore, de ceux de ses disciples chrétiens qui ont su le dépasser. Une « troisième synthèse », en quelque sorte, au sein de la Tradition ecclésiale : après l'apport prééminent du platonisme dans l'Antiquité à partir de la patristique d'Orient, puis de l'aristotélisme au Moyen Âge en Occident, celui d'un « guénonisme » à l'échelle continentale pour sortir des temps modernes – et accomplir le cycle chrétien de la civilisation européenne.

De façon générale, cette synthèse devra avoir pour manifestation un quadruple effort de renouveau, entrepris particulièrement par les élites des trois confessions conservant la référence à la « catholicité » et donc dans une certaine mesure à l'impérialité (Églises catholique romaine, catholiques orthodoxes et anglo-catholique), d'une façon convergente qui devra permettre d'aboutir à une communion œcuménique européenne (dans l'esprit de celle qu'avait appelée de ses vœux, entre autres auteurs traditionalistes, Franz von Baader), prélude à une réunification ecclésiale complète :

- une spiritualité « cosmique », favorisée en particulier par la réintégration de la Gnosis au sommet de l'édifice théologique, avec l'appui du pérennialisme contemporain, lui-même convergeant avec la « théologie mystique de l'Église d'Orient » (Vladimir Lossky) et revivifiant la haute mystique contemplative mais aussi guerrière d'Occident ;
- une « théologie de la culture », remplaçant la foi chrétienne dans le terreau culturel européen : restriction de la « lecture spirituelle » de la partie vétero-testamentaire du récit biblique, au profit de l'avènement d'une « lecture spirituelle » de l'immense patrimoine sacré des mythes païens européens ; limitation du statut d'« Écriture sainte » à ce qui concerne strictement la Parole du Christ, c'est-à-dire au seul « Évangile » (ou « Evangelion », pour reprendre le terme de l'Église de Marcion), dans une perspective néo-marcionite ; précellence, dans l'interprétation de cette « Écriture sainte » redéfinie, du Christ divin et universel sur l'homme Jésus, incarné dans un contexte nécessaire mais contingent ; précellence plus générale, en outre, de l'« esprit » de la Parole du Christ sur la « lettre » de ces écrits, qui l'ont nécessairement imparfaitement fixée, son sens continuant de se dévoiler dans la compréhension progressive qu'en dégage la Tradition ecclésiale, sous l'inspiration du Paraclet ; introduction dans la liturgie de textes du sacerdoce européen, en particulier des mystiques ; référence systématique, dans

les offices dominicaux notamment, aux saints, aux souverains et aux héros chrétiens, en particulier nationaux, voire locaux ; etc ;

- une concrétisation de cet enracinement spirituel par un enracinement physique, grâce à une reprise de l'architecture sacrale traditionnelle (restauration des sites byzantins, romans et gothiques, construction de nouveaux sites selon ces traditions), ainsi que des autres disciplines de l'art sacré européen (sculpture, peinture, chant, musique), enfin de l'art sacerdotal rituel (vêtements liturgiques, rites, langues sacrées impériales – latin de la première Rome ; grec ancien de la deuxième, Byzance ; slavon de la troisième, Moscou) ;
- une progressif entérinement ecclésial de cet enracinement, par une conception de la communion œcuménique européenne formulée selon l'ecclésiologie propre à l'Orthodoxie : des diocèses très enracinés et largement autonomes (épiscopocentrisme traditionnel), rassemblés en Églises nationales rendant inséparable spiritualité et identité des peuples, elles-mêmes ayant pour seul chef ultime le Christ Cosmocrator propre à la tradition spirituelle de l'Europe.

De façon plus spécifique, il conviendra de s'appuyer sur les éléments les plus propices à une réappropriation, dans le christianisme, des racines païennes de la spiritualité européenne :

- le folklore, au meilleur sens du terme, pagano-chrétien. Synchrétisme présent dès l'origine de l'Église romaine, puis épanoui pendant quinze siècles, demeuré actif jusqu'à la seconde moitié du XXe s. dans certaines campagnes, et encore vivant aujourd'hui dans la dimension profonde de la plupart des fêtes (Épiphanie, Chandeleur, Pâques, Saint-Jean d'été, Toussaint, Noël) ;
- le platonisme, majoritaire dans l'Église constantinienne indivise, et demeuré tel dans l'Église orthodoxe ;
- le « christianisme celtique », en particulier irlandais, mais aussi gallo-romain ;
- la chanson de geste occidentale. Roman de la Table Ronde, œuvres des troubadours et ménestrels, etc. ;
- la chevalerie, née dans la Chrétienté d'Occident vers l'an mil ; survivant de façon symbolique dans certains ordres « chevaleresques » contemporains, et plus encore chez nombre de groupements militants actuels ;
- les Templiers et les autres ordres religieux militaires (en particulier espagnols), incarnation de la plus authentique spiritualité européenne au sein de l'Église occidentale médiévale ;
- le monachisme bénédictin, et sa filiation cistercienne ; avec une attention particulière pour l'œuvre de restauration de Dom Guéranger et sa continuation par l'abbaye de Solesmes (et ses abbayes « filles ») ;
- le « mouvement liturgique » en cours dans l'Église d'Occident depuis le XIXe s. ; notamment les efforts de restauration du chant grégorien d'une part, et d'adaptation des chants orthodoxes d'autre part ;
- l'aristotélisme, intégré dans le thomisme, donc dans la théologie occidentale, à partir du XIIIe s. ; vivant encore dans les courants thomistes traditionnels actuels ;
- l'autocéphalisme orthodoxe, le gallicanisme, mais aussi certains traits de l'anglicanisme de la High Church, et de façon générale tous les mouvements ecclésiaux d'autonomie nationale se fondant sur la Tradition (et non sur son rejet comme le font les Églises nationales strictement protestantes) ;
- la Contre-Révolution, présente en France puis dans toute l'Europe occidentale à partir de 1789 ; présente aussi en Europe orientale à partir de 1917 ;
- l'« ésotérisme chrétien », en particulier le courant chrétien de l'école « pérennialiste », qui s'est répandu dans toute l'Europe au cours du XXe siècle (mais qui s'appuie sur des éléments présents tout au long de l'histoire du christianisme : « Gnose » des Pères de l'Église, hermétisme des ordres et confréries médiévales, symbolisme de la Renaissance, etc.).

Dans cette optique générale, on voit qu'il sera nécessaire, pour l'édification d'une communion œcuménique européenne – c'est-à-dire une nouvelle Chrétienté –, de tendre à ne conserver du protestantisme que la partie de son organisation qui a produit des Églises nationales fortement enracinées, notamment le principe qui y fait du roi le chef temporel de l'Église du royaume ; à conserver du catholicisme romain, en revanche, l'ensemble de son patrimoine culturel (architectural, pictural, musical, etc.) et la meilleure part de sa liturgie ancienne ; et à conserver de l'Orthodoxie, restée la plus « traditionnelle » – aux deux sens du terme – des trois confessions chrétiennes, la plupart des éléments (ecclésiologiques, liturgiques et théologiques). En dépit de cette valeur inégale de chacune des trois confessions, chaque nation a vocation à demeurer fidèle à la confession

que sa tradition historique désigne, et à cheminer de l'intérieur de cette tradition vers une complète communion ecclésiale continentale.

À l'égard de la confession majoritaire sur le continent, le catholicisme romain, il convient de veiller à désamorcer le tropisme universaliste, issu de l'évolution de sa théologie, que son poids quantitatif renforce encore. Dans cette optique, il est indispensable que ses fidèles acclimatent la notion d'« Église catholique européenne » – ou d'« euro-catholicisme » –, en redéfinissant le sens du mot « catholicisme » (du grec *katholikos* : « universel », ou plus précisément « selon le tout », la nuance étant évidemment d'importance), au spirituel comme au temporel. Au spirituel comme « cosmicisme » : une foi dans l'ordre de l'univers, le « Tout » cosmique, et non un universalisme. Au temporel, comme « œcuménisme impérial » : une Église couvrant le « tout » de l'Europe, mais non la planète selon un mondialisme indifférencié. Car une tradition religieuse ne peut cultiver la connaissance la plus élevée qu'en s'enracinant dans le sol d'une civilisation précise.

L'objectif final est celui d'une réunification des Églises d'Occident et d'Orient, dans un esprit de renaissance de l'Église romaine indivise, fondée par l'Empereur Constantin au IV^e s. (313). Ce retour d'une Église impériale indivise ne sera pas autre chose que la manifestation, dans l'ordre historique, de ce qu'est la Parousie dans l'ordre théologique : le retour du Christ en Gloire – le règne du Christ Glorieux.

La Chrétienté, ainsi rendue à sa substance ancienne pour l'accomplir, apparaîtrait à nouveau clairement, à l'âge post-moderne, comme ce qu'elle n'a jamais cessé d'être inconsciemment : un Corps mystique européen, animé par une foi pagano-chrétienne, conservée hors d'atteinte des altérations extérieures dans les expressions de son symbolisme. Disposant aujourd'hui d'un potentiel de quelque 550 millions de baptisés (287 millions de catholiques, 86 millions de protestants et 167 millions d'orthodoxes), cette Chrétienté régénérée pourrait ramener l'unité spirituelle à l'intérieur des frontières du continent, sans chercher à prolonger cette unité à l'extérieur de celles-ci, ce qui ne constituerait guère qu'une ingérence illégitime dans la vie religieuse propre des autres espaces civilisationnels.

Enfin, au plan intérieur des États européens, à l'opposé des principes délétères de la « laïcité », les Églises nationales, exerçant une souveraineté spirituelle sur leurs peuples de fidèles, dont elles défendraient étroitement les intérêts temporels tout en les guidant vers leur bien spirituel, devraient disposer à cette fin d'un large champ de compétence : connaissance (métaphysique, philosophique, scientifique), culte (liturgie, sacrements, entretien des lieux de culte) et enseignement (formation du sacerdoce ; formation religieuse des laïques ; patronages ; scoutisme ; enseignement scolaire primaire, secondaire et supérieur, ainsi que professionnel). Soit une expression chrétienne des exigences pérennes de la « première fonction » de la tripartition indo-européenne, si bien mise en lumière par Georges Dumézil. Afin de retrouver cette verticalité qui seule permet de vivre debout.

Saint Benoît, patron de l'Europe, saints Cyrille et Méthode, copatrons de l'Europe, priez pour nous !

Esquissé le 9 mars 2003, 1^{er} dimanche du Carême, dimanche du Triomphe de l'Orthodoxie.

9 ANNEXE 3 – PROFESSION DE FOI D'UN GNOSTIQUE

PAGANUS – KATHOLIKOS

<http://home.tiscali.be/vexilla/PAGANUS.htm>

Message de Jean-Luc d'Albeloy du 24-9-2002

... Une dernière chose : bien sûr que je suis « parfaitement, complètement païen ». Heureusement, et comme tout catholique bien entendu. « Païen » (« paganus ») vient de « pagus », le « pays ». Oui, je fais partie des « pagani », car je suis d'un pays, d'une terre, d'une patrie charnelle, d'un peuple. Comme tout catholique, respectueux des traditions que vient couronner le Christ Cosmocrator, Fils de la Théotokos. Car, c'est un point fondamental, Il ne fait en effet que les couronner, et seulement spirituellement encore ; Il l'a dit Lui-même : « Mon Royaume n'est pas de ce monde ». Dès lors, deux possibilités. La première consiste à se laisser promptement mourir de faim pour rejoindre le Royaume ; ceux qui sont tentés par l'option ne devrait pas retarder le passage à l'acte, à condition de ne pas vouloir entraîner les autres avec eux, ni espérer que leur race disparaîtra sous la pression d'autres races criant famine (preuve qu'elles ont raison, dans le raisonnement susdit). La seconde possibilité est celle qui consiste à faire fructifier le royaume qui est de ce monde, dans l'attente de l'autre – et, certes, dans la lumière de ce que la Tradition nous en fait mystérieusement connaître. C'est l'option « païenne », enracinée, qui tient à la vieille formule selon laquelle qu'il faut garder les pieds sur terre pour avoir la tête dans les étoiles. C'est l'option nourricière par excellence, qui cultive l'humus du sol natal pour nourrir une communauté située, en lui fournissant aliments matériels et spirituels – car légendes, mythes, contes, fables, chants, us et coutumes du « pagus » sont les matériaux indispensables de toute vie culturelle et donc de la vie religieuse, sommet des cultures humaines. C'est pour cela que ce fut, bien sûr, le choix de l'Eglise catholique. C'est pourquoi aussi, loin d'être menacée par le « retour du paganisme », l'Eglise meurt au contraire de sa disparition. Le professeur Jean Borella, sans doute l'un des plus grands théologiens catholiques vivants, l'a explicitement reconnu : « Ma conviction est que sans paganisme, le christianisme n'est pas possible. Fondamentalement, la crise actuelle trouve sa cause la plus radicale dans l'épuisement de la sève païenne au sein de la civilisation occidentale » (entretien in Eric Vatré, *La Droite du Père. Enquête sur la Tradition catholique aujourd'hui*, Guy Trédaniel, 1994, p. 55).

Si je suis donc païen, parce que tel est le préalable de toute vie religieuse, cela ne signifie pas pour autant que j'oublie le reste de la démarche spirituelle. C'est ici que vous vous méprenez, en pensant que l'on est païen OU catholique. On est au contraire catholique parce que d'abord païen – ce qui est un devoir déjà assez élevé – ; et sur cette base ferme seulement on peut, alors, s'élever jusqu'aux dimensions supérieures de l'intellectualité vraie (au sens de saint Thomas). C'est-à-dire au niveau de ce qui est « katholikos », c'est-à-dire effectivement « universel », mais NON PAS dans le sens profane désignant une chose ouverte à n'importe qui indistinctement (universalisme) : dans le sens sacré, au contraire, de ce qui constitue les règles de l'univers (universalité), ses lois cosmiques – un Ordre fondamental qui fait que l'univers est, pour le dire en grec, « Kosmos » et non « Khaos ». Cette distinction, qui allait de soi jusqu'aux temps modernes, est évidemment préalable à toute avancée spirituelle authentique. Le reste relève de « la charité profanée » (remarquablement décrite dans l'ouvrage éponyme de Jean Borella aux éditions du Cèdre, aujourd'hui chez Dominique Martin Morin).

Je m'efforce de cheminer à mon tour, après nos pères, et plus encore nos ancêtres, sur cette voie lumineuse, qui fut toujours montrée aux hommes de nos terres, d'abord par leur dieux, puis par leurs saints, par la Vierge-Mère et par le Christus-Rex. C'est pourquoi je suis aussi chrétien, de tradition catholique romaine. C'est un autre niveau de la vie de l'esprit, dont on ne saurait parler aisément. J'y chemine avec l'aide, en particulier, de saint Denys l'Aréopagite, Clément d'Alexandrie, Maître Eckhart, Vladimir Soloviev ou Romano Guardini. Ce dernier, principale figure du « Mouvement liturgique » bénédictin dans l'Allemagne des années 20 et 30, avait contribué à la fondation d'une ligue de jeunes, le « Quickborn », qui se réunissait dans les monastères, les châteaux et les forêts, et où la poésie de Stefan George jouait un rôle important. Guardini est l'auteur de « L'esprit de la liturgie », auquel le cardinal Ratzinger a récemment rendu hommage dans son ouvrage au titre identique. Preuve que les forces qui, à Rome, s'opposent encore au flot de la dissolution, ne peuvent le faire qu'en retournant à l'union de la spiritualité sévère et de l'enracinement vital, qu'avait retrouvé le « liturgischer Frühling ».

10 ANNEXE 4 – LA COURONNE FERMÉE DU TROISIÈME RÈGNE- PROJET GNOSTIQUE

Esquisse d'un manifeste pour une nouvelle chrétienté

La couronne fermée du troisième règne

<http://www.geocities.com/catholiqueetroyaliste2002/arch7/articles/regne.htm>

Par Luc Saint-Etienne

Alors que j'atteignais l'âge auquel la République confie imprudemment à ses otages le droit de vote, me permettant de me rallier aussitôt au sens commun qui veut qu'au royaume des aveugles les borgnes seuls méritent d'être rois, je découvris un ouvrage de celui qui allait devenir pour moi, au sens propre, un maître à penser : Les idées à l'endroit, d'Alain de Benoist, paru bien des années plus tôt. Comme tout maître véritable, il devait m'apporter presque tout, jusqu'aux pistes mêmes qui me permettraient plus tard de m'en éloigner. Ainsi y ai-je lu, pour la première fois, les noms de Julius Evola et René Guénon [1]. Comme la plupart de ses lecteurs « politiques », je suis venu au second par le premier, que les efforts déterminants de Philippe Baillet contribuaient alors à faire connaître des milieux néo-droitiers. Le baron italien m'aida ainsi à clore un cycle universitaire, en se laissant emmurer dans un mémoire ; ces travaux de maçonnerie hâtive suffirent à éveiller mon intérêt pour une référence majeure de tout autres maçons, non moins abstraits cependant : un géant comme Evola ne pouvait avoir choisi pour « maître », selon ses propres termes, qu'un penseur de taille au moins égale. Une décennie me fut cependant nécessaire à le vérifier, le temps que l'âge m'apporte le supplément de patience exigé par l'« équation personnelle » du Blésois, prosateur désespérant de détachement à l'endroit de la res politica, compromis par son faible pour les porteurs de tablier, de fez et autres fantaisies vestimentaires contraires au goût de la vieille Europe.

René Guénon n'a guère apporté à Julius Evola, selon les termes de Pierre Pascal, que « le thème fondamental qui complètera le système de ses idées : la notion de Tradition » [2]. À mes yeux, tout Guénon est là. On ne saurait en effet trouver chez lui une appréhension encyclopédique du monde, comme chez tel ou tel philosophe de tout premier rang. On commettrait une erreur en le consultant pour résoudre quelque question historique, politique ou, pis encore, sociologique. On errerait encore en lui demandant les contours d'une éthique – que son disciple italien sait si bien inspirer. Guénon n'offre rien de tout cela, son apport est au fond des plus minces : un rai de pensée étroit et vertical. Et cependant le jour vient où l'on comprend que cet axe est celui-là même de la colonne vertébrale ; et que sans lui sont paralysés, ou désarticulés, pensée, corps social et civilisation. Il est de ces êtres au destin improbable, frêles personnages que rien n'a préparé à la geste héroïque, auxquels la fille aînée de l'Eglise aime à réserver l'évangélique victoire des derniers devenant les premiers. Ainsi Jeanne d'Arc, bergère de dix-neuf ans qui survient pour sauver la France et faire couronner le roi à Reims. René Guénon, le petit professeur dont prête à sourire l'errance première dans les cénacles d'un dérisoire occultisme, est pourtant venu lui aussi pour permettre, contre toute attente, un couronnement, sans lequel il n'est pas d'avenir pour la terre des lys, ni pour la civilisation européenne dont elle est un fleuron. Aux combattants d'une autre guerre de « Cent ans », durée symbolique qui dit assez l'âpreté d'un conflit dont une vie ne peut suffire à voir la fin, il apporte l'attribut de la souveraineté, la clôture d'un cercle, à la signification hermétique d'abord – une couronne fermée.

Le cercle que la pensée de Guénon permet de clore, au double sens où elle ouvre d'une part la possibilité de son accomplissement, et le rend d'autre part hermétiquement hors d'atteinte, est pour les hommes d'Europe celui du cycle chrétien de leur civilisation. Ici le cercle se ferme en ceci que fait retour, dans l'espace intellectuel de ce qui reste de la Chrétienté, un mode d'appréhension de la transcendance qui fut présent à ses origines. Le nommer avec précision est difficile : on sait quelles réticences le terme de « Gnose » peut légitimement soulever, même si il s'agit bien ici de la « Connaissance » que désigne le grec, incontestablement distinguée – mais nullement antagonique – de la « Foi » en sa plus simple acception. Il reste donc possible d'évoquer avec Jean Borella « la Gnose au vrai nom » [3], à laquelle le Moyen Age offrit le vêtement de la « Sapience ». Ma conviction est que cette voie spécifique de la vie de l'esprit s'impose aujourd'hui comme seul recours véritable contre la décadence effrénée de la forme religieuse catholique. Je m'en explique.

Il est certes possible de prétendre que la sécularisation presque totale de l'Occident en général et de l'Europe en particulier est un progrès, indispensable à un matérialisme enfin complet. L'idée, n'en doutons pas, est majoritaire, même si un très banal manque de courage empêche les populations repues de l'Ouest de se l'avouer tout à fait, et de céder entièrement ainsi aux suggestions de leurs classes intellectuelles. Contre ces dernières, dont le succès ne saurait masquer le caractère de minorités, tout façonnage de l'histoire demeurant à l'évidence affaire d'élites, les minorités adverses, qui ressentent comme une mutilation cette perte de contact avec la transcendance, n'ont pas seulement l'inconvénient de la division : chacune y ajoute l'erreur.

Il faut évidemment mettre immédiatement de côté le pathétique délire des sectes de tous ordres. Ce n'est pas le moindre mérite de Guénon, rencontrant ici également les efforts d'Evola [4], d'avoir d'abord mis bon ordre à l'invraisemblable confusion de l'« occultisme » contemporain. Antoine Faivre a raison d'insister sur « cette volonté de nettoyer, d'assainir » [5] : dans un domaine aussi terriblement susceptible de dérives que la très délicate quête spirituelle, rien n'est seulement possible sans ce préalable. La part de polémique de l'œuvre de Guénon, qui peut parfois étonner le lecteur d'aujourd'hui, était à cet égard indispensable : à coups de plume acérée, il a taillé dans ces terres en friche le domaine propre, identifiable et fécond de l'appréhension intérieure de la vie de l'esprit, cet « ésotérisme » dont l'étymologie ne dit rien d'autre, et que nous lui devons d'avoir séparé de l'occultisme. Sa condamnation de ce dernier se fondait certes sur l'expérience et ce mal nécessaire a laissé quelques traces, en maints passages de ses œuvres, qui me laissent personnellement dubitatif, voire parfois hilare, ce qui est du reste excellent pour la santé et pèse finalement peu devant le service rendu par cette distinction véritablement fondatrice.

Plus complexe est le cas des groupes qui ne cherchent pas un « miraculeux », une « illumination » ou une « initiation » nées des fantaisies individuelles d'un gourou ou des naïvetés de l'exotisme, mais bien un renouement avec la spiritualité propre de leur sol et de leur sang. Ces dernières notions disent assez le naturel de leur démarche, fondamentalement saine. Cependant, même dans les rares cas d'espèces où ce « naturel » n'aboutit pas précisément à un simple naturalisme (qui les ramène par d'autres voies aux platitudes des masses sécularisées), il ne prend guère que la forme d'un « néo-paganisme » revendiqué, puisque les confessions chrétiennes y sont le plus souvent assimilées à des aliénations spirituelles nées d'un greffon radicalement étranger. Aussi demeurent-ils contraints d'adopter un comportement « sectaire » en un sens ici simplement objectif (sectura : la coupure). Alain de Benoist, quoique principal théoricien de ce courant dans l'espace francophone, a lui-même reconnu le fâcheux de ce paradoxe qui met les « païens » d'aujourd'hui dans la situation que refusaient précisément les païens antiques : celle de ces asociaux, aux rites marginaux célébrés dans les catacombes, que furent les premiers chrétiens [6]. Les effets en demeurent identiques : bizarrerie du culte, schismes chroniques, enfermement dans une sous-culture étroite, rupture de continuité avec le patrimoine accumulé par les siècles précédents... Or, force est de reconnaître que Guénon, ici encore, avait su voir assez juste : dès la crise du monde moderne, il a su prêter attention aux courants paganisants de son temps et les mettre en garde. Ainsi évoque-t-il notamment le « celtisme » et les recherches d'une tradition druidique [7], indiquant qu'hors des « reconstitutions archéologiques ou simplement littéraires » [8] la transmission réelle de ce dépôt est quelque chose qui « paraît bien douteux, sinon tout à fait invraisemblable ». Or, « il est trop évident qu'on ne peut s'appuyer que sur ce qui existe d'une façon effective, et que, là où la continuité fait défaut, il ne peut y avoir que des reconstitutions artificielles et qui ne sauraient être viables » [9]. Une certaine sympathie pour l'« aspiration plus ou moins vague » qui anime cette démarche oblige Guénon à cet avertissement précieux : « Ne trouvant aucune tradition authentique sur laquelle s'appuyer, on va jusqu'à imaginer des pseudo-traditions qui n'ont jamais existé, et qui manquent tout autant de principes que ce à quoi on voudrait les substituer ; tout le désordre moderne se reflète dans ces constructions, et, quelles que puissent être les intentions de leurs auteurs, le seul résultat qu'ils obtiennent est d'apporter une contribution nouvelle au déséquilibre général » [10].

La dernière attitude possible est celle des catholiques, les seuls à pouvoir encore « s'appuyer sur ce qui existe d'une façon effective » dans les pratiques religieuses de l'Europe occidentale et centrale, ce qui ne suffit pourtant en rien à une juste orientation. La querelle du modernisme et de l'intégrisme ne dessine jamais ici que les deux pôles de l'écueil.

Les « progressistes » sont évidemment les pires, parce qu'en évacuant la Tradition, ils privent leur religion de sa spécificité. En effet, comme le rappelait Jean-Baptiste Duroselle dans son Histoire du catholicisme, pour l'Eglise, « l'Écriture sainte n'est que l'un des fondements de la connaissance religieuse. L'essentiel est la Tradition, ensemble de vérités incluses ou non dans la Bible, mais enseignées par l'autorité de l'Eglise ». [11] Amputé de cette major pars, le catholicisme progressiste se réduit à un protestantisme qui ne dit simplement pas son nom. Par voie de conséquence, toutes les tares de l'hérésie réformée s'y retrouvent : sur la forme, un appauvrissement liturgique total et dramatique ; sur le fond, un retour maniaque à la « lettre » de l'Écriture, aboutissant à une étrange judaïsation du discours : les références historiques palestiniennes systématiquement réduites au premier degré, les Juifs « aînés dans la Foi », l'absurdité du « judéo-christianisme » (car s'il y a un judaïsme, et un christianisme qui s'est fondé notamment sur le rejet de ce dernier, il ne peut évidemment exister un hybride des deux), l'abandon de toute référence aux innombrables saints, Pères et Docteurs européens de l'Eglise, au profit exclusif des figures vétéro-testamentaires et évangéliques, l'horreur enfin de toute référence à l'histoire de la Chrétienté, notamment à ses siècles d'or, exclusivement européens – c'est bien là que le bât blesse. Car les progressistes entendent tenir un discours exclusivement moral – première faute –, et ils n'envisagent en outre pas d'autre morale que celle d'une humilité qui se dévoie en humiliation – seconde faute, participant pleinement de l'ethno-masochisme actuel, patiemment injecté dans la conscience européenne par toutes les gauches à partir des années de la décolonisation.

Or le mécanisme de cette réduction à une prétendue « morale » a précisément retenu l'attention de Guénon : c'est en effet « la disparition des éléments intellectuels de la religion », la perte de la compréhension de la doctrine, qui relègue celle-ci au second plan, laissant place au « côté secondaire de la religion, nous voulons dire la morale (...) : de là cette dégénérescence en "moralisme" qui est si sensible » [12]. Il ne lui échappe pas que cette « morale », « éliminant de plus en plus toute base doctrinale, finit par dégénérer en ce qu'on appelle la "morale laïque", qui compte parmi ses partisans (...) les adversaires déclarés de toute idée religieuse » [13]. Même exceptionnelle lucidité sur les conséquences du « retour au texte biblique » et de l'approche « historique » du récit évangélique, pareillement dérivés de la Réforme : « il est naturel que le Protestantisme (...) ait donné naissance à cette "critique" dissolvante qui, dans les mains des prétendus "historiens des religions", est devenue une arme de combat contre toute religion, et qu'ainsi, tout en prétendant ne reconnaître d'autre autorité que celle des textes sacrés, il ait contribué pour une large part à la destruction de cette même autorité » [14]. C'est que la référence à l'Écriture ne saurait aucunement suffire à garder « la doctrine traditionnelle qui y est contenue », car cela suppose « un enseignement traditionnel organisé, par lequel se maintient l'interprétation orthodoxe, et en fait, cet enseignement, dans le monde occidental, s'identifiait au Catholicisme » [15]. Joseph de Maistre ne disait pas autre chose : « Hors de l'Église, l'Évangile est un poison » ; le cardinal Daniélou non plus, qui rappelait : « Si nous séparons l'Évangile de l'Église, celui-ci devient fou ».

Du côté opposé, les « traditionalistes » font certes moins de mal, ne serait-ce que parce qu'ils sont malheureusement tout à fait minoritaires, et dans la mesure où ils se contentent le plus souvent de figer le catholicisme dans sa figure – sa grimace ? – du XIXe siècle. Si l'on est ici plus proche de Saint-Sulpice que de Taizé, la réduction aux aspects moralisateurs et sentimentaux est au fond identique. À l'instar de l'autel, la mortification est ici tournée non vers « le peuple » (de préférence exotique, chez les progressistes), mais vers Dieu ; le dolorisme reste néanmoins pareillement omniprésent. Traditionalisme au souffle bien court que celui qui ne parvient pas à rejoindre le serein XVIIe siècle, sinon le viril Moyen Âge. C'est chez ce Guénon qui fait si peur à ses rares portes-plumes qu'il trouverait pourtant l'inlassable rappel de la clarté adamantine de saint Thomas d'Aquin, qu'il est permis de préférer aux effusions d' « adorations » aussi fébriles que creuses, ou de la Sagesse flamboyante d'un Dante, dont les « chemins » conduisent à une tout autre altitude que celui d'Escriba de Balaguer, pour ne rien dire de la spiritualité des anciens ordres chevaleresques, que la lecture du bon curé d'Ars eût derechef assoupi.

Cette perte de la compréhension des dimensions supérieures de leur religion, symétrique de celle de leurs ennemis progressistes, conduit en outre les catholiques traditionalistes, non pas à l'ethno-masochisme, mais à son symétrique inverse – et non son contraire : un christiano-centrisme non moins pitoyablement simpliste. Ainsi peut-on lire dans l'une de leurs publications récentes : « Il n'existe qu'une seule civilisation, valable aussi bien pour l'Orient que pour l'Occident, et c'est la civilisation chrétienne. En dehors d'elle, il n'existe que des cultures humaines, dont les éléments sains sont appelés à prendre leur place légitime dans la civilisation chrétienne » [16] !

Une issue à la crise dramatique de la Chrétienté européenne ne pourrait avoir comme acte fondateur que la rupture avec cette pandémie universaliste, commune au modernisme et à l'intégrisme. Cet impératif pourra sembler une gageure, devant l'étymologie même de l'adjectif catholique : « universel ». C'est ici qu'intervient de la façon la plus cruciale – c'est bien le mot – Guénon, par son clair rappel de la distinction de l'universalité et de l'universalisme. « Quod ubique, quod ab omnibus et quod semper » : la maxime par laquelle l'Église a pu définir le contenu de sa doctrine montre assez le caractère quantitativement très limité, et qualitativement très élevé, de ce qui est réellement *katholikos*. Partout en effet différent les sociétés, les techniques, les droits, les cultures et bien sûr les religions elles-mêmes ; seul est commun, en ces dernières, le plus intérieur noyau – *esoterikos* –, là où la dépersonnalisation est la plus grande dans la réception la plus directe de la lumière divine, de cette divinité que les langues indo-européennes nomment le diurne même (*dios, dius* ...). Ce « noyau » est, dans la formulation guénonienne, l'ensemble des « principes » conservés par la *traditio* du souvenir de l'Origine. Ananda K. Coomaraswamy compare la « Tradition primordiale » à un sommet montagneux. Il indique ainsi, d'une part, que ce n'est qu'en ce pic, suprêmement difficile d'accès, que peuvent parfois se rencontrer les pèlerins, partis de régions très variées du pied de la montagne. Il fait comprendre, d'autre part, que tourner autour de ce mont en quête d'une voie plus séduisante est perte de temps : ce n'est qu'en prenant la voie qui est devant soi que l'on se met en chemin assez tôt pour en atteindre le but.

Cela signifie qu'il ne saurait y avoir d'œcuménisme que par le haut : il n'existe qu'une « unité transcendante des religions », selon la célèbre formule de Frithjof Schuon. Aux niveaux inférieurs, toujours plus vastes, jusqu'à l'indispensable base populaire de l'ethnos, règne la différence, la pluralité, que doit s'atteler à reconnaître, pour s'y appuyer, la « théologie de la culture », que Jean Borella a souvent appelée de ses vœux. L'exclusivisme que recèle une part du christianisme doit être combattu sur son terrain d'éclosion : l'Incarnation. Elle est généralement présentée comme l'élément d'irréductibilité à toute autre théophanie ; elle place pourtant aussi le recours au corps au centre de la manifestation divine. Comme « corps mystique », l'Église de Rome ne peut que s'appuyer sur sa chair, qui est païenne. Jean Borella voit juste lorsqu'il attribue à l'affaiblissement de ses éléments païens la crise du christianisme européen [17]. Une « théologie de la culture » devrait avoir pour objet de procéder à une

réintégration de tout le patrimoine culturel des peuples de la Chrétienté : une messe ne devrait pas seulement « élever nos cœurs vers le Seigneur », mais aussi, simultanément, irriguer les racines qui les lient à notre terre : verticalité et horizontalité contenues dans le si riche symbolisme de la Croix.

Tel sont les deux pôles de la restauration guénonienne : ouverture sapientielle et réenracinement culturel – « l'Occident » y étant explicitement appelé à redécouvrir sa propre tradition, que le recours à l'Orient ne doit que stimuler.

Or, et ce sera notre dernier point, ces deux orientations convergent pour permettre le renouement de la tradition spirituelle de l'Europe : sans une ouverture aux dimensions symboliques, hermétiques, initiatiques du catholicisme, les Européens ne sauraient se le réapproprier. Soyons clair : le temps du fidéisme est fini. Cela fait bien longtemps que les générations nouvelles ne peuvent plus croire dans les différents « mystères de la Foi ». Mais, si elles ne pourront plus jamais les croire, elles peuvent apprendre à les comprendre – c'est-à-dire à les connaître, au sens le plus élevé : « (re)naître avec ». Libérer l'Évangile des interprétations les plus basses, stupidement historicistes ou niatement moralisatrices, pour restaurer ses sens supérieurs, symboliques et anagogiques : cela seul peut faire cesser le sourire du « dernier homme » (Nietzsche), l'Occidental rationaliste et repu, devant la virginité de Marie ou les miracles de son Fils. Cela seul peut retourner la situation, mettant le rationaliste vulgaire en position de benêt inculte devant le catholique éclairé par ses propres – et seules vraies – « Lumières ». Certaines autorités vaticanes ont peut-être commencé de le comprendre, comme semblent en témoigner quelques documents du Magistère, qui y définit la gnose comme « une illumination ou connaissance supérieure de l'esprit » [18] et « n'incite pas à supprimer l'intérêt pour les symboles, pour une religiosité "cosmique", pour les expériences mystiques, mais plutôt à redécouvrir (...) ce que les Pères de l'Église et la tradition de l'Occident et de l'Orient chrétien (celui-ci explicitement rappelé) ont à offrir » [19]. Cette redécouverte devrait représenter la doxa d'un élan nouveau, dont la praxis aurait à tirer les conséquences des croissantes réhabilitations de la liturgie traditionnelle, et au premier chef celle que mène le cardinal Ratzinger [20], qui a pu dire : « La vraie liturgie se reconnaît au fait qu'elle est cosmique et non réduite au groupe. Elle chante avec les anges ».

Cet élan nouveau ne trouvera pas de meilleur tuteur de sa croissance que l'épure guénonienne, si propre à trier, ordonner et éclaircir le legs religieux chrétien – afin de le rendre effectivement nôtre, une fois encore, la dernière : la troisième.

Que le christianisme soit né hors de l'espace continental européen ne doit en effet pas nous égarer : son foyer fut l'Empire de Rome, en l'une de ses provinces de l'Orient – c'est-à-dire symboliquement de ce qui pouvait le (ré)orienter. Son apparition est inconcevable hors de ce contexte, de même que son triomphe eût été impossible sans la conversion des Empereurs trois siècles plus tard : historiquement, le christianisme naît de Pilate et de Constantin – oxymore du Logos divin. Outre cette mise en forme romaine, qui a donné à l'Église son organisation territoriale, sa hiérarchie, sa langue et son droit, le catholicisme présente une substance fournie par l'autre pôle de la civilisation européenne antique : la pensée grecque, en ses deux courants philosophiques majeurs. Le premier âge, antique, de la doctrine de l'Église se plaça en effet sous les auspices de Platon : les Pères de l'Église sont en majorité néo-platoniciens, d'Origène aux Pères de Cappadoce. Son deuxième âge, médiéval, naquit quant à lui de la redécouverte d'Aristote, à partir de cette « renaissance du XIIe siècle », qui aboutira au siècle suivant à la scolastique des Docteurs dominicains, saint Albert le Grand et son élève saint Thomas d'Aquin. Le meilleur de la philosophie catholique devait, du reste, vivre jusqu'à nos jours de l'héritage du Doctor Angelicus. Non, décidément, il n'y a jamais eu de « judéo-christianisme ». Parler d'« helléno-christianisme » ne serait pas seulement infiniment plus juste, mais même inutilement redondant [21].

René Guénon s'est placé face à l'Église comme le dernier de ces Grecs : entre Occident et Orient, indépendant de la foi chrétienne, il est comme ses deux augustes prédécesseurs l'un de ces ferments extérieurs nécessaires, en un moment donné de la vie de l'Église, au dépassement d'une crise majeure. Une « troisième synthèse » de portée historique, au sein de la Tradition catholique, s'impose en ces termes aujourd'hui : celle-là même que Jean Hani appelle, dans l'un des lumineux articles de son récent recueil, « La conversion intellectuelle, une nécessité pour l'Église » [22]. L'alternative peut paraître grandiloquente, elle n'est pourtant que dramatiquement simple : le troisième âge du catholicisme sera « guénonien », ou ne sera pas – du moins en Europe. Il n'y a aucune raison, en effet, pour que ses peuples continuent de se soumettre à ce qui n'est plus qu'une « morale » débiliteuse, tirée d'une « histoire sainte » perçue comme absurde, et de surcroît incessamment présentée comme « juive » [23] !

Ici la couronne se referme : cette troisième synthèse, si elle se réalisait, ramènerait à la première – c'est-à-dire à ce Georges Vallin nommait « la perspective métaphysique ». La structure trinitaire de la dogmatique chrétienne semble exiger cet achèvement. On sait que, dès le XIIe siècle, le moine calabrais Joachim de Flore formula la prophétie fameuse qui annonçait, après le « Règne » du « Père » et celui du « Fils », un « Troisième Règne » devant être celui de « l'Esprit Saint ». Dans les Actes de Apôtres, le Saint-Esprit est ce qui, à la Pentecôte, descend sur eux pour leur faire le « don des langues », leur permettant de s'adresser à chacun dans sa

langue maternelle. Le retour à la sophia perennis ouvrirait bien en ce sens le « Règne » du Paraclet : la reconnaissance de l' « unité transcendante des religions », permet effectivement à chacun de prendre sans réserves sa voie religieuse propre, historiquement héritée – sa langue native. Ce n'est qu'ainsi que l'Europe et la France pourront refaire leur, pour l'accomplir, la spiritualité chrétienne : en étant assurées que la « catholicité » ne consiste qu'en une tension vers le meilleur de leur identité spirituelle.

Les miens et moi savons donc gré à Guénon d'avoir éclairé pour nous la voie d'un « troisième catholicisme », au sens historique qui vient d'être évoqué, comme au sens conjoncturel d'une séparation et du progressisme et du traditionalisme ordinaires. Grâce à lui, nous pouvons œuvrer, en un temps d'incertitude totale, avec le sentiment que cela ne sera pas tout à fait vain. Si demain, en effet, cette Eglise, en ce qu'elle a « d'humain, trop humain » (Nietzsche), devait s'abandonner à la dernière des décadences, elle ne nous entraînerait pas avec elle – n'en déplaise au masochiste clergé français. Car ce que nous aurons fait croître en nous est la connaissance de son plus intime et seul indestructible noyau, qui fut nôtre avant l'avènement du christianisme, et demeurera nôtre s'il doit disparaître. Un autre prophète du Tertium Regnum, Arthur Moeller van den Bruck [24], a de longtemps fixé notre attitude : « non pas la défense de ce qui était hier, mais celle de ce qui sera toujours ».

Luc Saint-Etienne

Article publié in D. Gattegno et T. Jolif (dir.), Que vous a apporté René Guénon ?, Dualpha, Paris, 2002.

Luc Saint-Etienne enseigne les sciences politiques, dans l'enseignement supérieur privé, à Paris. Il a donné des articles à divers périodiques politiques, dont Eléments, Nouvelles Synergies Européennes, le Bulletin Charles Maurras, Relève politique, ainsi qu'à la Nouvelle Revue d'Histoire. Il a publié un portrait de Hans Blüher (G.R.E.C.E., 1994) et un panorama plus général de La Révolution conservatrice allemande (Imperium, 1997). Il a également participé au Dossier H Julius Evola (1997) et à l'ouvrage collectif Aux sources de la droite (2000), aux éditions de L'Age d'Homme. Il collabore occasionnellement aux émissions d'histoire des idées de Radio-Courtoisie.

[1] A. de Benoist, *Les idées à l'endroit*, Editions Libre-Hallier, Paris, 1979, p. 37.

[2] P. Pascal, « pour une biographie de Julius Evola », in Coll., *Julius Evola. Le visionnaire foudroyé*, Copernic, Paris, 1977, p. 15.

[3] J. Borella, « La Gnose au vrai nom », in *Krisis*, n°3 « Tradition ? », sept. 1989, p. 86 sq.

[4] Cf. J. Evola, *Masques et visages du spiritualisme contemporain* (1932), Pardès, Puiseux, 1991.

[5] A. Faivre, *L'ésotérisme*, « Que Sais-Je », P.U.F., Paris, 1993, p. 107.

[6] A. de Benoist, « Comment peut-on être païen », entretien in *Eléments*, n° 89, juillet 1997.

[7] R. Guénon, *La crise du monde moderne* (1927), Folio-Essais, Paris, 1999, p. 47 sq.

[8] *Ibid.*, p. 50.

[9] *Ibid.*, p. 52.

[10] *Ibid.*, p. 48.

[11] J.-B. Duroselle, *Histoire du catholicisme*, « Que Sais-Je », P.U.F., Paris, 1949, p. 7.

[12] R. Guénon, op. cit., p. 111.

[13] *Ibid.*, p. 112.

[14] *Ibid.*, p. 113.

[15] *Ibid.* p. 114.

[16] Abbé Grégoire Celier, « Civilisation chrétienne et cultures humaines », éditorial du catalogue France Livres, Noël 2001, p. 2.

[17] J. Borella, entretien in Eric Vatré, *La Droite du Père. Enquête sur la Tradition catholique aujourd'hui*, Guy Trédaniel, Paris, 1994, p. 55 : « Car ma conviction est que sans "paganisme", le christianisme n'est pas

possible. Fondamentalement, la crise actuelle trouve sa cause la plus radicale dans l'épuisement de la sève païenne au sein de la civilisation occidentale ».

[18] Congregazione per la Dottrina della Fede, *Lettera ai Vescovi della Chiesa Cattolica su alcuni aspetti della meditazione cristiana*, 21 déc. 1989, n° 8.

[19] Massimo Introvigne, *Il ritorno dello gnosticismo*, Carnago, 1993, p. 231.

[20] Cf. notamment *L'Esprit de la Liturgie*, Mame-Plon, 2001, qui reprend, avec un titre identique, l'extraordinaire élan de Romano Guardini dans son ouvrage de 1918.

[21] Cf. le juste exposé d'Yvan Blot, au chapitre V (« L'helléno-christianisme ») de son essai *L'Héritage d'Athéna. Les Racines grecques de l'Occident*, Les Presses Bretonnes, Paris, 1996.

[22] In *Le Monde à l'envers. Essais critiques sur la civilisation moderne*, L'Age d'Homme, Lausanne, 2001, pp. 13-29.

[23] Les délires post-conciliaires en la matière ont malheureusement touché les progressistes comme les traditionalistes. Deux cardinaux en témoignent. L'un, Mgr Jean-Marie Lustiger, caricatural archevêque moderniste de Paris, est certes à tous égards dans son rôle quand, faisant crûment fi du refus chrétien de l'Ancienne Alliance, comme de la responsabilité des juifs dans la dénonciation et la condamnation du Christ, il proclame que « le peuple juif et son histoire seront toujours présentés comme le juste fondateur de l'histoire sainte » et qu'il invite les chrétiens à se dire ben Israël (« fils d'Israël ») et à s' « identifier eux-mêmes et leur destin au peuple juif qui souffrit dans la maison de l'esclavage »... L'autre, Mgr Christoph Schönborn, archevêque de Vienne, censé représenter un pôle « conservateur », stupéfié en revanche lorsqu'il écrit : « Que le peuple d'Israël le veuille ou non, le fardeau de l'élection l'a placé au centre de l'histoire, chargé d'une mission universelle, valable pour tous les peuples », avant d'ajouter : « Oui, il est possible de ressentir comme une sorte d'usurpation le fait que l'espérance juive de l'Erez Israël ait été "spiritualisée" par la tradition chrétienne, et cela avec la prétention de représenter le "vrai Israël" » ! Il est vrai que cet étonnant Autrichien prétend également que « les peuples européens ont eu leur "éducation sentimentale" dans le monde de la Bible », auquel ils seraient redevables de tout, même « de connaître quelque chose comme la "patrie", (...) comme l'amour du pays » ! Les citations de ces deux éminents membres du Sacré Collège peuvent être retrouvées dans l'éloquent article du cardinal Schönborn, « Que signifie pour nous Erez Israël ? », in *Revue des Deux Mondes*, n° de mai 2000, intitulé avec un involontaire piquant « Réalités du christianisme ».

[24] Arthur Moeller van den Bruck, *Le Troisième Empire* (1923), Sorlot-Nouvelles Editions Latines, Paris, 1981. Sur l'auteur, cf. en particulier Denis Goedel, *Moeller van den Bruck (1876-1925), un nationaliste contre la révolution*, Peter Lang, Frankfurt/M., 1984.

11 ANNEXE 5 – LETTRE D'AMITIÉ DE L'ABBÉ DE TANOÜARN À ALAIN DE BENOÏST EN FÉVRIER 2004 (*LIBER AMICORUM*)

Par-delà nos empires intérieurs...

par l'Abbé Guillaume de Tanoüarn

Cher Alain,

Au moment de vous écrire ces quelques mots, à l'occasion de votre soixantième anniversaire, je réfléchissais à ce qui nous est **commun** et à ce qui nous donne le **bonheur** de nous rencontrer depuis plusieurs années. En imaginant les réactions des uns et des autres, devant cette lettre, je sentais, déjà palpable, la désapprobation, plus ou moins compassée, plus ou moins exprimée, de vos amis et des miens, et puis je voyais la satisfaction de **vos adversaires qui sont aussi les miens** et qui pourront alimenter leur ignoble petite boîte à fiches. Une fiche de plus. Au même moment, laissant traîner mes yeux sur votre dernier opus, *Critiques-Théoriques*, je pus donner un nom à ce qui nous rapproche envers et contre tout : un moine à la tonsure largement apparente orne la couverture. Il copie un manuscrit, transmettant à la postérité quelques éclats d'une pensée qui sans lui aurait irrémédiablement disparu. Je me suis dit que vous étiez ce moine copiste, inlassablement attaché à **lire et à transmettre les matériaux intellectuels qui demeurent utilisables dans notre société** paresseuse ou dépressive, **recueillant des informations** aux quatre coins du monde, menant une vie d'ascète, non par goût mais par choix, parce que, dans votre immense bibliothèque personnelle, qui doit avoisiner les 200 000 volumes, vous avez voulu vous mettre en quelque sorte **AU SERVICE DU SAVOIR**... Je crois que c'est de manière très consciente d'elle-même que vous avez souhaité incarner ainsi la première fonction sociale définie par Georges Dumézil, celle des clercs. Aussi surprenant que cela puisse paraître, c'est en tant que membres de la cléricature que nous nous apprécions l'un l'autre...

Notre **complicité** (c'est un mot que vous employez vous-même dans votre journal) échappera toujours aux petits esprits bien formatés ; elle inquiétera les âmes faibles. Et pourtant – paradoxe ! – rien n'est mondain dans la sympathie profonde qui nous lie. Oh ! Il y a d'abord votre générosité, toujours accessible : voilà dix ans, je n'étais qu'un blanc-bec, vêtu de noir et cuirassé de **certitudes**. Mais le contact entre nous s'est établi immédiatement et vous me donniez l'impression que cela se passait **sur un pied d'égalité**... Depuis, j'ai eu le loisir d'admirer votre fidélité indéfectible, votre attention, votre façon de vous mettre dans la peau de votre interlocuteur d'un soir, cherchant à deviner avec lui (et si possible avant lui) les obstacles ou vous réjouissant des courants ascendants et de toutes les bonnes fortunes. Entre nous, d'emblée, il ne s'agissait pas d'une simple curiosité réciproque qui, de mon côté se serait teintée d'une **admiration légitime pour l'ampleur d'une œuvre contemporaine**. Non ! Notre amitié s'est fondée sur un véritable échange. J'espère que cela ravira ceux qui croient encore, au-delà du grand brouillard des humeurs et des partis pris personnels, à **l'obscur lumière qui habite chaque cœur d'homme** et à ce qu'Aristote appelait l'inévitabilité du vrai.

Je voudrais, pour me faire comprendre, donner un exemple de notre **complicité** inattendue : c'est avec vous – avec vous qui vous déclarez **païen** – oui, c'est avec vous et pas avec un directeur de séminaire, que j'ai eu, il n'y a pas si longtemps, cette conversation profonde sur la vocation sacerdotale, sur son aspect irritant de prime abord et sur sa persistance envers et contre tout au long d'une vie. Il me souvient que vous croyiez (comme Bossuet) qu'il y a des prêtres-nés. Vous pensiez sans doute à votre interlocuteur, sans le dire. Moi, j'avoue que je pensais à vous – "prêtre-né" qui, dans un monde désespérément embourgeoisé, avez choisi des valeurs peu monnayables pour en vivre, et qui ne sauriez vivre autrement.

Il est vrai pourtant que **l'antichristianisme** est l'une des **constantes** de votre **parcours militant** et de votre **cheminement intellectuel**. Je sais bien que je parle à un **membre éminent du Cercle Ernest Renan**. Je sais que, dans l'étude que vous m'avez dédiée, non sans une pointe d'ironie sans doute, sur les frères de Jésus, vous vous êtes voulu l'émule de l'ancien séminariste, devenu un **grand historien**. Il ne s'agit pas de mettre cela de côté, comme on laisse de côté les choses qui fâchent. Mais je crois comprendre que votre opposition foncière au christianisme est d'abord d'ordre moral – et donc, si vous me permettez cette nouvelle pointe, qu'elle est de nature toute "sacerdotale" en son fond. Cette étude volumineuse que vous avez publiée sur les frères de Jésus n'est qu'un des arguments que vous voulez mettre en avant contre ce qui, pour vous, représente "le mal" encore plus que "l'erreur". Que vous importerait une erreur de plus ou de moins ? Non, le problème n'est pas là pour vous. Vous pensez, comme Nietzsche, que **le christianisme** c'est "**la non-valeur de toutes les valeurs**". Vous ajouteriez sans doute : "**C'est la faute à saint Paul, la faute à saint Augustin**". **Cette faute-là est pour vous indéniablement plus lourde dans l'histoire de l'humanité que la faute à Voltaire ou la faute à Rousseau**. C'est que, comme Nietzsche encore, vous avez tragiquement besoin d'un espace où l'innocence du monde puisse exister à l'air libre et vous considérez ces deux personnages – Paul et Augustin – comme les **malfaiteurs** qui, au nom du paradis dans l'autre monde, ont privé les hommes de la possibilité de l'innocence, en leur collant à la peau un péché d'origine... Le christianisme, pensez-vous, a **subtilisé au monde sa noblesse** au nom d'une loi identique pour tous, il a **interdit la vertu au nom des grands principes**, il a brisé sans pitié le grand élan des

cœurs d'homme pour y substituer un amour tout passif (bouddhiste disait Nietzsche), sans saveur, sans plaisir et sans grâce. Voilà me semble-t-il le fond de votre antichristianisme moral.

Et pourtant, lorsqu'on s'absorbe quelque temps dans vos *Minima moralia*, lorsqu'on compulse vos notes pour conclure le siècle, publiées sous le titre *Dernière année*, surprise : la morale que vous défendez ressemble sans conteste à une des plus célèbres expressions de la morale chrétienne, celle de saint Thomas. Contre les principes universels, contre l'idéalisme vide et parfois néanmoins mortel, contre l'utilitarisme, contre le subjectivisme, contre cet individualisme sublimé qui se réclame sans cesse d'un combat pour les valeurs et que l'on nomme "personnalisme", vous prônez un **aristocratism** tempéré et vous en appelez à une morale des vertus. Vous chantez la nature, où vous voyez le véritable règne des fins, une invitation à l'excellence qui s'adresse à la forme humaine dans sa consistance hylique. Je n'ai pas rêvé lorsque j'ai lu ces **formules de feu**, qui concluent votre "Petite Morale". Vous y invitez vos lecteurs à "une autre approche, qui ne consisterait ni à poser la nature humaine comme antagoniste de la liberté [comme le fit Kant, le grand castrateur], ni à prôner un "retour à la nature" comme paradigme perdu [ainsi que le font trop légèrement les défenseurs à tous crins d'un droit naturel laïc et comme le firent *in illo tempore* les déistes de tout pelage], mais à voir dans la nature (*phusis*) l'espace où s'inscrit naturellement la possibilité pour l'homme de se donner la dimension de profondeur – l'excellence – qui correspond à son essence et à sa fin" (*Critiques-Théoriques*, p. 557). J'ai bien noté que vous parlez d'une essence humaine, je souligne que vous assignez volontiers à l'homme l'espace (ou la profondeur) d'une "nature" pour s'épanouir et que, dans cet espace qui est son réel à lui, vous l'invitez à l'excellence (en grec *arété* : la vertu). Mais **c'est tout le substrat philosophique de la Somme théologique**, cela ! Et peu importe finalement que ce soit ce Germain de Heidegger qui ait remis à la mode la *phusis* si, quant à vous, vous la voyez cette *phusis*, non pas dans le brouillard de la grande forêt primitive, mais plutôt comme un réel principe régulateur, disponible ici et maintenant ! Plût au Ciel qu'un théologien, qu'un clerc catholique ait le courage de parler ainsi, conformément à sa Tradition ! Plût au Ciel que la théologie accepte cette source grecque, que Joseph de Maistre appela "la préface humaine à l'Évangile".

Il me semble, cher Alain, malgré tout ce qui nous sépare effectivement et qu'il serait vain d'oublier même un instant, qu'actuellement, vous et moi, non seulement nous sommes, par un côté, **confrères** dans une sorte de cléricature introuvable, que Dumézil fit remonter aux Indo-Européens, mais surtout que nous ne sommes pas loin d'être théologiquement de la même obédience, une obédience grecque sans doute, ou thomiste de stricte discipline, celle qui déteste le Christ romantique auquel le XIX^e siècle a rêvé, celle qui refuse l'alliage de kantisme et de christianisme qu'un Maurice Blondel tenta d'imposer aux catholiques, celle qui ne se satisfait pas de la "religion naturelle" dont on voudrait bien faire le culte officiel de la République en même temps que le message principal de l'Église du Christ.

Oh ! Tout cela nous emmène loin de vos préoccupations, loin de certaines de vos professions de foi les plus solennelles, je le sais, et loin aussi de cette "**part du diable**" dont parle Maffesoli, à laquelle vous n'êtes **pas insensible** et qui représente pour vous l'éventualité, jamais à exclure, des itinéraires paroxystiques. Quant à moi, dans cette part-là, je retrouve la grande ombre de ce saint Paul que vous n'aimez pas, mais qui a averti l'humanité de l'étrange bal que menait Éros, invinciblement attiré par Thanatos, cette mort qui est son destin... En ce point, je crois, notre discord n'est **pas réductible**. Vous ne voulez pas croire à la fatalité gratuite du Bien, qui est le fond du christianisme, mais vous voulez croire à la possibilité de l'innocence, vous entretenez la pensée de l'éternel retour et de sa miraculeuse ingénuité. Quant à moi, je récuse toute innocence, comme orgueilleuse et trompeuse, mais je crois à la fatalité du Bien : je sais que – par grâce – la lumière est au bout du chemin et non dans quelque clairière de l'être où il nous faudrait batifoler pour tenter d'avoir l'air.

Il reste, cher Alain, qu'à tout moment l'événement peut nous rapprocher, quand bien même certains principes parmi les mieux assurés semblent éloigner définitivement nos deux démarches. *Verum et factum convertuntur*, le vrai et le fait sont **convertibles** disait Vico, qui voyait là le fin mot de la sagesse des Italiens. **L'amitié qui nous unit** est un fait. Les jugements critiques que nous partageons sur le christianisme modernisé et modernisant constituent un autre fait, capable pour le moins de susciter la curiosité d'un historien des idées qui aurait appris à être impartial. La **détestation de toutes les nouvelles morales** et le **recours à l'antique** qui nous sont **communs** représentent, me semble-t-il, un troisième fait, digne de considération. Tous ces faits, loin des convenances et de la langue de bois, loin des partis pris et des préjugés, me semblent peser leur **poids de vérité**... Et j'ai appris, quant à moi, à répéter, avec une émotion toujours renouvelée, que "qui fait la vérité vient à la lumière".

L'Abbé Guillaume de Tanoüarn, prêtre de la Fraternité sacerdotale Saint-Pie X,
dirige les revues *Pacte* et *Nouvelles Certitudes*.